This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

Digitized by Google

Vet. Fr. III A 651

Digitized by Google

Digitized by Google

MŒURS

PARISIENNES.

TOME V.

Digitized by Google

IMP. DE HAUMAN ET Cᵉ.—DELTOMBE, GÉRANT.
Rue du Nord, nº 8.

Digitized by Google

MŒURS

PARISIENNES,

NOUVELLES

PAR

CH. PAUL DE KOCK.

Ce monde, chère Agnès, est une étrange chose !
(MOLIÈRE.)

TOME CINQUIÈME.

BRUXELLES.
SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE.
HAUMAN ET COMPAGNIE.

1839

Digitized by Google

Digitized by Google

MŒURS

PARISIENNES.

LES ENFANTS DE MARIE.

I

C'était vers les dernières années du règne de Napoléon, à cette époque de victoires, de conquêtes, si belle pour la France, et dont personne maintenant ne conteste la gloire; ce que pourtant l'on faisait alors, parce que les hommes ont pour habitude de ne rendre justice qu'au passé, de se plaindre du présent, et de se tromper sur l'avenir.

Un régiment de chasseurs venait d'entrer

Digitized by Google

dans la petite ville de Dammery. Il rejoignait l'armée, et allait remplacer les braves que le canon avait moissonnés : il en moissonnait beaucoup alors. *Serrez les rangs!* voilà tout ce que l'on dit sur le champ de bataille lorsque les soldats tombent à côté de leurs camarades. Car, là, il y a toujours quelqu'un pour remplacer celui qui est mis hors de combat; mais cet homme qui vient d'être atteint par le plomb meurtrier était peut-être tendrement chéri par sa mère, et dans la maison paternelle le : *Serrez les rangs!* ne s'exécute pas comme à l'armée; la place d'un fils bien-aimé est toujours marquée dans le cœur de ses parents.

Je conçois que les mères de famille n'aiment point les conquérants. Napoléon, Frédéric II, Charles XII, sont des héros qui ont dû faire répandre beaucoup de larmes; mais tout se paye dans le monde : la gloire, la fortune, les honneurs! Il y a toujours le revers de la médaille.

Les soldats étaient logés chez les bour-

Digitized by Google

geois, qui n'en étaient pas plus contents, mais qui devaient obéir tout comme s'ils l'étaient; alors l'autorité ne souffrait pas que l'on murmurât : sous le règne des héros, le peuple n'a que la liberté de se taire.

Trois soldats se dirigeaient vers une maison bourgeoise, simple, mais qui cependant annonçait l'aisance; c'était là qu'on leur avait marqué leur logement pendant le très-court séjour que le régiment devait faire à Dammery.

Cette maison était habitée par un ancien marchand, nommé Mignardin, qui était depuis dix ans retiré du commerce et jouissait de sa petite fortune. Ce M. Mignardin était célibataire et tatillon : l'un ne va guère sans l'autre; de plus, dévot et libertin, ce qui s'accorde encore très-facilement. Il avait cinquante ans et un ventre énorme; il était laid à vingt ans, et l'âge n'avait pas réparé les torts de la nature; mais il avait amassé des écus, et il pensait qu'avec de l'argent on parvient toujours, sinon à plaire, du

Digitized by Google

moins à triompher. Beaucoup de gens pensent ainsi, et malheureusement les événements prouvent qu'ils ont raison.

M. Mignardin avait pris chez lui, depuis deux ans, une jeune fille nommée Marie, pauvre orpheline dont les parents, braves cultivateurs, étaient morts dans la misère. Marie ne possédait rien au monde qu'une jolie figure, une taille bien prise, de beaux yeux et un charmant sourire. C'est peu de chose ou c'est beaucoup, cela dépend de la manière dont on veut se conduire.

M. Mignardin avait remarqué les beaux yeux bleus de Marie, et il lui avait offert d'être sa servante, ou plutôt de tenir sa maison, de se mettre à la tête de son petit ménage; la jeune fille avait accepté avec reconnaissance : sans parents, sans amis, sans ressources, elle avait cru trouver dans l'ancien marchand un protecteur, un père : l'avenir lui prouva bientôt qu'elle s'était trompée.

Le maître convoitait sa servante; il trou-

Digitized by Google

vait fort agréable d'avoir près de lui une jolie fille, et tout simple qu'elle l'écoutât. Il se disait, pour écarter tous scrupules : « Abraham courtisait sa servante Agar, et » cependant il était marié; moi, qui ne suis » pas marié, je puis, à plus forte raison, » courtiser Marie, et, si elle m'écoute, je ne » la mettrai pas ensuite à la porte de chez » moi, malgré l'exemple du patriarche. »

Mais Marie, qui d'abord n'avait pris que pour de l'amitié les prévenances, les attentions de son maître, fut très-affligée d'entendre enfin des déclarations positives, qui ne lui permettaient plus de se tromper sur les sentiments de M. Mignardin. Marie était pauvre, mais nullement ambitieuse; elle n'aimait ni les gros ventres ni les vieux libertins; elle reçut fort mal l'aveu de la flamme qu'elle avait inspirée, et comme c'était pendant qu'elle soignait son pot-au-feu que M. Mignardin avait risqué sa déclaration, elle fut au moment de lui envoyer par le visage l'écume de la marmite; elle se

Digitized by Google

modéra cependant, et son maître en fut quitte pour quelques éclaboussures.

Mais Marie déclara très-formellement qu'elle ne voulait plus entendre de semblables discours, ou quitterait la maison de M. Mignardin. Le célibataire, effrayé de cette menace, promit d'être muet sur cet article; il tint parole pendant quelque temps.

Cependant la paix ne régnait plus comme autrefois dans la demeure de l'ancien commerçant. Marie voyait dans les yeux de son maître qu'il n'avait pas renoncé à ses espérances, et elle se tenait continuellement sur ses gardes. M. Mignardin, très-mortifié de ce qu'une servante eût dédaigné son hommage, lui parlait souvent avec aigreur, tandis que ses yeux parcouraient avec envie les charmes de Marie. On se disait d'un côté des mots durs, de l'autre des réponses piquantes; c'était une petite guerre continuelle, mais dans laquelle Marie avait toujours l'avantage.

Digitized by Google

Voilà où en étaient les choses, lorsqu'un beau jour trois soldats se présentèrent chez M. Mignardin avec des billets de logement.

C'est Marie qui a ouvert; elle reste un peu surprise à l'aspect des trois militaires et s'écrie :

« — Que demandez-vous, messieurs?

» — A loger, ma belle enfant, si ça vous » était agréliable, » répond le plus petit des trois soldats en passant sa langue sur ses lèvres, relevant sa moustache rousse, et dandinant le haut de son corps comme s'il était en équilibre.

« — A loger! » répète Marie.

» — Oui, grosse minette, » dit un second soldat à figure ronde et réjouie, en poussant celui qui vient de parler, pour entrer devant lui. « — Nous sommes des Français, » vous êtes Française..., nous allons bous- » culer l'ennemi... et voilà la chose... Du » reste, toujours affectueux pour le sesque » d'où descend notre mère respective... »

Après avoir dit cela, le soldat regarde

Digitized by Google

fièrement ses camarades d'un air qui semble signifier : Quand vous parlerez comme ça, vous autres, je vous abandonnerai ma ration.

« — Comment, trois soldats à la fois!... » loger trois soldats!... mais c'est beaucoup; » la maison de mon maître n'est pas bien » grande...

» — Nous nous ferons petits, la belle, » reprend le gros soldat.

Le troisième militaire, qui n'avait pas encore parlé, était un joli garçon, à l'œil vif et fier, bien bâti, bien tourné, il dit à Marie, en mettant le revers de sa main à son shako :

« — Mademoiselle, nous sommes bien » fâchés de l'embarras que nous allons cau- » ser... mais ce n'est pas notre faute... voilà » l'ordre qui nous envoie loger ici... Au » reste, nous devons repartir demain, ainsi » nous ne vous gênerons pas longtemps. »

La manière dont le troisième soldat vient de s'exprimer est si différente de celle de ses camarades, que Marie a levé les yeux et

Digitized by Google

l'a regardé avec intérêt; le charme d'une douce voix n'est pas détruit par de beaux yeux bien expressifs ; ceux du militaire étaient aussi fixés sur la jolie servante... Il y a certainement de la sympathie entre de beaux yeux; moi j'y crois tout autant qu'à cette fascination avec laquelle on prétend que les serpents attirent leurs victimes. Les yeux d'une jolie femme m'ont souvent fasciné!

Pendant que Marie et le jeune soldat se regardent, l'une en rougissant, l'autre en souriant, une voix nasillarde crie du haut de la maison !

« — Eh bien! qu'est-ce qu'il y a donc, » Marie? Qu'est-ce qu'on veut?... A qui par- » lez-vous en bas?

» — C'est probablement le commandant » de la cassine, » dit le premier soldat en traînant sur ses syllabes avec la prétention de faire remarquer son éloquence. « Voil- » lions, jeunesse, indiquez-nous le chemin » de notre chambre. »

Digitized by Google

Avant que Marie ne réponde, M. Mignardin arrive; il fronce ses petits sourcils, en apercevant les militaires; mais l'ordre était formel, il fallait obéir; il murmure cependant : « — Vous serez très-mal chez moi.

» — Pourquoi donc cela, bourgeois?

» — Parce que j'ai à peine de la place » pour moi... et ma domestique.

« — Oh! nous ne sommes pas difficiles... » n'est-ce pas, Gros-Calibre? »

Gros-Calibre était le nom de guerre du soldat joufflu, qui répond en riant :

« — Et d'ailleurs, parce que nous avons » la taille plus émincée que le bourgeois... » soit dit sans intention malicieuse.

« — Allons, Marie, conduisez ces mili- » taires dans la chambre... au second... où » l'on met sécher le linge... Voyez... arrangez » tout cela... comme vous pourrez... Mes- » sieurs, je ne dois pas vous nourrir, j'es- » père?

» — Vous n'y êtes pas obligé; mais si vous » avez la complaisance de nous offrir quel-

Digitized by Google

» que chose, nous accepterons tout de » même... N'est-ce pas, Gros-Calibre ?... » Oh! pas fier, le troupier!... J'ai déjà soif, » moi.

» — Il y aura de l'eau à votre disposition... Allons, Marie, dépêchez-vous... et » revenez ensuite me rejoindre... »

M. Mignardin est remonté en grommelant dans sa chambre; et Gros-Calibre dit au petit soldat :

« — Le bourgeois ne me semble pas fo» lâtre! Mais, vois-tu, Bel-Amour, avec les » ceux qui ne sont pas aimables je suis exi» geant et tapageur, si on m'y force. Il doit » nous donner... place au feu... de la cui» sine au moins... — Oh! j'aime mieux la » servante que le maître, moi!...

» — Tiens, c'te malice!... tu n'es pas » fort, Bel-Amour!... Et La Giberne... quoi» qu'il ne dise rien... as-tu vu comme il a » regardé la jeune fille avec sensibilité! Oh! » c'est qu'il en a de la sensiblerie dans le » regard pour empaumer le sesque. »

Digitized by Google

Celui auquel ces paroles s'adressaient dit à demi-voix à ses camarades : « — Mes amis, » souvenez-vous que le lieutenant nous a » recommandé de bien nous conduire chez » le bourgeois ; cette jeune servante n'a pas » l'air d'aimer à rire ; n'allez pas l'offenser.

» — C'est bon ! laisse-nous donc tran- » quilles... on verra de quoi qu'est l'atout... » et voilà !... On agira sur la conséquence. »

Marie a fait signe aux militaires de la suivre ; elle les conduit au second, où les chambres font mansardes. Celle que M. Mignardin avait indiquée pour ses hôtes était fort chaude l'été et très-froide l'hiver. On était alors au mois de décembre, et il gelait.

En entrant dans la chambre qu'on leur destine, Gros-Calibre et Bel-Amour cherchent des yeux une cheminée ou un poêle ; il n'y en avait pas.

« — Où est-ce donc qu'on se chauffe ici, » la cuisinière ? » dit Gros-Calibre en ôtant son sac et posant son fusil dans un coin.

« — Diable ! si vous faites sécher votre

Digitized by Google

» linge dans c'te chambre, » s'écrie Bel-Amour, « ça doit vous donner souvent des » rhumes de cerveau. »

La Giberne ne disait rien; il se contentait de suivre des yeux la pauvre Marie, qui se donnait beaucoup de mal pour arranger la chambre et faire de la place pour un lit.

« — Si vous avez froid, messieurs, et que » vous vouliez descendre à la cuisine, il y » a bon feu.

» — Ça va! je me poste près de la mar- » mite, moi... Viens-tu, Bel-Amour ?

» — Indubitablement! Je prends un air » de fourneaux, puis je vais chercher nos » rations... Là où est-ce que l'on trouve la » cuisine?

» — En bas, à gauche de l'escalier. »

Gros-Calibre et Bel-Amour sont descendus; La Giberne fait quelques pas comme pour les suivre, puis il s'arrête et revient près de Marie, qui se sent encore rougir en s'apercevant que le jeune soldat dont le regard est si expressif est resté avec elle.

Digitized by Google

« — Mademoiselle, nous vous donnons » bien de la peine.

» — Oh! rien du tout, monsieur... je vou- » drais que vous fussiez bien; mais il n'y a » de la place que pour un lit.

» — Qu'importe! mes camarades y cou- » cheront; moi, je me mettrai sur une » chaise... je suis toujours bien.

» — Oh! par exemple... il faut que vous » vous reposiez aussi. Je ferai un lit à terre, » là, à côté de celui-ci.

» — Un matelas suffira, je vous en prie.

» — Ah! tenez, j'y pense, vous serez » mieux dans le petit cabinet en face; j'y » ferai votre lit... D'ici vous voyez la porte... » c'est là.

» — Oui, mademoiselle.

» — On se fatigue tant à la guerre, c'est » bien le moins qu'on dorme quelquefois.

» — Ah! voilà peu de temps que je suis » soldat; je vais au feu pour la première fois.

» — O mon Dieu! vous devez avoir bien » peur?

Digitized by Google

» — Non, mademoiselle ; me battre, » c'est tout ce que je désire, au contraire ; » car j'espère me distinguer et ne pas rester » soldat.

» — Ah ! oui... vous avez raison... mais » il faut prendre bien garde de vous faire » tuer ; vous avez sans doute des parents qui » vous pleureraient ?

» — J'ai mon père, que j'ai eu tant de » peine à quitter ! »

La voix du jeune soldat est devenue triste, ses yeux se sont baissés vers la terre. Marie est debout près du lit qu'elle vient de faire, et elle se sent attendrie, émue de la tristesse du jeune militaire.

En ce moment M. Mignardin paraît.

« — Que faites-vous donc les bras croisés » au milieu de cette chambre ? » dit le ci-devant marchand en regardant à la dérobée le militaire.

« Monsieur... j'arrange... pour ces mes- » sieurs.

» — Vous arrangez ! cela devrait être fini.

Digitized by Google

» — Ces militaires disent qu'il fait froid » ici.

» — Bah! quand on dort, est-ce que l'on » sent cela? Où sont donc vos deux cama- » rades?

» — Ils sont descendus se chauffer à la » cuisine.

» — A la cuisine! » s'écrie M. Mignardin en regardant Marie d'un air courroucé. « A » la cuisine! et votre pot-au-feu... et mon » rôti qui sont là!

» — Bourgeois! » s'écrie La Giberne en regardant fièrement M. Mignardin; « est-ce » que vous craignez que mes camarades tou- » chent à votre dîner? Apprenez que les » soldats français ne sont pas des pillards, » et que l'on n'a jamais eu le moindre re- » proche à leur adresser, partout où ils ont » logé!

» — Je n'en doute pas, » répond M. Mignardin, qui, néanmoins, descend son esca- lier quatre à quatre pour être plus tôt à sa cuisine. Il n'y trouve que Bel-Amour endormi

Digitized by Google

devant le feu. Gros-Calibre était allé chercher les rations du soir. Le maître de la maison s'empresse d'emporter son rôti; il fait descendre Marie, se fait servir à souper dans sa chambre, pour ne point revoir les militaires, dont la présence lui est désagréable, et ordonne à la jeune fille de venir l'avertir lorsque ses hôtes seront retirés.

Gros-Calibre est revenu avec les rations et l'ordre de se remettre en route à six heures du matin. Les soldats font leur repas; mais Marie leur apporte en cachette une bouteille de vin. Elle en promet une seconde, à condition que M. Bel-Amour ne lui dira plus de bêtises, et que M. Gros-Calibre ne lui tapera plus sur les bras. Les militaires promettent d'être sages; La Giberne est là, d'ailleurs, pour faire respecter les défenses de Marie.

La jeune servante aimerait mieux rester à écouter ses hôtes que d'aller tenir compagnie à son maître; mais à chaque instant la sonnette de M. Mignardin se fait entendre. Le

Digitized by Google

vieux garçon craint que les charmes de Marie ne fassent impression sur ses hôtes, et il sait que les militaires mènent l'amour bon train.

« — Marie, vous devriez venir coucher » cette nuit dans le petit cabinet près de » ma chambre, » dit M. Mignardin en prenant la main à sa servante qui la retire aussitôt.

« — Pourquoi cela, monsieur?

» — Parce que nous logeons trois soldats » cette nuit... et qu'une fille jolie... comme » vous l'êtes court mille dangers sous le » même toit que des militaires.

» — Si je vous écoutais, serais-je en sûreté près de vous?...

» — Hum! mauvaise!... Le sage pèche » sept fois par jour... Ruth devint la compagne de Booz... et David...

» — Ah! monsieur, avec vos histoires de » sages qui pèchent, vous ne me convaincrez pas... Ces soldats sont honnêtes, » j'en suis bien sûre... Il y en a un qui a

Digitized by Google

» l'air si bon... si doux... qui regrette son » père!

» — Ah! vous savez déjà tout cela... Au » moins, Marie, ne couchez pas dans votre » chambre qui est tout près de celle de ces » soldats, cela ne serait pas décent... la pe- » tite chambre d'amis au bout du couloir est » libre; il y a un lit, il faut y coucher.

» — Comme vous voudrez, monsieur.

» — Et fermez bien votre porte.

» — Oui, monsieur. » Pendant que M. Mignardin retient près de lui sa servante, le vin a monté à la tête à Gros-Calibre et à Bel-Amour; ces messieurs se disputent au sujet du soleil et de la lune, tandis que La Giberne pense à Marie.

« — Je te dis, Bel-Amour, que tu ne te » connais pas plus en soleil qu'en étoiles; » moi, j'avais étudié avec le berger de mon » endroit qui guérit toutes les bêtes. — » Qu'est-ce que ça prouve?... Rien absolu- » ment! j'aime à voir clair dans les sciences: » je me moque pas mal que ton soleil

Digitized by Google

» tourne... à la bonne heure s'il était en ar-
» tifice!...

» — Je te dis que c'est pas ça... mon ber-
» ger assure que c'est nous autres qui tour-
» nons, et pas le soleil...

» — Ah! c'te bêtise... t'es donc gris pour
» dire que je tourne... regarde-moi un peu
» en face... est-ce que je tourne? ton berger
» t'a pris pour un serin?

» — Ah! Bel-Amour! pas d'invectives...
» Tiens, encore une comparaison : définiti-
» vement, qu'est-ce que tu aimes mieux, du
» soleil ou de la lune? »

Bel-Amour réfléchit longtemps, et s'é-
crie enfin! « — Parbleu!... j'aime mieux la
» lune!...

» — Et pourquoi que t'aime mieux la
» lune?

» — Parce qu'elle m'éclaire la nuit, et
» m'empêche de me casser le nez, tandis que
» ton soleil, je m'en fiche pas mal!... Il pa-
» raît quand il fait jour. »

Gros-Calibre est un moment terrifié par

Digitized by Google

cet argument; mais bientôt la discussion recommence et s'échauffe; les deux soldats sont au moment de se jeter leurs verres à la tête à propos du soleil et de la lune; le retour de Marie rétablit heureusement la paix. La jeune fille supplie les militaires de ne point se quereller, et de profiter du peu de temps qui leur reste pour prendre du repos. Elle force Gros-Calibre et Bel-Amour à trinquer ensemble, ce qu'ils font après s'être solennellement promis de ne plus parler du soleil et de la lune.

Avant d'aller se coucher, La Giberne voudrait écrire à son père, auquel il a promis de donner de ses nouvelles toutes les fois que cela lui serait possible; il demande à Marie si elle veut bien lui permettre de rester encore dans la cuisine, près du feu, pour écrire sa lettre. La jeune fille y consent volontiers; elle procure à La Giberne tout ce qu'il faut pour écrire, et se dispose à se retirer; non qu'elle serait fâchée de tenir compagnie à La Giberne, mais elle sent qu'il n'est pas

Digitized by Google

convenable de rester seule, la nuit, avec un militaire. Marie laisse une lampe au jeune soldat, prend sa lumière, et lui souhaite une bonne nuit, en lui répétant : « — Vous » savez où est votre lit... dans le petit ca- » binet, près de la chambre de vos camara- » des...

» — Oui, mademoiselle, » répond La Giberne d'une voix émue, « je n'oublierai » pas toutes les bontés que vous avez eues » pour nous .. Nous partons demain de » grand matin... je ne vous reverrai peut- » être pas... mais je penserai toujours... à » cette ville... où j'aurais voulu rester plus » longtemps!.. où je serais bien heureux de » vous revoir quelque jour. »

Marie écoutait les yeux baissés; elle ne répondait pas, elle tenait sa lumière... et sans doute était bien préoccupée de ce que lui disait le jeune militaire, car elle ne s'apercevait pas que sa main droite qui tenait le chandelier se rapprochait de sa tête, et qu'elle allait infailliblement brûler son

Digitized by Google

bonnet ; elle ne s'en aperçut que lorsque la flamme s'était déjà communiquée à sa coiffure... alors elle pousse un cri, laisse tomber son flambeau... mais déjà La Giberne a couru à la jeune fille : avec ses mains il étouffe le feu... puis, tout en serrant contre lui la tête de Marie, il l'embrasse tendrement à plusieurs reprises... Était-ce toujours pour éteindre le feu ? était-ce pour en allumer un autre ?... je ne saurais trop vous dire...

Si bien que Marie, ayant une mèche de cheveux et un côté de son bonnet brûlés, se sentait brûler ailleurs, alors que l'incendie était éteint. Elle se hâte de remercier le jeune homme, puis elle se sauve bien vite, car son cœur lui dit qu'il pourrait arriver un nouvel accident. Elle monte lentement l'escalier, et pour contenter son maître va se coucher dans la petite chambre d'amis qui est au second étage, au bout du corridor. Mais ce qui vient de lui arriver l'a tellement émue qu'elle éteint sa chandelle, et se couche

Digitized by Google

sans penser à autre chose qu'au danger qu'elle a couru, et à la manière dont le jeune soldat l'a sauvée.

Gros-Calibre et Bel-Amour sont rentrés dans leur chambre, ils se sont couchés, l'un en chantant : « As-tu vu la lune, mon » gas? l'autre en murmurant : « Elle est » jolie tout de même, la petite du bour- » geois ! c'est dommage qu'elle ne morde » pas au rire. »

Bientôt les deux soldats sont profondément endormis.

La Giberne est seul dans la cuisine, assis devant une table où il y a de l'encre et du papier. Il tient sa plume à sa main, et n'a pu encore commencer sa lettre. Ordinairement La Giberne écrit si facilement, surtout lorsque c'est à son père ! Il a reçu de l'éducation, il sait tourner une lettre, et d'ailleurs, quand on écrit à quelqu'un qu'on aime, les phrases ne viennent-elles pas se placer d'elles-mêmes sous notre plume ? Pourquoi donc le jeune soldat se gratte-t-il

Digitized by Google

le front, et frappe-t-il parfois du pied avec impatience?... C'est que le souvenir de Marie... des baisers qu'il lui a donnés, le poursuit sans cesse... C'est qu'il ne pense qu'à la jolie servante, à ses beaux yeux, à son air aimable... et qu'après avoir écrit quelques mots, il s'aperçoit qu'il n'a pas dit ce qu'il voulait, et vient de parler à son père des beaux yeux de Marie.

La Giberne commence dix fois sa lettre; il va la recommencer une onzième... quelque chose l'en empêche : il est dans l'obscurité; sa lampe vient de s'éteindre.... le feu est mort aussi, car il y a fort longtemps que La Giberne est là.

Ne sachant comment se procurer de la lumière, ne voulant pas se permettre d'ouvrir aucune armoire dans une maison étrangère, craignant de faire du bruit, de réveiller son hôte, le jeune soldat se décide à aller coucher, en se disant : « — C'est un malheur, » j'écrirai une autre fois. »

Il se dirige à tâtons vers la porte; alors

Digitized by Google

il cherche à se rappeler où est le cabinet que Marie lui a montré ; il tâche de s'orienter, et s'avance en disant : « La clef doit être » sur la porte... Je trouverai bien. »

Il trouve en effet une clef à une porte ; il ouvre, entre... sent un lit près de lui et se hâte de se déshabiller en disant : « Je suis » bien dans ce cabinet que cette charmante » fille m'a indiqué... elle veut que je passe » une bonne nuit... Ah ! je suis bien certain » que je vais rêver d'elle ! »

Mais la Giberne s'était trompé : cette chambre était celle dans laquelle M. Mignardin avait voulu que sa servante allât coucher pour être plus loin des militaires ; et en y entrant, Marie, toute préoccupée de l'accident de son bonnet, avait oublié d'ôter la clef de sa porte... Certes, il n'y avait eu là aucune intention cachée... La pauvre fille ne pensait qu'au danger auquel elle venait d'échapper, et aux baisers qui en avaient été la suite.

Lorsque La Giberne s'aperçoit de sa mé-

Digitized by Google

prise, lorsque Marie, effrayée, pousse un cri, le soldat s'éloigna-t-il de la jeune fille?... Si je vous le disais, vous ne le croiriez pas, et vous auriez raison. Il n'y a que les sots qui croient aux miracles; d'ailleurs, le souvenir du bonnet brûlé et des baisers pris avait singulièrement avancé les affaires.

Le lendemain avant le jour, le roulement du tambour appelait La Giberne et ses camarades; déjà Gros-Calibre et Bel-Amour avaient pris leur sac, leur fusil, et étaient partis de la maison de M. Mignardin en criant :

« — Viens donc, La Giberne... Dépêche-» toi... Est-ce que tu n'entends pas le tam-» bour?... »

Mais auprès du militaire il y avait une jeune fille qui pleurait, se désolait, et cependant se laissait embrasser tendrement par celui qui lui disait : « — Je reviendrai, » Marie, oh! je reviendrai!... car je t'aime-» rai toujours... alors j'aurai un grade, je » serai officier, et je t'épouserai...

Digitized by Google

» — Est-il bien vrai que vous vous souviendrez de moi?... O mon Dieu!... qui » est-ce qui m'aurait dit hier que... Ah! je » vais être bien malheureuse à présent...

» — Non, Marie, non... et je te jure...

» — Oh! hé!... La Giberne! on va partir! » tu t'oublies probabellement. »

C'était la voix de Bel-Amour qui appelait son camarade. La Giberne se dégage enfin des bras de Marie, et part en lui répétant encore : « — Je reviendrai !... »

Digitized by Google

II

La Giberne et son régiment avaient depuis longtemps quitté Dammery. Après le départ des soldats, Marie était restée triste; son humeur n'était plus la même; la gaieté de la jeune fille avait disparu, et la fraîcheur de son teint, l'incarnat de ses joues, avaient fui en même temps que sa gaieté.

Marie, constamment rêveuse, mélancolique, pensait toujours à celui qui était devenu tout pour elle; cet amour et cette liaison s'étaient formés bien vite... mais en amour comme en poésie, le temps ne fait rien à l'affaire.

M. Mignardin s'apercevait du changement d'humeur de sa servante, mais il n'en devinait pas la cause; seulement il redoublait d'efforts pour plaire à la jeune fille. Il per-

Digitized by Google

dait son temps, Marie ne l'écoutait pas ; elle pensait à la Giberne pendant que le vieux garçon faisait l'aimable, le séducteur; puis, quand M. Mignardin s'écriait : « — Marie, pourquoi refuses-tu ton bonheur? » la jeune fille murmurait : « Il reviendra ! »

« — Comment ?... qu'est-ce qui revien- » dra ? » demandait l'ancien marchand. Et Marie s'éloignait alors en soupirant.

Mais les mois s'écoulaient, et La Giberne ne revenait pas. D'autres régiments avaient cantonné dans la ville; Marie s'était informée en secret de La Giberne à plusieurs militaires; aucun n'avait pu lui donner des nouvelles de son amant. Quand elle parlait de La Giberne, on lui répondait : « — Il doit avoir » un autre nom... c'est un nom de guerre, ça.»

En effet, la Giberne avait un autre nom; mais il n'avait pas songé à le dire à Marie; et cela est excusable si l'on se rappelle combien ils avaient eu peu de temps à rester ensemble, et qu'aux plus tendres serments d'amour avaient sur-le-champ succédé les adieux.

Digitized by Google

Bientôt Marie a de nouveaux motifs d'inquiétudes, d'alarmes : la pauvre fille s'aperçoit qu'elle porte dans son sein un gage de souvenir de La Giberne : elle sera mère !... son cœur tressaille ; il y a de la joie mêlée à sa tristesse. Mère !... c'est un titre si doux !... un bonheur si vrai !... mais devenir mère sans être épouse !... La jeune fille pleure, rougit, se désole, et répète souvent : « Mon » Dieu ! pourquoi ai-je mis le feu à mon » bonnet !... »

M. Mignardin s'aperçoit que Marie devient pâle, qu'elle a l'air souffrant ; il n'en soupçonne pas la cause ; il se contente de dire : « — Vous changez, Marie ; pourquoi changez-» vous ? il ne vous manque rien chez moi... » vous ne faites d'ouvrage que ce que vous » voulez... je crois qu'il y a peu de filles » aussi heureuses que vous... Je ne vous » envoie point laver votre linge à la fontaine » sur la place, et pourtant Laban y envoyait » ses filles, Rachel et Lia... mais j'ai pour » vous mille petits soins, mille attentions...

Digitized by Google

» et si vous vouliez !... Ah ! Marie !... Abigaïl » réchauffait les pieds de son maître... et » que pouvons-nous faire de mieux que d'i- » miter les patriarches ? »

Marie n'avait pas encore osé avouer son secret à M. Mignardin ; cependant elle se flattait qu'il lui pardonnerait sa faute... faute bien involontaire et bien imprévue. Ce qui donnait de l'espoir à Marie, c'étaient les continuelles déclarations de son maître. Elle se disait : « Puisqu'il prétend qu'il est tout » naturel de m'aimer, il ne trouvera pas » mauvais qu'un autre ait pensé comme lui. »

Pauvre fille ! comme elle se trompait !...

Lorsque Marie eut appris à M. Mignardin tout ce qui s'était passé, lorsqu'elle lui eut déclaré qu'elle était enceinte, il devint furieux ; son visage se gonfla, son ventre se tendit, ses yeux se bouffirent ; il semblait qu'il allait crever ; enfin il s'écria :

« — Comment, misérable fille !... vous » allez être mère !... et c'est ainsi que vous » vous conduisez chez moi !... quelle hor-

Digitized by Google

» reur !... quel désordre !.. quelle conduite!...
» Je vous chasse, mademoiselle; je ne puis
» pas garder dans ma maison une fille qui
» a été la maîtresse d'un soldat ! »

Toute la colère de M. Mignardin venait de ne pas être l'auteur de cette faute qu'il reprochait si durement à Marie. Nos faiblesses, nos vices mêmes ne nous rendent pas plus indulgents pour les fautes d'autrui !... cela dégoûterait de l'humanité.

Marie aurait pu répondre à son maître :

« Cette faute que vous me reprochez si
» durement, vous avez bien souvent cher-
» ché à me la faire commettre. » Mais elle ne lui répondit rien; la pauvre fille, honteuse et désolée, ne trouva que des larmes, et s'en fut faire son paquet.

Puis elle quitta la maison de M. Mignardin, qui vit d'un œil sec partir la jeune fille... les dévots sont généralement rancuniers.

Marie fut se loger dans une petite chambre bien modeste; elle se disposa à chercher de

Digitized by Google

l'ouvrage pour vivre. Elle savait coudre, et elle pensait que sa position lui ferait trouver du travail, qu'on aurait pitié d'elle. Pauvre fille ! elle se trompait encore !

M. Mignardin était allé conter par toute la ville que sa servante s'était laissée séduire par un soldat, et qu'il s'était vu forcé de la mettre à la porte. Un chorus d'indignations avait répondu aux propos du vieux garçon. Marie était une fille sans mœurs, sans pudeur, sans honneur; tous les gens vertueux devaient lui fermer leur porte. C'est ce que firent presque tous les habitants de la petite ville, qui étaient essentiellement vertueux.

Et Marie mangeait du pain noir qu'elle trempait de ses larmes; elle vendait ses effets pour subsister, et elle allait devenir mère, et La Giberne n'était pas revenu et n'avait point donné de ses nouvelles.

Heureusement pour Marie il se trouva qu'un habitant de l'endroit, moins vertueux que les autres sans doute, fut touché de la situation de la pauvre fille. Il possédait une

Digitized by Google

ferme à dix lieues de là; il proposa à Marie de s'y rendre, d'y travailler, et d'y élever son enfant.

Marie accepta; mais avant de s'éloigner elle supplia les personnes chez lesquelles elle logeait de donner son adresse lorsqu'un jeune soldat viendrait s'informer d'elle : on le lui promit. Elle quitta du reste sans regrets le lieu de sa naissance où on lui refusait du pain. Notre patrie, c'est le pays où nous trouvons les moyens d'être heureux.

Marie, à peine arrivée dans la ferme, mit au monde deux enfants, un garçon et une fille.

C'eût été un bienfait de la Providence pour des gens fortunés; mais la Providence distribue quelquefois trop libéralement ses bienfaits.

Marie nomma sa fille Annette, et son fils Pierre. Elle les nourrit elle-même, et tâcha cependant de se rendre assez utile dans la ferme pour qu'on lui pardonnât d'y élever ses deux jumeaux.

Le temps s'écoula. Marie espérait encore

Digitized by Google

que La Giberne reviendrait, et tout en embrassant ses enfants elle se disait : « Comme » il sera fier d'avoir une fille si belle, un » garçon qui lui ressemble tant ! »

Mais La Giberne ne revint pas, et l'espérance s'éteignit dans le cœur de Marie ; elle se consola en caressant, en chérissant son fils et sa fille. Les deux enfants n'étaient point ingrats : ils adoraient leur mère, et, tout petits qu'ils étaient encore, ils disaient déjà : « — Nous travaillerons à notre tour » pour que tu sois bien heureuse... tout ce que » nous gagnerons sera pour toi... tu verras... »

Annette était jolie comme sa mère l'avait été (car les pleurs et les veilles avaient bien changé la pauvre Marie) ; Pierre avait une figure ronde et réjouie. Annette apprenait très-vite tout ce qu'on lui enseignait ; Pierre écoutait, ouvrait de grands yeux et ne comprenait pas ; enfin Annette avait de l'esprit et Pierre était bête ; mais tous deux avaient un bon cœur : c'est une qualité, ce n'est pas un avantage.

Digitized by Google

Marie savait lire, écrire, coudre, faire du linge; elle apprit tout cela à sa fille, et elle vit avec joie qu'Annette, douée d'une grande intelligence et aimant beaucoup le travail, serait de bonne heure très-habile.

Pierre n'avait pas autant de goût que sa sœur pour l'ouvrage; il avait la tête dure, la conception difficile; mais il était très-fort au cheval-fondu et à la main chaude.

Les enfants grandissaient; mais Annette, malgré son intelligence et sa bonne volonté, ne pouvait être souvent utile dans la ferme; sa constitution délicate ne lui permettait pas de se livrer longtemps aux rudes travaux des champs; ses petites mains n'avaient point la force de soulever de lourds fardeaux; ses pieds mignons se fatiguaient vite : la petite Annette se désolait de ne pas être plus forte, car elle entendait souvent le fermier dire : « Cette jeune fille ne sera bonne à rien ici. »

Quant à Pierre, il était robuste et pouvait se rendre utile; mais il lui arrivait toujours quelque malheur : si on lui donnait un trou-

Digitized by Google

peau à garder, il perdait des moutons; s'il menait boire des chevaux à la rivière, il les laissait se noyer; s'il allait traire les vaches, il répandait tout le lait en le sortant de l'étable; s'il entrait dans la basse-cour, il blessait quelque volaille; il brisait tout ce qu'il touchait. Les maîtres de la ferme commençaient à se lasser des bévues de Pierre. La personne qui avait autrefois fait recevoir Marie chez les paysans était morte depuis longtemps; celui qui était devenu propriétaire de la ferme n'avait pas les mêmes égards pour la pauvre mère.

Marie se désolait, parce qu'elle voyait que ses enfants ne plaisaient point aux paysans. « Mon Dieu, » disait-elle en serrant dans ses bras Annette et Pierre, « que » ferais-je si on ne voulait plus les garder?... » où iraient-ils?... Ma petite Annette, si » délicate, si peu forte... aucun villageois » ne la prendrait... et Pierre... il n'a pas de » bonheur, lui!... personne n'en voudrait » non plus. »

Digitized by Google

Les jumeaux venaient d'atteindre leur quinzième année; Pierre, en voulant faire du feu avec des cailloux, avait mis le feu à une meule de foin; on voulait le renvoyer, ainsi que sa sœur, et Marie voulait abandonner la ferme avec ses enfants, lorsqu'un voisin vint la trouver, et lui dit : « — Demain je pars pour Paris; à mon dernier » voyage on m'a demandé si je pouvais ramener une toute jeune fille pour apprendre » à servir; je suis sûr de placer aussi votre » garçon; confiez-moi vos enfants. A Paris, » le service est doux, cela ne fatiguera pas » votre petite Annette; quant à Pierre, il » faut espérer qu'il s'y dégoisera... et, qui » sait?... ils feront peut-être fortune à » Paris! »

Quoique bien chagrins de quitter leur mère, les enfants la supplient de les laisser partir. Ces mots : « Ils feront peut-être fortune! » ont fait bondir leur cœur; ils ont quelquefois entendu parler de Paris comme d'une ville où l'on voit des choses extraor-

Digitized by Google

dinaires; ils sont curieux de la connaître.

Il faut que Marie se décide à se séparer de ses enfants; elle sait que Paris est un séjour dangereux pour la jeunesse; mais elle connaît le cœur d'Annette, la probité de Pierre; elle ne leur fait point de morale, elle se contente de leur dire : « — Conduisez-vous bien si vous voulez que je sois » heureuse... Puisse le ciel nous réunir » bientôt!... Toi, ma chère Annette, prends » bien garde de jamais approcher une lumière trop près de ton bonnet!... »

Le lendemain, Marie pleurait, ses yeux cherchaient en vain ses enfants... Annette et Pierre étaient sur la route de Paris.

Digitized by Google

III

Annette était entrée au service d'une mercière nommée madame Potin. D'abord son extrême jeunesse, son air délicat, ont effrayé la personne chez laquelle on l'a présentée; mais la jeune fille a l'air si doux, sa figure prévient tellement en sa faveur, qu'on n'a pas le courage de la renvoyer.

On avait pris Annette pour être domestique; mais comment donner de gros ouvrages à faire à un enfant qui semble né pour être servi, et non pour servir les autres? Pourtant Annette ne se refuse à aucun travail; pour plaire à sa maîtresse, pour mériter ses bonnes grâces, il n'est rien qu'elle ne fasse. Sa gentillesse, son esprit, sa douceur, l'ont bientôt rendue nécessaire chez madame Potin, qui, au lieu de l'employer à

Digitized by Google

sa cuisine, la garde près d'elle, lui apprend à broder, à festonner, à monter des bonnets, et mille petits ouvrages qui plaisent beaucoup à la fille de Marie; aussi fait-elle de grands progrès chez la mercière.

On est parvenu à faire entrer Pierre chez un pâtissier; le fils de Marie a prétendu avoir du goût pour les tourtes et les brioches; il tâche d'être moins maladroit à la ville qu'aux champs; il n'apprend pas avec la facilité de sa sœur, mais il est sage et rempli de bonne volonté.

Marie reçoit souvent des nouvelles de ses enfants; les talents que sa fille acquiert à Paris la consolent un peu de ne plus la voir; cependant il n'est aucun plaisir, aucune joie pour la pauvre mère depuis qu'Annette et Pierre sont à Paris; mais en écrivant à sa fille elle lui cache son chagrin.

Une année s'est écoulée; Annette est devenue fort habile et fort jolie; Pierre est parvenu à faire des boulettes. Les jeunes gens qui passent devant la boutique de la

Digitized by Google

mercière lorgnent la jolie fille qui est au comptoir, et entrent sous prétexte d'acheter, pour conter fleurette à la fille de Marie. Mais Annette n'écoute pas les propos des galants; elle baisse les yeux quand on la regarde, ne répond pas lorsqu'on lui parle d'autre chose que de son commerce, et ne se met jamais sur le seuil de la porte pour être admirée des passants.

Pierre a été mis à l'épreuve par son maître le pâtissier; on lui a donné une galette à cuire, il l'a retirée du four réduite en charbon. Le pâtissier veut renvoyer son élève; Pierre va pleurer près de sa sœur, qui va intercéder pour son frère; en faveur d'Annette on fait grâce au petit patronet. Annette était la providence de sa famille.

Mais un beau jour, un habitant des environs de la ferme où est restée Marie vient à Paris, et va voir la jeune fille.

« — Comment se porte ma mère? » demande Annette.

« — Mal... elle dépérit... elle change à vue

Digitized by Google

» d'œil... Elle ne veut pas en convenir, mais » c'est de chagrin de ne plus voir ses enfants.»

Annette n'en écoute pas davantage; elle court trouver sa maîtresse, et lui dit: « — Je » pars pour mon pays, madame.

» — Comment! Annette, vous voulez me » quitter?

» — Ma mère est malade, je veux retour- » ner près d'elle.

» — Annette, vous ne pouvez quitter » votre état... mon magasin... Restez avec » moi, vous enverrez de l'argent à votre » mère, je vous donnerai un intérêt dans » mon commerce.

» — Non, madame, je veux revoir ma » mère... Permettez-moi de la ramener avec » moi, et je reviendrai.

» — J'ai besoin de vous, mais je ne puis » pas me charger de votre mère. Vous êtes » une ingrate; c'est moi qui vous ai appris » tout ce que vous savez, et vous me quit- » tez... Si vous partez vous ne rentrerez ja- » mais chez moi.

Digitized by Google

Annette ne répond rien ; mais elle va faire son paquet, prend ses épargnes, et va trouver son frère dans la boutique du pâtissier.

« — Pierre, notre mère est malade... elle » s'ennuie de ne plus nous voir. »

Le frère d'Annette jette en l'air son bonnet de coton, il ôte son tablier blanc, puis va reprendre sa veste, sa casquette de loutre, et fait ses adieux au pâtissier.

« — Comment, petit drôle! tu t'en vas » quand tu commences à mordre aux bou- » lettes? » dit le pâtissier.

« — Je tâcherai de m'en souvenir si je re- » viens, » répond Pierre.

« — Tu ne rentreras pas chez moi.

» — Alors je vous souhaite une bonne » santé. »

Annette avait déjà amassé une petite somme; Pierre n'avait que des trous à ses poches. Annette va prendre deux places à la la voiture pour être plus vite près de sa mère. Les deux jumeaux ne regrettent ni Paris ni les espérances qu'ils y laissent; ils ne pen-

Digitized by Google

sent qu'au plaisir de revoir, d'embrasser Marie.

La voiture descendait les voyageurs à un quart de lieue de la ferme. Les jeunes gens font ce trajet en courant; enfin ils aperçoivent l'habitation où travaille leur mère; ils approchent, ils se font un plaisir de la surprendre. Ils demandent où est en ce moment Marie, on les envoie près d'elle; mais leur cœur se serre, des larmes viennent mouiller leurs paupières; leur bonheur est troublé à l'aspect du changement qui, en seize mois, s'est opéré dans les traits de Marie. Pauvre mère! l'absence de ses enfants l'a plus vieillie que l'auraient fait dix années. Ah! le chagrin va plus vite encore que le temps.

Annette et Pierre sont dans les bras de leur mère, qui ne peut croire à son bonheur.

« — Mais par quel hasard vous revois-je? » dit enfin Marie; « qui vous a fait quitter » Paris?

» — Nous avons su que tu étais malade

Digitized by Google

» d'ennui de ne plus nous voir... on ne nous » a pas trompés... tu es changée... nous ne » ne voulons plus te quitter.

» — Chers enfants!... à Paris, cependant, » vous feriez votre chemin.

» — Oh! oui, » dit Pierre; « Annette était » la meilleure ouvrière de sa boutique, et » moi... j'allais passer aux brioches!

» — Qu'importe tout cela? » dit Annette, « ta santé avant tout. Nous trouverons peut-» être maintenant à nous occuper ici. »

Annette et son frère trouvent à se loger chez une paysanne près de la ferme. Pendant les premiers jours on est tout au bonheur de se trouver près de Marie, qui a repris un peu de ses couleurs depuis le retour de ses enfants; ensuite on cherche à se procurer de l'occupation. Mais Pierre n'était pas devenu plus adroit depuis son séjour chez un pâtissier; au contraire, il ne rêvait, ne faisait que boulettes et brioches. Quant à Annette, ses petites mains, si habiles pour les ouvrages délicats, n'avaient pas

Digitized by Google

acquis de force. Marie voyait bien cela, et elle disait souvent : « — Ce n'est pas ici ta » place, chère enfant... Tu as quitté Paris » pour me voir, mais il faut y retourner; car » à Paris on peut aussi, quand on le veut » bien, rester honnête et sage, et les talents » que tu possèdes pourront peut-être t'aider » à t'établir. »

Annette embrassait sa mère et pleurait; Pierre se dandinait et se taisait; mais on ne trouvait pas d'ouvrage, et les petites épargnes d'Annette s'épuisaient.

Un jour le brave homme qui avait déjà placé les deux jumeaux à Paris, vint leur offrir de les y mener de nouveau.

« — J'ai une bonne place dans une jolie » boutique de lingère pour mam'zelle An- » nette, » dit-il, « et Pierre entrera tout » près de là comme garçon de magasin. »

Marie dit à ses enfants : « — Il faut re- » tourner à Paris; je vous ai revus, je suis » contente, j'ai recouvré ma santé, et désor- » mais je serai raisonnable... Je ne veux

Digitized by Google

» plus être un obstacle à votre bien-être. »
Annette et Pierre obéirent, en disant :
« — Si tu deviens malade, nous revien-
» drons. »

Digitized by Google

IV

Lorsqu'Annette se présente chez la lingère qui doit l'employer, on est tout surpris de ses grâces, de sa beauté, de sa gentille tournure; on croyait voir arriver du village une grosse fille bien rouge, bien lourde, bien réjouie. Annette était pâle, svelte, et avait l'air sérieux.

Là, comme chez la mercière, on ne tarde pas à voir que l'on a fait une bonne acquisition en prenant la petite Annette. Quant à Pierre, il est entré dans une maison de commission. On veut d'abord le faire compter; mais Pierre s'obstine à dire que quatre et quatre font douze; on ne peut pas le charger de porter des caisses, des paquets; car alors il trouve moyen de se tromper d'adresse, et

Digitized by Google

il fait partir pour Lyon des objets destinés à Bordeaux.

La lingère chez laquelle travaille Annette est une femme d'ordre, un peu prétentieuse, et ne voulant pas qu'on ait d'autre volonté que la sienne; mais elle tient son magasin sur un ton respectable : les demoiselles de boutique, et il y en a trois avec Annette, doivent être sages, ou du moins en avoir l'apparence; il ne vient point de jeunes gens causer, rire, faire la cour à ces demoiselles; on ne reçoit, en fait d'hommes, qu'un jeune commis d'un magasin voisin, qui, le soir, vient tenir les livres de la lingère.

Ce jeune homme qui est considéré aussi comme de la maison, a vingt-cinq ans, une figure qui ne dit pas grand'chose, une tournure à prétention et des manières affectées; il parle gras et a peur des chats; il rit pour montrer ses dents qui sont belles, et se trouve mal quand il sent l'odeur de la vanille; du reste, il est d'une extrême politesse; on le nomme M. Tominet.

Digitized by Google

La première fois que M. Tominet a vu Annette dans le magasin de la lingère, il a remonté les deux coins de son col et a donné un coup de vent à ses cheveux, puis a balancé son corps avec beaucoup de grâce; malheureusement tout cela a été perdu : la jeune fille n'a pas quitté des yeux son ouvrage.

M. Tominet, employé dans la maison, cause souvent avec les demoiselles du magasin; celles-ci le trouvent fort aimable, fort joli garçon, fort bien tourné; c'est peut-être parce qu'il est le seul homme que l'on reçoive.

Lorsqu'il a terminé sa besogne, M. Tominet vient jaser, conter les nouvelles du quartier, quand il y en a, en faire quand il n'y en a pas. Il entremêle toujours ses discours de petits mots galants pour les jeunes filles, et même pour la maîtresse de la maison; il veut que tout le monde soit satisfait.

Depuis qu'Annette est là, il semble que M. Tominet fasse encore plus de frais pour

Digitized by Google

être aimable, et sa mise est aussi plus recherchée.

« — Mon Dieu, comme mademoiselle Angéline a de belles couleurs! » dit le jeune commis en entrant un soir dans le magasin.

« — Ah! vous trouvez, monsieur Tominet? Mais non, je ne suis pas rouge... C'est » pour me faire enrager que vous dites cela, » parce que vous savez que je serais désolée » d'avoir de grosses couleurs.

» — Ah! mademoiselle, quelle intention » me supposez-vous?

» — Est-ce que je suis bien rouge, madame?

» — Eh! non, non... occupez-vous de » votre ouvrage, Angéline.

» — En tous cas, si je suis rouge, M. Tominet est bien pâle ce soir... il a la figure » tout effarée.

» — Bah! d'honneur!... vous trouvez, » mademoiselle? Ah! je sais bien pourquoi » je suis pâle... c'est que je viens de voir un » chat sur la porte en sortant de chez moi.

Digitized by Google

» — Ah! ah! ah! » (Toutes les jeune filles se mettent à rire, excepté Annette.) « Avoir » peur d'un chat!.. un homme!. C'est honteux!

» — Que voulez-vous, mesdemoiselles! » on n'est pas maître de ça; cela tient aux » nerfs... à l'organisation... Annibal... oui, » je crois que c'est Annibal qui se sauvait » quand il voyait une souris : je ne vois pas » pourquoi je n'aurais pas quelque chose » contre les chats... Mademoiselle n'est pas » si méchante que vous, elle seule ne s'est » pas moquée de ma rencontre. »

Ces derniers mots s'adressaient directement à Annette, qui lève les yeux en disant. « — Comment, monsieur?

» — Je dis, mademoiselle, que seule vous » avez eu la bonté de ne pas rire de ma » mésaventure.

» — Votre mésaventure, monsieur!... Je » vous demande pardon, mais je n'ai pas » entendu ce que vous avez dit tout à » l'heure. »

Digitized by Google

Le jeune homme se pince les lèvres et se tourne d'un autre côté.

« — Quelles nouvelles dans le quartier, » monsieur Tominet? » dit à son tour la lingère.

« — Mais, madame, rien... c'est-à-dire, » rien de bien intéressant... Vous savez que » la femme du bijoutier a été l'autre soir » chercher son mari au café, où elle lui a » fait une scène!... oh! mais une scène... » Le pauvre homme voulait se cacher sous » le billard.

» — Il était donc heure indue?

» — Non, minuit tout au plus. On assure » qu'elle croyait surprendre son mari avec... » une maîtresse.

» — Beau moyen pour le ramener que » d'aller lui faire une scène en plein café!... « Les femmes ne sont pas raisonnables... » Et la petite du tapissier se marie-t-elle » enfin?

» — Non, il paraît que c'est encore un » mariage manqué: la demoiselle est fort diffi-

Digitized by Google

» cile. On assure qu'au moment de conclure
» elle s'est aperçue que son futur chiquait.
» — Ah! quelle horreur!... C'était donc
» un homme sans éducation?
» — Pardonnez-moi... au contraire, c'est
» un jeune fashionable, grand partisan des
» idées nouvelles, mais un peu trop pro-
» gressif. Au reste, la fille du tapissier
» trouvera facilement à se marier quand
» elle voudra; elle a de l'argent et elle est
» jolie.
» — Ah! jolie!... vous êtes bien honnête.
» — Un air commun.
» — Des bras rouges, des mains affreuses.
» — Un nez qui n'a pas de forme.
« — Une bouche désagréable; quand elle
» parle, les coins se relèvent c'est comme
» une grenouille.
» — Et un pied! ah! Dieu!... Qui est-ce
» qui a vu son pied?
» — Moi.
» — Moi aussi.
» — N'est-ce pas qu'il est ignoble?

Digitized by Google

» — C'est comme un pied d'éléphant.

» — Ah! mesdemoiselles, comme vous la » traitez!

» — Pourquoi dites-vous qu'elle est jolie?

» — Cela ne pouvait pas vous offenser; » vous êtes toutes assez favorisées par la » nature pour ne pas craindre aucune com- » paraison.

» — Ah! qu'il est galant!... comme c'est » délicatement dit! » murmurent entre elles les jeunes filles du magasin. Annette seule garde encore le silence; elle pensait à sa mère, et n'écoutait pas toutes les jolies choses que débitait M. Tominet.

Un autre soir, le jeune commis se présente la figure enveloppée d'un foulard, et toutes ces demoiselles de s'écrier :

« — Qu'avez-vous donc, monsieur Tomi- » net? seriez-vous malade?

» — Mesdemoiselles, vous êtes trop bon- » nes... je suis légèrement indisposé... Je » suis allé hier aux Français voir une tra- » gédie... cela m'a fait une telle impression...

Digitized by Google

« — Odry jouait-il? » demande une des demoiselles de boutique.

« — Odry!... mais, mademoiselle, Odry » est au théâtre des Variétés, et j'ai l'hon- » neur de vous dire que je suis allé aux Fran- » çais.

» — Ah! pardon, monsieur; je vais si peu » au spectacle, moi; je mêle tout cela en- » semble; mais on m'a bien souvent parlé » d'Odry : on dit qu'il est si drôle!... je vou- » drais bien le voir.

» — Ah! mon Dieu! quelqu'un a de la » vanille ici... cela sent la vanille... voilà » les palpitations qui me prennent. »

Et M. Tominet se laisse aller sur un tabouret en portant une main sur son cœur, comme pour l'empêcher de s'en aller.

« — Mesdemoiselles, est-ce que l'une de » vous a de la vanille sur elle? » dit la lingère, touchée de l'état de défaillance de son commis.

« — Non, madame, je ne porte jamais » d'odeurs, moi.

Digitized by Google

» — J'ai un petit peu de graisse d'ours » dans les cheveux; mais certainement elle » ne sent pas la vanille.

» — Et vous, Alexandrine?

» — Moi?... dame! j'ai un petit peu de » pommade : est-ce que ce serait cela?

» — Oh! oui, certainement, c'est cela, » s'écrie Tominet, en quittant son cœur pour porter ses mains à son front. « Ah! made- » moiselle Alexandrine! vous êtes une bar- » bare; vous voulez me tuer.

» — Ah! par exemple!... j'en ai mis sans » y penser, je vous le jure.

» — Mesdames, je vous demande la per- » mission d'aller un moment prendre l'air. »

Et Tominet sort en jetant à la dérobée un coup d'œil sur Annette, pour voir si elle est émue de son indisposition; mais Annette a l'air fort tranquille, et tout occupée à faire des points à jour dans une garniture.

Pendant que M. Tominet faisait son possible pour captiver l'attention d'Annette, qui ne s'occupait qu'à devenir bonne ouvrière,

Digitized by Google

Pierre continuait de faire des balourdises dans la maison de commerce où l'on avait bien voulu le recevoir. Déjà plusieurs fois, à la suite de quelques grosses bévues, on lui avait dit de quitter la maison; mais alors Pierre allait trouver sa sœur pour qu'elle intercédât en sa faveur et obtînt qu'on ne le renvoyât pas.

Annette était si jolie, si intéressante, qu'on n'avait pas le courage de rejeter sa prière; le commerçant pardonnait à Pierre en faveur de sa sœur; mais il était rare qu'un mois se passât sans que la fille de Marie eût à intercéder pour son frère.

Pierre sentait bien qu'il ne parviendrait pas dans le commerce; il regrettait les boulettes et la boutique de pâtissier, et plus souvent encore il s'écriait :

« — Je ne suis bon qu'à être soldat! Ah! » c'est dans le militaire que je serais adroit! » j'en suis sûr. »

Alors Annette lui répondait :

« — Tu voudrais être soldat, Pierre?... et

Digitized by Google

» songes-tu au chagrin que cela causerait à » notre mère? »

Le fils de Marie soupirait, et retournait faire douaner des caisses et des ballots.

Il y avait plus d'un an que les enfants de Marie étaient de nouveau à Paris. M. Tominet avait épuisé tous ses moyens pour plaire à Annette; celle-ci ne faisait pas plus attention au jeune commis qu'à toute autre personne qui venait dans la maison. L'indifférence d'Annette, comme c'est assez l'ordinaire, ne faisait qu'augmenter le désir que M. Tominet éprouvait de captiver la charmante fille; enfin; il était devenu amoureux, passionnément amoureux, au point qu'il oubliait d'avoir peur des chats et de se trouver mal lorsqu'une de ces demoiselles avait de la pommade à la vanille.

Les compagnes d'Annette s'apercevaient avec dépit des regards que Tominet jetait sur elle; mais Annette se conduisait si bien, elle était si modeste, si assidue à son

Digitized by Google

ouvrage, qu'il n'y avait pas moyen de médire de sa conduite; il était même difficile d'attaquer sa figure; on se taisait, mais on enviait le bonheur de la jeune fille, qui avait fait la conquête du séduisant commis, et Annette était encore loin de se douter de son triomphe.

Un soir, cependant, Tominet parvint à trouver Annette seule dans le magasin; la maîtresse de la maison était par hasard au spectacle, et les demoiselles, un peu fatiguées d'un travail pressé, s'étaient retirées de bonne heure.

Tominet ne laissera pas échapper cet instant; il s'asseoit devant Annette, la regarde, gémit et soupire. La jeune fille continue de travailler. Enfin, l'heure s'avance, elle prend une lumière, et va se retirer. Le jeune homme l'arrête par le bras, en lui disant d'un ton tragique et avec des larmes dans la voix :

« — Mademoiselle!... que vous ai-je donc » fait? »

Digitized by Google

Annette regarde le jeune commis avec étonnement, en répondant :

« — Mais, monsieur, il me semble que » vous ne m'avez rien fait.

» — Oh! pardonnez-moi, mademoiselle; » il faut que je vous aie fait quelque chose » pour que vous me traitiez ainsi.

» — Mon Dieu! monsieur, si je vous ai » dit quelques paroles désagréables... alors » c'est donc sans m'en apercevoir... Mais » c'est égal, je vous en demande bien » pardon.

» — Non, mademoiselle, vous ne m'avez » rien dit de désagréable, ni d'agréable... » car depuis plus d'un an que je vous vois » presque tous les jours, voilà la première » fois que nous causons ensemble; vous ne » faites jamais attention à moi, vous ne me » regardez pas, vous ne riez pas de ce que » je dis quand c'est drôle; d'où je dois con- » clure que je vous suis odieux, mademoiselle.

» — Odieux!... ah! monsieur, quelle » pensée!

Digitized by Google

» — Eh bien! moi, mademoiselle, je ne » puis plus vous cacher ce que j'éprouve » pour vous... je vous aime... non, je ne » vous aime pas, je vous adore... non, je ne » vous adore pas, je vous idolâtre... non, je » ne vous... enfin, mademoiselle, je ne puis » vivre sans vous. »

Annette a déjà retiré sa main que M. Tominet pressait très-fortement; elle s'éloigne de lui; il s'écrie :

« — Ah! charmante Annette, je sais que » vous êtes aussi sage que jolie... je n'ai » jamais eu que des vues honnêtes... enfin, » mademoiselle, c'est ma main, c'est le titre » de ma femme, c'est le nom de Tominet » que je vous offre. »

Le jeune homme, en disant ces mots, avait mis un genou en terre et ouvert les bras; il croyait qu'Annette y tomberait de saisissement, de plaisir... Annette ne tomba pas.... elle ne parut pas plus émue, et répondit tranquillement :

« — Votre main!... quoi! monsieur, vous

Digitized by Google

» voudriez bien épouser une pauvre fille...
» qui n'a rien?

» — Oui, mademoiselle, car j'apprécie
» vos qualités, votre amour pour le travail.
» J'ai devant moi une douzaine de mille
» francs, nous nous établirons, nous pren-
» drons une petite boutique, et avec vos
» talents et de l'économie, je suis sûr que
» nous ferons nos affaires.

» — Monsieur... certainement, votre pro-
» position m'honore... mais je ne puis vous
» répondre encore... d'abord je dépends de
» ma mère.

» — Vous lui demanderez son consente-
» ment... Madame Duval, chez qui vous
» êtes, me connaît ainsi que ma famille;
» elle donnera à madame votre mère tous
» les renseignements qu'elle pourra dési-
» rer, et je me flatte qu'ils seront à mon
» avantage. »

Annette était tout étourdie de la proposition de M. Tominet; elle s'attendait si peu à être demandée en mariage, elle, pauvre fille,

Digitized by Google

qui ne tirait point vanité de ses charmes, qu'elle avait cru d'abord que le jeune commis ne parlait pas sérieusement. Après avoir encore balbutié quelques mots sans suite, elle prend sa lumière et s'éloigne en souhaitant le bonsoir à M. Tominet.

« — Elle est si contente qu'elle ne peut » plus parler! » se dit le jeune homme; « mais je lui plais... cela ne peut pas être » autrement, et la jolie Annette sera ma » femme. »

Annette dort peu cette nuit-là: une proposition de mariage fait toujours rêver une jeune fille, alors même que son cœur ne lui parle pas pour celui qui se présente. Annette n'éprouvait rien du tout pour Tominet, et même elle s'était dit plusieurs fois tout bas. « C'est bien bête un homme qui » a peur des chats! » Mais se marier, s'établir, pouvoir faire partager son bonheur à sa mère, c'était là ce qui occupait la jeune fille.

Le lendemain, dès le matin, Annette va faire part à sa maîtresse, madame Duval, de

Digitized by Google

la conversation qu'elle a eue la veille avec le jeune commis.

La lingère écoute attentivement la jeune fille, puis elle s'écrie : « — Tominet veut » vous épouser?... Ah, je vous en fais mon » compliment, mademoiselle; Tominet est » un garçon rempli d'ordre, d'économie... » il fera son chemin, j'en suis sûre... Et il » vous offre sa main?

» — Oui, madame.

» — Mais il faut accepter, mademoiselle, » il faut accepter bien vite... de peur qu'il ne » change d'idée... Trouver un mari quand » on n'a rien; ah! ma chère enfant... c'est » un lot à la loterie!... Vous êtes bien heu- » reuse... et toutes ces demoiselles ici envie- » ront votre bonheur.

» — Vous croyez, madame?

» — Dépêchez-vous d'écrire cela à votre » mère... Oh! je vous réponds qu'elle vous » enverra son consentement. Un mari que » je garantis... vous êtes née coiffée, ma » chère amie.

Digitized by Google

» — Oui, madame, j'écrirai à ma mère. »

Mais avant d'écrire à sa mère, Annette veut avoir encore un entretien avec M. Tominet; elle attend le soir pour cela. Dans la journée, toutes les demoiselles du magasin, qui ont appris par madame Duval le mariage projeté, sont d'une humeur affreuse; l'une se plaint de la migraine, l'autre a des étouffements; aucune n'adresse la parole à Annette, et celle-ci, qui ne comprend pas la cause de la froideur qu'on lui témoigne, a presque envie de pleurer de se voir si maltraitée par ses compagnes; mais, en revanche, madame Duval n'appelle qu'Annette, ne parle qu'à Annette, et c'est déjà avec l'air de considération que l'on doit à une personne qui va bientôt s'établir.

Quand Tominet arrive le soir, ces demoiselles, qui se sont toutes pommadées à la vanille, lâchent chacune un chat qu'elles avaient dérobé chez les voisins et qu'elles cachaient sous leur tablier. Le jeune commis ne sait où se mettre; les demoiselles rient,

Digitized by Google

la lingère gronde; enfin Tominet se sauve dans une pièce du fond, et Annette trouve bientôt l'occasion de lui parler.

« — Monsieur... je voudrais vous dire » quelque chose, » murmure timidement Annette en s'approchant de Tominet.

« — Ah! mademoiselle je suis trop heu- » reux que vous ayez ce désir.

» — Monsieur... voulez-vous toujours » m'épouser?

» — Certainement, adorable Annette; » ne vous ai-je pas dit que mon bonheur... » que ma....?

» — Oui, oh! vous m'avez dit beaucoup » de choses; mais moi, il en est une que j'ai » oublié de vous demander. Quand je serai » votre femme, voudrez-vous bien que ma » mère vienne habiter avec nous?

» — Votre mère! oh! non... nous n'au- » rions pas de place pour votre mère... cela » nous gênerait... D'ailleurs, c'est, je crois, » une femme de la campagne... il faut l'y » laisser, elle doit s'y plaire... Du reste,

Digitized by Google

» nous aurons soin d'elle... Je pense que » vous m'approuvez, mademoiselle?

» — Monsieur, je vous remercie beaucoup » de l'honneur que vous m'avez fait, mais » je ne serai pas votre femme.

» — Mademoiselle... que me dites-vous » là?... Vous voulez m'éprouver, je le vois.

» — Non, monsieur; si je me marie ja- » mais, ce sera pour avoir ma mère près de » moi, pour ne plus la quitter.

» — Cependant, mademoiselle... réflé- » chissez que... le titre de ma femme...

» — Oh! c'est tout réfléchi, monsieur. »

Annette fait la révérence et s'éloigne, laissant Tominet, qui est stupéfait, puis furieux, puis qui s'en va en disant : « — C'est une » petite niaise, une petite sotte! je lui fai- » sais trop d'honneur... Je ne veux pas épou- » ser toute sa famille... Dans quelques jours » elle changera d'avis, elle voudra bien être » ma femme... mais alors c'est moi qui ferai » le cruel. »

Annette n'avait nullement l'intention de

Digitized by Google

changer d'avis. Cependant, lorsqu'elle apprend à sa maîtresse qu'elle ne veut plus être l'épouse du jeune commis, madame Duval lui dit fort sèchement : « Vous êtes une » niaise, mademoiselle, et vous vous repentirez d'avoir refusé un mari. »

Le lendemain de cette aventure, Pierre arrive tout en pleurant près de sa sœur; il a brisé plusieurs caisses de porcelaine; on lui a donné son congé, et cette fois c'est sans rémission. Puis il a reçu une lettre de leur mère qui lui apprend que les maîtres de la ferme l'ont renvoyée parce qu'elle n'était plus assez forte pour travailler aux champs.

« — Notre pauvre mère... ils l'ont ren» voyée! » s'écrie Annette, « et chez qui » est-elle à présent? Elle manque de tout » peut-être... Ah! il faut partir, Pierre, il » faut voler au secours de notre mère.

» — Oui, c'est ce que je pensais, répond » Pierre; mais c'est que... j'ai rien pu amasser du tout... je dois même six sous à l'épicier.

Digitized by Google

» — Mais moi j'ai tout ce que je gagnais
» ici... car je n'ai presque rien dépensé pour
» ma toilette... Ah! que je suis heureuse de
» n'avoir pas été coquette! je puis être utile
» à ma mère. »

Et Annette prend encore congé de sa maîtresse qui la laisse partir sans regret, parce que la petite a refusé d'épouser M. Tominet, qui est le protégé de la lingère.

Mais qu'importe à la jeune fille qu'on la regrette ou non à Paris! Toutes ses pensées sont pour le pays où elle retourne avec son frère.

Digitized by Google

V

En effet, Marie n'était pas heureuse. Renvoyée de la ferme parce que sa santé ne lui permettait plus de se livrer à de rudes travaux, elle avait trouvé à se loger chez des paysans qui la gardaient par commisération.

L'arrivée de ses enfants ne surprend pas Marie; elle devinait tout ce que leur cœur leur conseillait de faire, et cependant elle n'avait écrit qu'à Pierre; elle lui avait dit de ne point communiquer la lettre à Annette, car elle prévoyait que sa fille accourrait près d'elle, et Marie ne le voulait pas, tout en le désirant.

La pauvre mère eut encore plus de regrets lorsqu'elle apprit qu'Annette était recherchée en mariage par un jeune homme établi.

Digitized by Google

Mais Annette s'écrie : « — Je ne l'aurais » pas plus épousé si j'étais restée à Paris ! » il ne voulait pas que tu vinsses demeurer » avec nous... Cet homme-là ne m'aurait pas » rendue heureuse.

» — Ma chère Annette... tu vois bien que » je suis toujours un obstacle à ta fortune.

» — Eh ! qu'ai-je besoin de devenir riche » si tu n'es pas avec moi ?

» — Pauvres enfants ! » dit Marie en pressant Annette et Pierre contre son cœur ; « le » ciel devrait cependant récompenser votre » amour pour votre mère... puisqu'il a permis que vous fussiez oubliés... abandonnés » par votre père. »

Marie pleurait toutes les fois qu'elle parlait à ses enfants de celui qui l'avait abandonnée ; aussi Pierre et Annette ne revenaient jamais sur ce sujet, quoiqu'il les intéressât beaucoup, parce qu'ils ne voulaient pas voir pleurer Marie.

Quelques mois s'écoulent ; Pierre parle de se faire soldat, ce qui désolerait Marie.

Digitized by Google

Annette a chargé le voisin officieux qui va souvent à Paris de lui trouver un emploi pour elle et sa mère. Le voisin revient : il a trouvé une place pour Annette seulement; mais c'est dans un bel hôtel, chez un homme riche et veuf, qui a besoin d'une personne de confiance pour être à la tête de sa maison, soigner le linge, surveiller les domestiques; enfin, c'est un emploi agréable, en ce qu'on ne sera pas considéré comme domestique; et avantageux, parce que le maître de la maison, quoique d'une humeur brusque et peu aimable, est cependant juste et généreux.

Marie supplie sa fille d'accepter cette place; Annette n'y consent qu'à condition que sa mère et Pierre viendront aussi habiter près d'elle à Paris, où par son travail elle pourra les soutenir. Rien ne retenait plus Marie au village; elle part avec ses enfants, et va se loger avec Pierre dans une petite mansarde du faubourg du Temple, tandis qu'Annette se rend chez M. le baron de Marville, à la Chaussée-d'Antin.

Digitized by Google

Ce M. de Marville est un ancien militaire, il n'est pas vieux encore; mais des blessures nombreuses, dont il souffre souvent, des rhumatismes attrapés dans les camps, l'ont rendu de bonne heure infirme et grondeur. Lorsque la fille de Marie se présente devant lui, il est assis sur sa chaise longue et souffre plus que de coutume; aussi son abord est-il sévère, et le ton brusque avec lequel il parle effraye la pauvre Annette.

« — Vous êtes bien jeune pour être à la » tête d'une maison, » dit M. de Marville en regardant la jeune fille.

« — Monsieur, j'ai dix-neuf ans, » répond Annette, les yeux baissés.

« — Au fait, l'âge ne prouve rien... J'avais » une femme de charge de cinquante ans qui » me volait; j'en aime autant une de dix- » neuf qui soit honnête. Et vous saurez con- » duire ma maison?

» — Je tâcherai, monsieur.

» — On m'a dit beaucoup de bien de » vous; mais j'ai l'habitude de ne croire que

Digitized by Google

» ce que je vois. Tenez, voici les clefs de » l'office, de la lingerie, de la cave... Allez » vous installer. »

Annette, encore toute troublée par l'air sévère de son nouveau maître, se dit tout bas en le quittant : « Je veux au moins mériter » sa confiance. »

La petite voulait plus encore; elle désirait forcer M. de Marville à être satisfait de sa jeune femme de charge, et pour cela elle se hâte de se mettre au fait de tous les détails de la maison. Il y avait quatre domestiques qu'elle devait surveiller : un cocher, un laquais, une cuisinière et un portier. Annette sait si bien s'y prendre qu'elle se fait aimer de chacun; on lui obéit sans murmurer, et quand on ne fait pas son devoir, Annette gronde, mais d'une voix si douce qu'on ne peut pas se fâcher contre elle.

M. de Marville sort peu et reçoit rarement du monde, excepté un neveu qui vient assez souvent s'informer de sa santé. Ce neveu a vingt-cinq ans, il se nomme Édouard;

Digitized by Google

il est joli garçon, a l'air un peu étourdi, même mauvais sujet; mais cela va tout aussi bien à un homme qu'un air modeste à une femme.

Un matin, en se rendant chez son oncle, Édouard rencontre Annette dans l'escalier; la jeune fille fait une belle révérence au neveu de son maître, et s'éloigne en rougissant. Édouard la suit des yeux, et en entrant chez son oncle sa première question est :

« — Quelle est donc cette jolie personne » qui sort de chez vous, mon oncle?

» — C'est ma femme de charge.

» — Votre femme de charge... cette jeune » fille!... allons, vous plaisantez, mon cher » oncle.

» — Non monsieur; vous savez bien que » je n'ai pas l'habitude de plaisanter.

» — C'est vrai, mais cette personne m'a » semblé si jeune pour cet emploi...

» — Qu'importe? pourvu qu'elle fasse » bien son devoir.

» — Qui donc l'a envoyée chez vous?

Digitized by Google

» — Un homme de campagne... puis une » lingère l'a recommandée.

» — Elle a une figure... fort intéres- » sante.

» — Eh bien! devenez-vous sage enfin, » mon neveu?

» —Oui, mon oncle, très-sage. Comment » nommez-vous cette demoiselle?

» — Annette. Passez-vous toujours vos » nuits au bal... au jeu?

» — Oh! mon oncle... je gage qu'elle n'a » pas dix-huit ans.

» — Corbleu! Édouard, avez-vous fini de » vous occuper de ma femme de charge? Il » me paraît qu'elle vous intéresse plus que » ma santé, dont vous ne vous êtes pas en- » core informé. »

Le jeune homme s'excuse, mais il parle d'autre chose; mais il est distrait, et son oncle le gronde.

Le lendemain Édouard revient, puis le jour suivant, puis les autres encore; quelquefois même il vient deux fois dans la jour-

Digitized by Google

née; jamais on ne l'avait vu aussi assidu près de son oncle.

C'est que souvent il rencontrait Annette, qui toujours rougissait et se sauvait bien vite en lui faisant une révérence.

La jeune fille n'avait encore aperçu Édouard que trois ou quatre fois; et ces rencontres n'avaient duré qu'un instant. Cependant déjà elle pensait sans cesse au neveu de M. de Marville.

Si l'on frappait à la porte cochère, son cœur battait violemment, parce qu'elle présumait que c'était lui; et dès qu'il paraissait, ses jambes tremblaient, son sein s'élevait; elle ne savait plus si elle devait rester ou se dérober à sa vue. Pauvre Annette! pendant un an elle avait vu tous les soirs M. Tominet sans être une seule fois émue; mais deux ou trois regards d'Édouard ont détruit sa tranquillité... Et qu'on vienne encore nous dire que l'amour vient avec le temps!... Je n'en crois rien... Il s'en va avec le temps, c'est plutôt cela qu'il faut dire.

Digitized by Google

Édouard guettait toujours l'occasion de rencontrer Annette seule; quand par hasard elle se présentait, il allait s'asseoir près de la jeune fille, il entamait la conversation en lui baisant la main; mais Annette se sauvait en répondant tout de travers à ce que le séduisant Édouard lui avait dit.

« — Il doit penser que je suis bien sotte, » que je ne sais pas répondre quand on me » parle, » se disait Annette en rentrant dans sa chambre; « mais j'aime mieux qu'il » croie cela que de l'écouter, car je sens... » que cela pourrait déplaire à M. le baron. »

Annette sentait aussi que cela pouvait être fort dangereux pour elle; M. Édouard ayant une manière de la regarder qui lui ôtait toutes ses forces, elle devinait que le plus sage était de fuir.

Cependant, Édouard n'était pas homme à renoncer à ses projets; un soir il va chez son oncle, qu'il savait fort bien être sorti; il monte au salon en annonçant qu'il va attendre le retour du baron; mais au lieu de

Digitized by Google

rester au salon, il grimpe lestement à la chambre de la jeune femme de charge.

Annette reste saisie en apercevant le neveu de son maître; cette fois, il n'y avait pas moyen de fuir.

« — J'attends mon oncle, « dit Édouard, » mais j'aime mieux l'attendre près de vous » que seul dans le salon.

» — Si monsieur veut me le permettre, » je descendrai avec lui...

» — Non, mademoiselle, je suis très- » bien ici... Charmante Annette! il y a si » longtemps que je désire être seul avec » vous!

» — Pourquoi donc cela, monsieur? » répond Annette en s'efforçant de cacher son trouble.

« — Pourquoi!... ne l'avez-vous pas de- » viné... lu dans mes yeux? Pour vous dire » que je vous aime... que je veux vous aimer » toujours...

» — Y pensez-vous, monsieur? moi... au » service de votre oncle.

Digitized by Google

» — Annette, vous n'êtes point faite pour » servir... tout en vous charme, intéresse.

» — Ne me dites pas cela, monsieur, je » ne dois pas vous écouter...

» — Et moi, je veux vous aimer, vous » adorer toute ma vie; vous ne pouvez pas » m'en empêcher. »

Annette éloignait toujours sa chaise de celle d'Édouard, qui se rapprochait sans cesse; enfin, la jeune fille se lève, prend une lumière, et dit à Édouard : « — Mon- » sieur, venez, je vous en prie... sortons de » ma chambre. Je vais vous conduire au » salon. »

Édouard soupire, il regarde tristement Annette en murmurant : « — Vous me ren- » voyez... vous ne voulez pas même m'en- » tendre.. Vous me haïssez donc? »

La jeune fille était bien loin de haïr celui qui lui parlait; au contraire, ses regards lui causaient une si douce émotion qu'elle restait debout, indécise, tremblante, avec sa lumière à la main.

Digitized by Google

Tout à coup, un cri échappe au jeune homme : le bonnet d'Annette vient de prendre feu. La jeune fille s'aperçoit de son imprudence, elle jette au loin son flambeau; mais Édouard est déjà près d'elle, il éteint avec ses mains la flamme qui atteignait les cheveux de la jolie fille; il entoure la tête charmante de ses deux bras, il couvre de baisers des charmes que l'on ne sait pas défendre. La pauvre Annette se sentait toujours brûler, elle avait la tête perdue... et puis il y avait apparemment dans cette famille-là certain accident qui était la suite indispensable des bonnets brûlés.

Pauvre Annette! elle a tout oublié tant qu'Édouard a été près d'elle; mais lorsqu'enfin son amant l'a quittée, elle frémit de sa faute, elle pense à sa mère... au baron de Marville; elle craint qu'il ne la chasse honteusement s'il apprend qu'elle a trahi sa confiance, et elle passe la nuit à pleurer, après avoir passé la soirée dans l'ivresse de l'amour.

Le lendemain, dans la matinée, M. de

Digitized by Google

Marville fait dire à Annette de venir lui parler. La pauvre petite se sent trembler ; son maître ne l'a jamais mandée près de lui depuis six mois qu'elle est à son service ; elle croit qu'il a déjà découvert ce qui s'est passé entre elle et Édouard ; elle se dit : « Il » va me chasser. » Malgré cela elle se rend aux ordres du baron, bien décidée à ne pas ajouter le mensonge à la faute qu'elle a commise. M. de Marville est assis près de son bureau, lorsque la jeune fille paraît devant lui ; son abord est moins sévère que de coutume ; mais Annette ne voit pas cela, elle n'ose pas le regarder.

« — Approchez, Annette, » dit le baron, » je veux causer avec vous. Voilà six mois » que vous êtes entrée chez moi... depuis ce » temps je n'ai qu'à me louer de vous ! ma » maison est parfaitement tenue ; vous avez » établi ici de l'ordre, de l'économie, mes » gens mêmes font votre éloge... Je désire » récompenser votre dévouement. »

Annette écoutait avec surprise, car elle

Digitized by Google

s'attendait à être grondée ; mais les éloges qu'on lui adressait lui étaient pénibles et augmentaient ses regrets.

« — Mon enfant, je crois avoir trouvé le » moyen de vous être agréable, » reprend le baron ; « j'ai pris des informations sur » vous... Je sais que vous chérissez votre » mère et votre frère, qu'ils sont à Paris où » vous seule les soutenez.

» — Quoi ! monsieur, vous savez...

» — Oui, mon enfant, voilà du moins ce » qu'on m'a dit... est-ce la vérité?

» — Oh ! oui, monsieur, j'aime bien ma » mère et Pierre; vivre près d'eux, c'eût été » tout mon désir.

» — Eh bien ! je veux le satisfaire. Je » prendrai votre mère ici, elle vous aidera » dans vos travaux.

» — Il se pourrait !

» — Oui, et votre frère aussi sera employé » dans l'hôtel.

» — Ah ! monsieur, c'est que Pierre ne » sait rien faire.

Digitized by Google

» — Nous trouverons toujours bien moyen » de l'utiliser; j'ai envoyé chercher votre » mère; aujourd'hui même votre famille » viendra habiter avec vous.

» — Ah! monsieur, que vous êtes bon!... » que je serais heureuse... si je méritais... » Ah! mon Dieu, mon Dieu!... si je n'avais » pas mis le feu à mon bonnet! »

Annette pleurait en disant cela. M. de Marville l'écoute avec surprise; il lui prend la main, l'attire près de lui en répétant :

« — Vous avez brûlé votre bonnet?

» — Oui, monsieur... hélas!... Ce n'est pas » exprès... Ah! dame... quand on a le feu à » la tête on ne sait plus où on en est... Ah! » monsieur, pardonnez-moi!... votre neveu » était entré dans ma chambre... malgré » moi.

» — Que dites-vous, Annette? mon neveu...

» — Il m'a dit qu'il m'aimait; ce n'est » pas ma faute, monsieur, je sentais que je » l'aimais aussi... Ah! ce n'était pas sa faute » non plus... mais, hier au soir... il est

Digitized by Google

» venu... et puis ma chandelle a mis le feu
» à mon bonnet... et puis c'est lui qui a
» éteint le feu... et puis... je ne mérite plus
» tout ce que vous faites pour moi. »

La petite est tombée à genoux devant son maître ; elle pleure toujours. Le baron semble pensif ; on dirait qu'il a oublié la jeune fille, mais il répète encore : Son bonnet » brûlé... c'est bien singulier ! »

Tout à coup deux personnes entrent brusquement : c'est Marie et Pierre, que le baron avait envoyé chercher, et qui accouraient, ignorant ce qu'on leur voulait, mais contents d'aller voir Annette.

En apercevant sa fille à genoux et tout en pleurs, Marie court à elle, l'embrasse, la serre dans ses bras, et demande à M. de Marville quelle faute sa chère Annette a pu commettre. Le baron se tait ; mais Annette murmure en cachant sa tête dans le sein de sa mère :

« — Ah ! maman ! j'ai oublié vos avis;
» vous m'aviez tant recommandé de prendre

Digitized by Google

» garde... j'ai mis le feu à mon bonnet ! »

Pendant que la jeune fille avoue sa faute à sa mère, Pierre se tient dans un coin, n'osant ni bouger ni parler, mais poussant de gros soupirs. Le baron semble réfléchir, et Marie, après avoir reçu la confidence de sa fille, s'écrie :

« — Hélas ! moi aussi j'ai été coupable » après un accident semblable... Va ! ma » chère Annette, je te pardonne, car je ne » voudrais pas que tu fusses chassée de chez » ton maître comme le fut la pauvre Marie.

» — Marie ! » s'écrie le baron en regardant la pauvre mère; « vous vous nommez » Marie ?

» — Oui, monsieur.

» — Quel pays habitiez-vous ?

» — Dammery.

» — Et ces enfants... quel est leur père? »

Marie pleure encore, puis elle conte à son tour l'histoire de sa jeunesse, de son amour pour La Giberne ; elle finit en disant : « — Vous voyez bien, monsieur, que ma

Digitized by Google

» pauvre Annette n'est pas plus coupable » que je ne le fus alors ; par pitié ne la » chassez pas, comme je le fus après ma » faute. »

Le baron a écouté le récit de Marie avec une vive émotion ; souvent il a caché sa figure dans ses mains. Comme Marie achevait de parler, Édouard entre chez son oncle. Il demeure interdit en voyant Annette en larmes et deux personnes qui lui sont étrangères.

« — Édouard, » dit le baron d'un ton sévère, « vous avez séduit cette jeune fille... » elle-même vient de me faire l'aveu de sa » faute.

» — Mon oncle !...

» — Vous avez abusé de la faiblesse, de » la frayeur de cette enfant... rien ne peut » vous excuser.

» — Mon oncle, j'adore Annette.

» — En ce cas, monsieur, vous n'avez » qu'un moyen pour réparer votre faute...

» — Ordonnez...

Digitized by Google

» — C'est d'épouser cette jeune fille.

» — L'épouser ! » dit Édouard en regardant M. de Marville pour voir s'il ne s'abuse pas.

« — Oui, » s'écrie le baron en courant près de Marie, « car Annette est ma fille, » Pierre est mon fils... Marie ! pauvre » Marie !... reconnais en moi celui qui t'a » séduite, puis indignement abandonnée... » La Giberne, simple soldat alors... puis » officier... puis général... On avançait vite » sous l'empereur ; c'est aussi lui qui me fit » baron. Tout cela me fit oublier la jeune » fille de Dammery. Revenu à Paris, je me » mariai à une femme riche... je ne fus pas » heureux... j'avais souvent des remords, je » pensais à Marie. Devenu veuf, je fis prendre des informations sur toi, mais tu » avais depuis longtemps quitté Dammery ; » on ne put me dire ce que tu étais devenue. » Pauvre Marie ! je te retrouve enfin, et » c'est m'a fille qui, depuis six mois, était » près de moi !... Annette ! Pierre ! venez sur

Digitized by Google

» mon cœur... Ah! vous ne me quitterez » plus, et vous m'aiderez à faire oublier » à votre mère tous les maux qu'elle a souf- » ferts. »

Marie ne pouvait répondre, elle était trop heureuse; elle retrouvait le père de ses enfants; ceux-ci partageaient l'ivresse de leur mère, Annette surtout, qui pouvait aimer Édouard, et qui allait l'épouser.

Et l'on dit qu'elle fut épouse fidèle et bonne mère de famille, quoiqu'elle eût brûlé son bonnet.

Pierre se fit militaire, et, au bout de six ans de service, il revint... comme il était parti.

Et il n'arriva plus rien d'intéressant aux enfants de Marie.

Digitized by Google

LE

MAITRE D'ÉCOLE DE COUBERON.

C'était un homme d'une quarantaine d'années, petit, maigre, et qui, par l'habitude du travail, avait contracté celle de se tenir un peu voûté, ce qui, de loin même, lui donnait l'air contrefait. Ses traits étaient fortement prononcés, ses yeux petits et gris, son nez fort, sa bouche grande, serrée et souvent ironique; ses cheveux grisonnaient déjà et devenaient rares sur le milieu de son front; enfin Mathias, c'était son nom, pouvait, sans calomnie, être trouvé laid, et

Digitized by Google

pourtant, lorsqu'il s'animait en parlant, lorsque l'amour de la science échauffait ses discours, alors ses yeux devenaient brillants, les pommettes de ses joues perdaient leur pâleur habituelle, et toute cette figure si peu agréable quelques minutes auparavant devenait presque séduisante, tant elle avait alors d'expression et de jeu.

M. Mathias n'était qu'un pauvre maître d'école dans le village de Couberon. Il n'avait pour élèves que de petits paysans qui abandonnaient l'école dès qu'ils savaient un peu lire et à peu près écrire. Cela désolait M. Mathias, qui était un savant, qui avait passé sa vie à étudier, et qui aurait au moins voulu que les trésors de science qu'il avait analysés pussent être profitables à d'autres, puisqu'ils ne l'avaient pas été à lui; car M. Mathias était fort pauvre : il avait dépensé le peu d'argent qu'il avait eu à acheter des livres; il avait étudié pendant que les autres s'amusaient. Puis l'âge était venu sans qu'il s'en aperçût, car le temps

Digitized by Google

passe bien vite quand on est studieux. Enfin M. Mathias s'était vu forcé, pour vivre, de se faire maître d'école à Couberon.

Mais M. Mathias, qui était orgueilleux de ses connaissances, s'était fait des illusions : les savants en ont comme d'autres ; il s'était dit, en se mettant à la tête de l'école de Couberon : « A force de patience, de travail, » je vais faire des élèves dont on parlera. » Les paysans de ce village ne s'exprimeront » plus grossièrement comme tous ceux des » environs de Paris ; on les remarquera, on » voudra savoir la cause de cette exception » à la règle. Quand on entendra un labou- » reur parler grec, ou une laitière offrir de » la crème en latin, on voudra s'expliquer » ce phénomène, on remontera à la source, » et bientôt on saura qu'il y a dans le » modeste village de Couberon un homme » savant, versé dans toutes les sciences, » possédant une foule de connaissances. On » viendra m'y voir, m'y chercher ; car on se » dira : Un homme qui sait tout n'est pas

Digitized by Google

» fait pour végéter avec des paysans, et on » m'offrira des places, des emplois, et je » m'y distinguerai par mon savoir; j'entre- » rai à l'Académie, dont j'achèverai le dic- » tionnaire. J'en enverrai des exemplaires » à tous les souverains de l'Europe, en les » engageant à en lire au moins une page » tous les jours. Chacun d'eux m'offrira des » décorations, des cordons, des pensions, » et je ne vois pas trop où ma fortune s'ar- » rêtera. »

Malheureusement pour M. Mathias, rien de tout cela n'était arrivé. Ses élèves n'avaient point voulu mordre à la science. Quand il leur avait parlé de racines grecques, ceux-ci avaient cru qu'il s'agissait de carottes et de navets; quand il avait essayé de leur enseigner le latin, ils s'étaient endormis, et ce n'était qu'avec peine qu'il réussissait à leur apprendre un peu de français. Cependant les villageois avaient une grande vénération, un profond respect pour le maître d'école, qu'ils reconnaissaient pour un homme infiniment

Digitized by Google

au-dessus d'eux. Ils l'écoutaient volontiers le soir, lorsque, rassemblés dans les bois délicieux de Montfermeil, ou sous les vieux arbres de la forêt de Chelles, ils se reposaient un moment de leurs travaux. Alors M. Mathias venait quelquefois s'asseoir au milieu des paysans ébahis, et leur disait :

« Chelles possédait autrefois une superbe » abbaye. C'est là que Chilpéric renfermait » ses trésors. Mais bien avant ce temps, » dans ce lieu où nous sommes, habitaient » les druides... qui rendaient des oracles... » Mais l'oracle le plus fameux fut celui de » Delphes... quoique l'ancienne sibylle de » Cumes ait eu aussi beaucoup de réputa- » tion. Elle laissa neuf volumes sur son art. » Une bonne femme qui les trouva vint les » apporter dans Rome à Tarquin l'Ancien. » Comme il marchandait trop, elle en jeta » six au feu et exigea autant d'argent des » trois restant. Ils furent consumés dans » un incendie du Capitole. »

Quelques paysans se regardaient en ou-

Digitized by Google

vrant de grands yeux, mais beaucoup d'autres les fermaient; ou bien un d'eux, profitant d'un moment où M. Mathias s'arrêtait, se hasardait à lui dire :

« — Ah! oui-dà... il y a eu des oracles » brûlés... dans le... Et croyez-vous que » nous aurons de l'eau demain, monsieur » Mathias ? »

Le maître d'école soupirait. Il haussait même un peu les épaules; mais le plaisir d'étaler ses doctes connaissances l'emportait bientôt, et il reprenait :

« — Le maître du tonnerre pourrait bien » lancer ses foudres... Jupiter est irrité !... » Tout l'Olympe a frémi !... Junon n'ose » affronter sa présence...

» — Bah! est-ce qu'il y a aussi queuque » révolution là-haut? » s'écriait le villageois.

« — Une révolution!... mais la terre en » fait une chaque jour!... Oui, il se prépare » quelque chose... Le temps est rarement » trompeur, surtout lorsqu'on a quelque » connaissance des astres... Tenez, voyez...

Digitized by Google

» au bout de mon doigt, c'est *Vénus*, l'une » des sept planètes, la plus voisine du so- » leil après Mercure. La triple Hécate a » autour d'elle un cercle noir, et les der- » niers rayons de Phœbus n'ont point fait » chanter Philomèle; Clytie baisse la tête, » et la question sera résolue demain avant » que l'oiseau de Mars n'ait chanté. »

Le paysan écoutait d'un air hébété, et s'éloignait en murmurant : « Tout cela ne » me dit pas si je dois arroser mes haricots. » M. Mathias soupirait encore et retournait chez lui; là il s'écriait : « Que je suis mal- » heureux d'avoir affaire à des buses qui ne » sentent pas le prix de la science!... Quand » donc serai-je enfin à la place que je mé- » rite!... Il n'en est aucune que je ne sois » en état de remplir!... Je devrais être député, » ministre, roi même... Oui, car si j'étais » roi, il n'y aurait point d'ignorants dans » mon royaume. Je ferais porter des oreilles » d'âne à tous ceux qui refuseraient d'étu- » dier. J'établirais dans tous les villages des

Digitized by Google

» jeux floraux à l'instar de ceux que présidait Clémence Isaure ; je ferais fermer tous » les cabarets, et ouvrir à la place des cabinets de lecture ; on ne danserait pas le » dimanche, mais on devinerait des énigmes » que je tâcherais de faire plus difficiles que » que celle que le sphinx proposa à Œdipe ; » enfin on ne chanterait ni ronde ni air de » vaudeville, mais on réciterait de beaux » vers alexandrins, et mes peuples seraient » bien heureux, car ils béniraient leur roi » dans plusieurs langues. »

M. Mathias passait ainsi son temps à se lamenter, quand il ne pouvait pas faire quelque citation. Cependant le maître d'école aurait pu se trouver heureux, s'il avait eu un peu de philosophie ; mais cette science lui manquait. Son école lui rapportait de quoi vivre ; elle lui eût rapporté plus encore, s'il eût voulu se borner à enseigner le *ba be bi bo bu*. Chaque habitant de l'endroit ôtait son chapeau du plus loin qu'il voyait M. Mathias, et c'était à qui s'empresserait de lui

Digitized by Google

être utile. Le village de Couberon n'est pas beau, mais les environs en sont charmants. Il est situé au milieu des bois, auprès d'un joli petit lac sur les bords duquel on trouve en abondance des jacinthes, du muguet, de la violette. Aux environs on aperçoit Montfermeil, Lagny, et des promenades pittoresques et solitaires dans lesquelles le dimanche même vous rencontrez rarement la famille des bourgeois de Paris dînant sur l'herbe avec le pâté et le melon obligés. Il y a donc moyen d'être heureux dans ce pays; il ne faut pour cela qu'aimer la campagne, avoir des goûts simples et borner ses désirs.

Un matin, un villageois se présenta chez M. Mathias : c'était un nommé Gros-Jean, un des plus riches cultivateurs du pays, et de ceux qui s'inclinaient le plus profondément devant le maître d'école.

Il s'avança d'un air assez embarrassé dans la classe qui était déserte alors, et fut se poser devant M. Mathias, qui lui dit : *Quid de me dicunt homines ?*

Digitized by Google

Le villageois se gratta l'oreille en murmurant : « C'est pas pour ça que je suis » venu... Tenez, monsieur Mathias, j'avons » une proposition à vous faire.

» — Une proposition, Gros-Jean? voyons; » établissez-la. Si elle est longue, divisez-la » en trois points ; si elle est difficile, n'em- » ployez ni dilemme ni métaphores ; si » elle est abstraite, tournez-la; si elle est » claire, laissez-vous aller aux charmes des » figures... Il y a cent manières de présenter » une proposition. »

Gros-Jean se gratta encore l'oreille en murmurant : « — C'est pas pour tout ça que » je suis venu... Tenez, monsieur Mathias, » je ne suis pas un savant, moi ; je ne » sais pas faire de belles phrases comme » vous, mais j'allons au fait : je vous » estime parce que vous êtes un honnête » homme.

» — Et un homme lettré, Gros-Jean.

» — C'est juste, mais je mettons l'un avant » l'autre. Enfin, c'est égal, voilà le fait :

Digitized by Google

» j'avons une fille, pas d'autre enfant, vous » connaissez Jeannette, elle a bientôt vingt » ans. C'est un beau brin de fille et aussi » sage que bonne. Eh bien ! il m'est venu » dans l'idée de vous la donner en mariage... » Je serions fier d'avoir un gendre tel que » vous. Vot' petite école n'est pas grand'- » chose, mais je donne à Jeannette six mille » écus et ce beau terrain que je possédons » jusqu'à Montfermeil. Avec tout ça vous » serez à votre aise, et plus tard, dam', ma » fille héritera de tout mon bien. Si ça vous » va, comme je l'espère, touchez-là; ça sera » bientôt bâclé, car Jeannette m'a dit qu'elle » prendrait de confiance le mari que je lui » donnerais. »

M. Mathias secoua la tête, sembla réfléchir, puis tapa dans la main de Gros-Jean, en lui disant :

« — Mon cher ami, je vous remercie » beaucoup.

» — Vous acceptez?...

» — Non, je refuse.

Digitized by Google

» — Vous refusez d'épouser ma Jeannette?...

» — Oui, Gros-Jean.

» — Et pourquoi donc cela?... ah! je devinons... parce que je ne sommes que des paysans et que vous vous trouvez au-dessus de nous.

» — Ce n'est pas cela du tout. Vous êtes cultivateur, c'est la profession la plus ancienne et la plus honorable. La nation juive n'en a jamais connu de plus belle : les hommes les plus vénérés chez les juifs étaient laboureurs ou pâtres. Gédéon battait lui-même son blé, David gardait des brebis, Saül conduisait des bœufs.

» — Alors, pourquoi refusez-vous ma Jeannette?

» — Parce que votre fille est un âne.

» — Un âne... ma fille.

» — Oui, mon cher Gros-Jean. Jeannette ne sait pas écrire et à peine lire. Je me rappelle qu'elle venait à ma classe il y a quatre ou cinq ans; et je n'ai jamais pu

Digitized by Google

» parvenir à lui faire distinguer le singulier
» du pluriel. Elle disait toujours à ses petites
» camarades : *Viens* avec moi, mes amies ; je
» lui criais : C'est *venez* qu'il faut dire,
» parce qu'il y en a plusieurs ; mais elle se
» mettait à rire en me répondant : Ah bien !
» par exemple... vous voulez que je ne tutoie
» pas mes camarades... oh ! ça serait drôle !...
» allons ! *viens* avec moi, mes amies ! Et elle
» s'en allait en me riant au nez. Donc il n'y
» a pas moyen de rien faire de votre fille,
» et je ne veux pas épouser un âne, parce
» qu'il y aurait incompatibilité d'esprit
» entre nous. »

Gros-Jean était devenu tout rouge, et malgré son estime pour M. Mathias, il avait été sur le point de se mettre en colère. Il se contint pourtant, et lui dit :

« — Je ne sais pas si ma fille est un âne,
» mais je sais qu'elle a bien soin du ménage,
» qu'elle sait traire les vaches, faire des fro-
» mages, soigner le jardin, la basse-cour.
» Et une femme qui sait ça, i' m'semble

Digitized by Google

» que ça ne peut pas faire une mauvaise
» ménagère. Adieu, monsieur le maître
» d'école. Je souhaitons que vous trouviez
» une femme qui vaille ma Jeannette! Ah!
» c'est un âne!... ah! pour le coup, c'est
» trop dur ça! »

Et Gros Jean s'éloigna, sans même ôter son chapeau. Mais M. Mathias le laissa aller, en se disant : « Qu'il se fâche s'il le veut!
» Certainement je n'épouserai pas sa fille.
» Elle sait soigner une basse-cour... c'est
» fort bien, mais il me serait impossible de
» vivre avec une femme qui dit : *Viens*, mes
» amies! »

A quelque temps de là, une jolie maison de campagne, située entre Couberon et Montfermeil, fut achetée par une dame d'une quarantaine d'années, nommée madame Dubois. C'était la veuve d'un riche négociant. Elle n'avait point d'enfant et possédait quinze mille francs de rente. Cette dame, qui avait été élevée dans un des premiers pensionnats de Paris, n'avait épousé un

Digitized by Google

négociant que pour obéir à ses parents, car elle se croyait née pour les lettres, pour la gloire, et aurait voulu porter le nom d'un homme de génie; aussi, depuis la mort de son mari, madame Dubois avait quitté le commerce, et s'était livrée entièrement à son goût pour la littérature.

Madame Dubois se promenait assez souvent, suivie de sa femme de chambre, dans les bois de Couberon. Plusieurs fois elle avait entendu M. Mathias pérorant devant les paysans, elle s'était arrêtée pour écouter. Surprise d'entendre tant de choses sortir de la bouche d'un petit homme qui n'avait qu'un habit noir râpé, et qui vivait avec des paysans, madame Dubois avait pris des informations sur ce savant, et elle avait su que c'était le maître d'école de Couberon.

De son côté, M. Mathias avait remarqué cette dame qui semblait prendre plaisir à l'attendre. Madame Dubois n'était rien moins que jolie; mais le maître d'école estimait peu la beauté des traits, et il se sentait fier de

Digitized by Google

captiver l'attention d'une personne de la ville.

Quand on se rencontre à la campagne, il est encore d'usage de se saluer; car il semble que l'on devienne plus poli, plus amical en se retrouvant au milieu des simples productions de la nature. M. Mathias salua madame Dubois, qui lui rendit sa politesse. Quand on s'est salué plusieurs fois, on a déjà presque fait connaissance. Un jour que madame Dubois se promenait auprès du petit lac de Couberon, qu'elle semblait regarder avec plaisir, M. Mathias s'approcha d'elle et se hasarda à dire :

« — Ceci n'est rien auprès des beaux lacs » que l'on trouve en Écosse. Il y a entre » autres le lac Laumond, sur lequel sont » des îles flottantes.

» — Des îles flottantes, monsieur !... elles » doivent être alors d'une bien petite » dimension?

» — Pardonnez-moi, madame, elles sont » considérables; elles contiennent des forêts, » des bois, des châteaux.

Digitized by Google

» — Et tout cela flotte... c'est merveilleux!

» — La nature est féconde en merveilles, » madame, on ne les ignore que parce qu'on » ne se donne pas la peine d'étudier. Mais » il suffirait d'apprendre un peu de *géomantie*, d'*hydromantie*, de *pyromantie*, d'*astrologie* et de *botanomancie*, pour connaître » ce qui échappe aux yeux du vulgaire.

» — Ah! monsieur, on doit être bien heureux lorsqu'on sait tout cela... et... Ah! » mon Dieu!... ah! mon Dieu!... »

Madame Dubois venait de pousser un cri et de pâlir, parce qu'un gros crapaud s'était trouvé presque sous son pied et avait sauté devant elle. Pour se remettre de sa frayeur, elle fut obligée de s'asseoir, ce qu'elle fit en disant à M. Mathias :

« — Je dois vous paraître bien ridicule, » monsieur.

» — Et pourquoi donc cela, madame?

» — Parce que je ne puis pas voir un » crapaud sans être près de me trouver » mal... j'ai horreur de cette bête-là.

Digitized by Google

» — Madame, vous ressentez pour le crapaud une antipathie qui probablement ne » dépend pas de votre volonté; il n'y a rien » là qui doive vous faire rougir. Une foule » de grands personnages ont eu des faiblesses » semblables... Le duc d'Épernon s'évanouissait à la vue d'un levraut. Henri III » ne pouvait rester seul dans une chambre » où il y avait un chat. Le maréchal d'Albret » se trouvait mal dans un repas où l'on » servait un marcassin. Uladislas, roi de » Pologne, changeait de couleur et prenait » la fuite quand il voyait des pommes. Scaliger frémissait en voyant du cresson. Le » chancelier Bacon tombait en défaillance » toutes les fois qu'il y avait une éclipse de » lune. Je n'en finirais pas, madame, si je » vous citais tous les grands hommes qui » ont eu des faiblesses, des antipathies ou » des superstitions.

» — Vous me consolez, monsieur, et me » voilà moins honteuse de pâlir devant un » crapaud. Mais quelle peut être la cause de

Digitized by Google

» cette aversion que l'on ressent pour des » objets qui souvent n'ont rien de désa- » gréable à la vue... comme ces affreux » crapauds?... Car des pommes, du cresson, » cela n'est pas effrayant.

» — Madame, si, avant de manger des » écrevisses, vous vouliez savoir par quelle » raison, en cuisant, elles sont devenues » rouges de vertes qu'elles étaient, il est » probable que vous n'en mangeriez jamais. » Il est des choses devant lesquelles la » science même doit s'humilier.

» — Mais, monsieur, est-ce que je ne » pourrais pas avoir assez de force dans mon » âme pour triompher d'une faiblesse que » je reconnais être déraisonnable?

» — D'abord, madame il s'agirait de sa- » voir si c'est l'âme ou l'esprit qui a de la » force. *Parménides* dit que l'âme est du feu; » *Anaximandre* dit que c'est de l'eau; *Zénon* » la compose de la quintessence des quatre » éléments; *Hippocrate* en fait un esprit; » *Héraclides* n'y voyait que de la lumière,

Digitized by Google

» *Xénocrate* un nombre. *Thales* une substance
» toujours agissante, et *Aristote* une entélé-
» chie. Hippocrate la loge dans le ventricule
» gauche du cœur, *Erasistrate* dans la mem-
» brane qui enveloppe le cerveau; *Strabon*
» la place entre les deux sourcils; *Platon* la
» divise en trois parties : la raison dans le
» cerveau, la colère dans la poitrine, et les
» désirs dans les entrailles; enfin, selon
» *Mallebranche*, nous ne connaissons notre
» âme que par la conscience, et nous n'en
» avons point d'idée. »

Madame Dubois écoutait et n'osait plus parler; elle ne se sentait pas de force, mais elle était ravie, enchantée; elle ne voyait plus l'habit râpé du maître d'école, et M. Mathias lui semblait grandi de deux pieds. Tout ce débordement de paroles la stupéfiait d'admiration.

Cette rencontre fut suivie d'autres; puis madame Dubois engagea M. Mathias à lui faire le plaisir de venir voir sa maison de campagne, et M. Mathias promit de profiter

Digitized by Google

d'une si aimable invitation ; ce qu'il ne manqua pas de faire, et souvent : car la société de madame Dubois lui plaisait bien plus que celle des rustiques habitants de Couberon.

Enfin, au bout de quelques mois, madame Dubois, qui était toujours enchantée de M. Mathias, lui offrit franchement sa fortune et sa main ; et cette fois le savant ne répondit pas à cette proposition comme il l'avait fait à celle de Gros-Jean.

« — Je ne suis point jolie, » dit madame Dubois, « mais j'ai de la fortune, et il m'est » doux d'enrichir un homme de votre mérite.

» — La fortune et la figure ne sont rien » pour moi, » dit Mathias ; « la fortune n'est » qu'une convention !... Je ne voudrais pas » d'une sotte qui aurait des millions. Quant » à la laideur, je n'en vois point où il y a » de l'esprit. Socrate était laid ; Pélisson et » mademoiselle Scuderi n'étaient pas beaux ; » Horace était trapu ; Annibal était borgne ; » Cicéron avait une verrue sur le nez ; Sapho

Digitized by Google

» était petite; Cléopâtre, rousse. La beauté » passe, l'esprit reste. »

Le mariage se fit. Le jour de ses noces, M. Mathias apporta pompeusement à sa femme une quenouille avec un fuseau.

Madame parut un peu surprise de ce présent de son nouvel époux, et lui dit : « — Je » ne sais pas filer, mon ami. »

Monsieur répondit à madame : « — C'est » pour vous rappeler que vous devez vous » occuper des soins du ménage et travailler. » C'était un usage chez les Romains : en » conduisant la nouvelle mariée à la maison » de son époux, on portait devant elle une » quenouille et un fuseau. »

Cette citation ne fit pas grand plaisir à madame Mathias. Le savant quitta sans peine Couberon et la petite école dans laquelle il avait passé plusieurs années; il ne fut même que médiocrement touché des regrets que les paysans témoignèrent en le voyant les quitter. Malgré son mépris pour les richesses, M. Mathias se sentait cependant satisfait de

Digitized by Google

posséder une jolie maison de campagne et quinze mille francs de rente; car il pensait qu'il allait être à même de se faire connaître et de faire parler de lui.

Les nouveaux époux se trouvèrent d'abord très-heureux ensemble. M. Mathias, tout en dînant avec sa femme, trouvait toujours moyen d'étaler son savoir. Si madame demandait à boire, monsieur lui disait en lui versant du vin :

« Du temps de Romulus, Mécénius tua » sa femme pour avoir bu du vin. Une » femme ayant rompu les seaux d'un cellier, » ses parents la condamnèrent à mourir de » faim. A cette époque on obligeait toutes » les femmes à embrasser leurs parents, » afin qu'à leur haleine on reconnût leur » sobriété. »

Là-dessus madame Mathias disait : — « Mon ami, donnez-moi beaucoup d'eau. »

Si madame demandait un peu de filet de bœuf, monsieur s'écriait, tout en lui en présentant : « La ville de Carthage fut fondée

Digitized by Google

» en Lybie par les Tyriens; d'abord les gens » du pays voulurent les chasser, mais ils » les supplièrent de leur donner, pour ha- » biter, autant de terre seulement que pour- » rait en environner un cuir de bœuf; on » rit de leur proposition et on leur accorda » volontiers ce qu'ils demandaient, curieux » de voir par quelle subtilité les Tyriens » espéraient édifier une ville dans un si » petit espace de terrain. Alors ceux-ci » firent tanner un bœuf, et ils en coupèrent » le cuir par de si menues courroies, qu'ils » en environnèrent le lieu où fut bâtie la » forteresse de Carthage.

» — En ce cas, mon ami, » répondait madame Mathias, « je vous serais obligée de » me donner un peu de sauce. »

Si madame mangeait du melon, monsieur lui disait : « Prenez garde !... l'empereur » Maximilien mourut à Inspruck d'un excès » de melon. »

Si elle voulait du poisson, il s'écriait : « Érasme ne pouvait sentir le poisson sans

Digitized by Google

» avoir la fièvre. » Enfin, si elle admirait la beauté d'une grappe de raisin, il lui disait : « Vous croyez avoir là de beau raisin !... » mais à Chiras, il y a des grappes qui » pèsent jusqu'à douze livres !... Il faut aller » en Perse pour manger du raisin. »

On revint à Paris ; M. Mathias avait hâte de se retrouver dans la capitale, et d'y faire parler de lui. Madame Dubois avait habité un assez bel appartement au faubourg Saint-Germain. M. Mathias dit à sa femme : « Il » nous faut avoir un hôtel, parce que nous » recevrons tout ce qu'il y a de mieux à » Paris. Vous avez quinze mille francs de » rente ; mais je veux que l'on me nomme » à quelque emploi important... Je veux » vous offrir bien plus que vous ne m'avez » apporté. J'ai dans l'idée que je deviendrai » ministre; pour cela il faut, avant tout, que » je me fasse connaître. Prenons donc un » hôtel ; donnons des repas dans le genre » de ceux de Lucullus, des fêtes à l'instar » de celles de Babylone. J'ai de grands pro-

Digitized by Google

» jets ! Vous verrez !... Je veux que nous » ayons un salon romain, un boudoir athé- » nien, une salle à manger chinoise et un » jardin grec ; vous prendrez le costume » antique, il vous ira fort bien, vous avez « quelque chose de Sapho. Moi, je me dra- » perai, je chausserai le cothurne ; nous » habillerons nos gens selon la partie de » l'hôtel où ils serviront. Je tâcherai qu'ils » parlent aussi la langue du pays dont ils » auront le costume. Tout Paris sera ravi, » enthousiasmé de ce qu'il verra chez nous, » et avant trois mois on me nommera chef » de l'instruction publique. »

Madame Mathias approuva tous ces projets ; elle trouva surtout fort piquant de s'habiller en Sapho. On ne l'avait jamais remarquée pour sa figure, il était présumable qu'on la remarquerait pour son costume.

A Paris, avec de l'argent, il n'y a rien d'impossible. M. Mathias eut bientôt mis ses beaux projets à exécution. Il loua un vaste hôtel, fit venir des peintres, des décora-

Digitized by Google

teurs, des tapissiers; on peignit, on décora ses appartements à la grecque, à la romaine; et comme il n'était pas aussi facile de trouver des domestiques qui parlassent latin, M. Mathias eut soin de faire écrire en lettres d'or, sur la porte de chaque pièce, le nom qu'elle devait porter. Puis il prit sa femme par la main et lui dit :

« — Vous voyez, ma chère amie, que nous » entrons d'abord dans l'*antithalamus*, c'est » l'antichambre; de là nous passons dans » la salle à manger, *cœnatio;* quand nous » serons entre nous, nous dînerons dans la » petite *cœnaculum;* puis de là nous pren- » drons le café dans l'*œcus*, autrement dit » le salon. »

Madame Mathias se promit de faire tous ses efforts pour se rappeler qu'il fallait dire : « Passons dans l'*œcus* pour prendre du » café. » On s'occupa ensuite des invitations; M. Mathias prit le dictionnaire des vingt-cinq mille adresses ; il fit un choix de cent personnes pour le dîner, et de trois cents

Digitized by Google

autres pour la fête qui devait suivre. Il ne mit pas sur les billets d'invitation : « Il y aura » un violon, » mais il mit : « Il y aura des » divertissements renouvelés des Grecs. »

A Paris, on est curieux ; on voulut connaître ce M. Mathias, qui donnait une fête d'un genre nouveau ; on accepta ses invitations ; on vint à son dîner, et on ne fut pas peu surpris d'être reçu par une dame vêtue en Sapho et un monsieur habillé en Curtius. Au moment où chacun venait de se mettre à table, des jeunes filles, vêtues en esclaves, arrivèrent dans la salle à manger en tenant des aiguières, et offrirent aux convives de se laver les mains ; la société prétendit avoir les mains propres, et ne voulut point de cette cérémonie renouvelée des Grecs. Alors, sur un signal de M. Mathias, les jeunes filles posèrent sur la tête de chaque personne une couronne de fleurs. Ce fut une explosion de rire général, car les couronnes n'allaient pas bien à tout le monde, et plus d'un convive qui portait une perruque et

Digitized by Google

des bésicles, faisait une très-singulière figure avec une couronne de roses sur le front. On se moqua beaucoup de cette nouvelle idée de M. Mathias ; néanmoins, pour lui être agréable, quelques dames, auxquelles cela allait assez bien, consentirent à rester couronnées. Heureusement pour les convives, le dîner n'eut plus rien d'ancien, M. Mathias n'ayant pu parvenir à trouver un cuisinier qui sût faire un repas comme ceux de Rome ou de Lacédémone.

L'amphitryon, pendant que l'on servait le potage, prononça un discours grec auquel personne ne répondit. Au second service, il parla latin ; au dessert seulement, il s'exprima en français. La compagnie fêta le dîner et laissa parler M. Mathias. On se contentait de se regarder, de sourire, et de se pincer les lèvres pour ne pas éclater. Le ci-devant maître d'école prenait tout cela pour de l'admiration.

Le dîner terminé, M. Mathias dit à la société : « — Venez dans les jardins ; mille

Digitized by Google

» surprises vous y attendent. Vous y verrez
» la vallée de Tempé, le temple d'Éphèse,
» le Parnasse et le rocher de Leucade. »

On alla visiter les jardins, mais on ne parut que médiocrement enchanté de ces souvenirs grecs que M. Mathias avait fait construire à grands frais, et lorsqu'il proposa à la compagnie de jouer au ceste, à la lutte, et d'imiter les jeux olympiques, il fut très-mortifié d'entendre chacun s'écrier : « Nous préférons un quadrille de Tolbecque » ou de Musard. »

Et comme M. Mathias n'avait point songé à avoir un orchestre qui sût jouer des contredanses, la compagnie se retira de fort bonne heure, laissant *Sapho* et *Curtius* se promener maritalement dans la vallée de Tempé, et libres de faire le saut de Leucade, si cela les amusait.

« — Les Parisiens sont bien légers ! » dit M. Mathias à sa femme. « Il faut les forcer » à s'instruire; malgré cela, je suis cer» tain qu'on parlera de notre fête et que

Digitized by Google

» l'Académie m'enverra complimenter. »

On parla, en effet, de tout ce que l'on avait vu chez M. Mathias, mais il ne reçut de compliments de personne. Alors il dit à sa femme : « — Nous allons donner une autre » fête, d'un genre tout différent; nous y » porterons des costumes du moyen âge. » Vous, ma chère amie, vous serez en *Agnès* » *Sorel*, et moi en *Dunois;* nos jardins seront » disposés pour des tournois et des carrou- » sels. On rompra des lances en votre hon- » neur; vous donnerez le prix au vainqueur, » et moi je ferai un discours sur l'origine » de la chevalerie. Je prouverai que les » tournois ont été inventés en Italie par les » rois lombards, et qu'ils s'appelaient *bat-* » *tagliole.* »

Madame Mathias trouva très-joli de se mettre en Agnès Sorel. Son mari fit de nouveau venir des ouvriers; les souvenirs grecs furent démolis et remplacés par des monuments imités du moyen âge. Les salons, la salle à manger, tout fut repeint. Le ci-

Digitized by Google

devant maître d'école était enchanté de pouvoir, à son gré, faire revivre l'époque qu'il voulait célébrer. De tous côtés on ne voyait que trophées, armures, devises chevaleresques; les domestiques furent habillés en pages, en varlets; enfin Mathias endossa l'armure de Dunois.

La foule accourut à cette fête. Un jeune et joli couple, représentant Agnès Sorel et Dunois, aurait pu charmer l'assemblée; mais M. et Mme Mathias étaient trop laids pour ne point paraître ridicules sous le costume qu'ils avaient pris. Personne ne voulut rompre une lance pour Agnès Sorel; et lorsque M. Mathias commença son discours sur l'origine de la chevalerie, la compagnie se mit à danser le galop.

M. Mathias ne se décourageait pas; la fête moyen-âge fut suivie d'une fête asiatique, puis d'une chinoise, puis de bien d'autres encore.

« — Il faut aller toujours, » disait M. Mathias à sa femme, « le gouvernement a les

Digitized by Google

» yeux sur moi, il veut s'assurer de tout ce » que je suis en état de faire, avant de m'ap- » peler à un poste important.

» — Allons toujours ! » répondait madame Mathias, qui d'ailleurs n'était pas fâchée de se mettre tantôt en Chinoise, tantôt en Grecque. Mais l'ancien maître d'école, qui savait tant de choses, avait probablement oublié son Barême. Il aurait fallu une immense fortune pour continuer le genre d'instruction que M. Mathias voulait donner à ses concitoyens. En très-peu de temps il mangea tout le bien de sa femme; et un beau jour, il fut fort étonné de se voir entouré de gens qui lui présentaient des mémoires et lui demandaient de l'argent.

« — Monsieur, disait un tapissier, vous » me devez cinq mille francs pour les ten- » tures et meubles d'un salon chinois.

» — Monsieur le tapissier, j'ai à me » plaindre de vous, » répondait le savant, « je vous avais ordonné de me tendre tout

Digitized by Google

» ce salon en jaune, et vous ne l'avez point
» fait. Vous ignorez qu'en Chine la couleur
» jaune est très en faveur. Les marques de
» distinction sont les gilets jaunes et les
» plumes de paon; en revanche les plumes
» de corbeau annoncent la disgrâce. Vous
» me ferez le plaisir de me mettre en jaune,
» monsieur le tapissier.

» — Monsieur, je serai obligé auparavant
» de vous mettre en prison, si vous ne me
» payez pas. »

Les marchands sont peu sensibles à la science. Il fallut satisfaire les créanciers; pour cela on vendit tout ce qu'on possédait encore, et quand on eut payé les fournisseurs, il fallut abandonner l'hôtel pour aller se loger au quatrième, dans un modeste logement au Marais.

Ce changement de situation avait beaucoup attristé madame Mathias. Pour la consoler, son époux lui dit : « — Je projette
» une fête nautique sur le canal de la Vil-
» lette; vous y serez habillée en naïade et

Digitized by Google

» moi en Triton ; pendant que l'on exécutera
» des joutes, je prononcerai un discours
» sur l'origine de la navigation. »

Mais, cette fois, M. Mathias en fut pour son projet; il ne restait plus en caisse de quoi donner une fête même chez un restaurateur de Paris, et madame voyait avec effroi venir le moment où il ne resterait rien du tout; elle perdait toutes ses illusions et commençait à regretter son mari le négociant, qui ne savait pas faire de citations, mais lui achetait des cachemires et des diamants. Un jour madame Mathias se permit de dire à son époux :

« — Monsieur, quand je vous ai épousé,
» j'avais quinze mille francs de rente: il ne
» nous reste plus rien que mes diamants ;
» vous deviez être ministre, vous n'êtes pas
» même commis dans un bureau. Que
» comptez-vous faire enfin?

» — Madame, » répondit le savant, « avant
» d'être pape, Sixte-Quint, qui se nommait
» *Félix Perreti*, gardait des pourceaux. Ur-

Digitized by Google

» bain IV fut savetier à Troyes, et Adrien IV
» mendia d'abord son pain.

» — Qu'est-ce que cela signifie, monsieur?
» est-ce que vous voulez demander l'aumône
» ou garder des pourceaux, dans l'espoir
» de devenir pape?

» — Non, madame, mais cela prouve
» qu'il ne faut désespérer de rien, et que
» le mérite perce tôt ou tard. Quant à notre
» fortune, *Deus dederat, Deus abstulit!*

» — Monsieur, je ne sais pas le latin!...

» — Tant pis pour vous, madame; mais
» je puis encore vous l'apprendre, Caton a
» bien appris le grec à quatre-vingts ans.

» — Eh! monsieur, tâchez plutôt de trou-
» ver un emploi et de gagner de l'argent. »

M. Mathias haussa les épaules et s'en alla bouquiner le long des quais. Sa femme, s'apercevant qu'il ne l'écoutait pas, s'occupa elle-même de chercher une place à son mari.

Quand on lui demandait ce que son mari savait faire, elle répondait avec assurance :

Digitized by Google

« Il sait tout. » Cette réponse inspirait peu de confiance; car les gens qui savent tout, ne sont en général propres à rien.

Cependant madame Mathias parvint à trouver pour son mari une place de teneur de livres dans une maison de commerce, et M. Mathias consentit à la prendre, en attendant qu'on le nommât directeur de l'instruction publique.

Mais, tout en transcrivant ses écritures sur son grand-livre, M. Mathias s'occupait toujours de recherches scientifiques. Un beau jour, voulant savoir ce qu'il devait à l'un de ses correspondants, le commerçant ouvrit son compte et y lut : « Les Carthaginois donnèrent à l'Espagne le nom de *Hispania*, dérivé de *spaniam*, qui, dans la langue des Phéniciens, dont les Carthaginois descendaient, signifie : *Pays des lapins*, parce qu'ils en avaient trouvé une multitude dans ce pays. Sur des médailles romaines, l'Espagne est représentée sous la figure d'une femme ayant à ses pieds un lapin. »

Digitized by Google

Le commerçant se mit dans une violente colère ; il appela son teneur de livres, et lui dit :

« — Que signifie ce gribouillage, monsieur? je veux savoir l'état de situation » d'un de mes correspondants, auquel je fais » des envois en soieries, en percale, et je » trouve sur son compte des Carthaginois » et des lapins?

» — Monsieur, répondit Mathias, ce que » vous appelez gribouillage n'est qu'une » suite naturelle de mon érudition. En fai- » sant ce compte, je faisais des réflexions » sur le commerce; je me rappelais que ce » sont les Phéniciens qui furent les premiers » commerçants; les Phéniciens me rappelè- » rent les Carthaginois, et les Carthaginois » me firent souvenir...

» — C'est assez, monsieur; vous irez » écrire ailleurs vos notes et vos réflexions; » je me suis déjà aperçu de plusieurs erreurs » sur mes registres; vous avez trop de dis- » tractions; vous pouvez être fort savant,

Digitized by Google

» mais vous ne savez pas tenir des écritures;
» si je vous gardais un mois encore, il de-
» viendrait impossible d'établir un compte
» d'après mon grand-livre. »

Mathias salua et s'éloigna en murmurant : « *Numerus stultorum est infinitus!* »

En apprenant que son mari venait de perdre sa place, madame Mathias se mit à pleurer, et dit : « Que deviendrons-nous !

» — Madame, répondit Mathias, « il faut
» peu de chose au philosophe pour exis-
» ter. Diogène se contentait d'un tonneau
» pour logement.

» — Monsieur, si vous m'aviez prévenue
» que c'était là le sort que vous me réser-
» viez, j'aurais fait des réflexions avant de
» vous épouser. »

M. Mathias fut chercher le volume de Sénèque sur le mépris des richesses ; il le présenta à sa femme. Madame jeta Sénèque au milieu de la chambre, et dès lors l'union conjugale fut rompue.

Madame Mathias s'occupa encore de pla-

Digitized by Google

cer son mari. A force de s'informer dans son quartier, elle sut que l'épicier qui était établi dans sa rue venait de renvoyer son garçon de boutique. Elle s'empressa d'aller acheter de la chandelle, et, tout en se faisant servir, présenta sa requête à l'épicier.

Celui-ci était un gros homme, tout rond; il demanda si M. Mathias connaissait son commerce.

« — Il sait tout, » répondit la pauvre femme.

« — En ce cas, » dit l'épicier, « je ne lui » en demande pas davantage. »

M. Mathias se révolta d'abord à la proposition d'entrer chez un épicier. Il était bien pénible pour un savant d'aller peser du poivre et servir du fromage. Mais madame Mathias, qui ne manquait pas de mémoire, lui répondit fort à propos : « — Vous m'avez bien dit, » monsieur, que le fils de Persée, roi de » Macédoine, était menuisier à Rome; que » Pierre le Grand travailla en Hollande

Digitized by Google

» comme un simple ouvrier ; que Sixte-
» Quint avait gardé des pourceaux.

» — C'est juste, » répondit Mathias, et il se résigna à aller servir de la cassonade.

Mais au bout de quelque temps, l'épicier s'aperçut que son nouveau garçon mêlait le poivre avec le riz, les mendiants avec la potasse, le sucre avec le savon ; qu'il pesait une livre quand on lui demandait un quarteron ; qu'il servait de la pâte de guimauve pour de l'amidon, et qu'il pérorait pendant une heure avec chaque personne qui voulait l'écouter.

« Mon cher ami, lui dit l'épicier, votre
» femme m'a dit que vous saviez tout, et
» moi je trouve que vous ne savez rien que
» bavarder, comme une pie, de choses aux-
» quelles on n'entend goutte ! Vous voulez
» que j'aie des vases étrusques pour mettre
» ma mélasse !... des cassolettes pour mon
» poivre ! des trépieds pour mes pruneaux !
» des amphores pour mon eau-de-vie ! Vous
» me feriez tourner la tête !... vous avez mis

Digitized by Google

» tout en désordre dans ma boutique; faites-
» moi le plaisir de rester chez vous. »

Mathias sourit d'un air dédaigneux, jeta sur le comptoir la casquette qu'on lui avait donnée, et s'en retourna chez lui en murmurant : « *Plus negare potest asinus quàm* » *probare philosophus.* »

En apprenant que son mari venait encore de perdre son emploi, madame Mathias tomba dans un accès de chagrin qui attaqua sa poitrine, et, au bout de quelques semaines, le savant se trouva veuf. En perdant sa femme, Mathias se dit comme il l'avait déjà fait en perdant sa fortune : « *Dieu me l'avait* » *donnée, Dieu me l'a ôtée.* » Il resta encore plusieurs mois à Paris; mais dégoûté du peu d'accueil qu'on lui faisait, mécontent des autres et peut-être de lui-même, il se rappela le village où il avait été longtemps maître d'école, et se dit : « Il vaut mieux » montrer l'*a*, *b*, *c* à des paysans qui vous » écoutent avec respect, que de parler littéra-
» rature et histoire à des gens qui ne vous

Digitized by Google

» écoutent pas. Retournons à Couberon. »

M. Mathias se remit en route, avec son petit paquet sur son dos. Il y avait cinq ans qu'il avait quitté le village. Depuis ce temps, un autre maître d'école l'avait remplacé; c'était un homme instruit, mais simple, et sans prétention; il se faisait écouter des villageois dont il savait aussi se faire comprendre, car il ne parlait pas à ces bonnes gens de choses au-dessus de leur intelligence; il les entretenait de ce qui pouvait les intéresser. C'est ainsi qu'il leur avait donné des nouvelles connaissances en agriculture, en mécanique, en histoire naturelle, parce qu'il avait su mettre la science à leur portée, et qu'il évitait d'employer avec eux les mots techniques que les bonnes gens ne comprennent pas. Enfin, au lieu de les dégoûter de l'étude, le nouveau maître d'école en avait donné le goût aux habitants de Couberon, dont quelques-uns déjà s'étaient abonnés au *Musée des Familles*, depuis qu'on leur avait fait comprendre l'uti-

Digitized by Google

lité de ces publications populaires, qui éclairent et instruisent en amusant.

M. Mathias se mordit les lèvres; il sentit que son successeur avait suivi une marche meilleure que la sienne, mais il se dit pour se consoler : « Malgré cela, je suis bien » plus savant que lui. »

Il s'estima heureux pourtant de rentrer comme sous-maître dans cette école qu'il avait dirigée. Mais il ne se promenait plus que rarement dans le village, car la fille de Gros-Jean était mariée; elle avait déjà trois enfants, et tout cela avait prospéré pendant que M. Mathias mangeait à Paris la fortune de sa femme.

Mais Jeannette parlait toujours de même, quoiqu'elle fût mère de famille. Cela consola Mathias, qui se répétait : « Je n'aurais » jamais pu vivre avec une femme qui dit : » *Viens* ici, mes enfants. »

Digitized by Google

LES

MÉSAVENTURES D'UN ANGLAIS.

Lord Boulingrog, après avoir passé une partie de sa vie à voyager, à chasser, à parier et à se griser, se résolut à faire quelque chose de mieux, présumant, avec raison, qu'un homme qui possède trente mille livres de rentes, et n'a pas plus de quarante ans, peut trouver d'autres jouissances que celles dont nous venons de faire la nomenclature.

Lord Boulingrog n'était pas beau; il était petit et très-gros; ses yeux étaient ronds et presque aussi rouges que ses cheveux; ses

Digitized by Google

joues descendaient carrément dans sa cravate, et tout l'ensemble de sa physionomie avait quelque chose de comique, malgré le sérieux national qu'il conservait habituellement.

Cependant, sous cette enveloppe grotesque, lord Boulingrog cachait un cœur accessible à l'amour, non cet amour léger et volage qui change à chaque instant d'idole; c'était un sentiment profond, une grande passion que milord voulait inspirer. N'ayant pas réussi à se marier dans sa patrie, lord Boulingrog, qui avait toujours eu un faible pour les Françaises, revint à Paris dans l'espoir d'y être plus heureux.

Il y avait trois mois que milord habitait la capitale de la France; il visitait les spectacles, les salles de concerts, les promenades, les restaurants; il dépensait beaucoup d'argent et s'amusait peu, car son cœur sensible n'avait pas encore rencontré un cœur qui répondît au sien.

Un soir, comme il s'en revenait après

Digitized by Google

minuit à son hôtel, lord Boulingrog entend des cris au moment où il entrait dans une rue peu fréquentée. L'Anglais est brave ; il s'avance du côté d'où partent les plaintes. Bientôt il aperçoit une dame que deux hommes insultaient ; il précipite sa marche et tombe à coups de poing sur les deux individus dont la conduite méritait une correction. Lord Boulingrog boxait parfaitement; en fort peu de temps il a mis en fuite ses adversaires.

Alors il veut revenir vers la dame qu'il a délivrée, comptant galamment lui offrir son bras; mais pendant le combat, celle pour qui l'on boxait avait commencé par se sauver du côté d'une assez belle maison où elle s'était empressée de frapper à coups redoublés.

Au moment où notre Anglais arrivait près de la maison, la porte cochère s'ouvre, la dame entre, et la ferme aussitôt sur elle, en criant à son libérateur :

« — Bien obligé, monsieur, je suis bien » reconnaissante. »

Digitized by Google

Lord Boulingrog reste devant cette porte qui vient de se refermer sur lui. Il trouve que cette dame l'a quitté un peu brusquement; le service qu'il vient de lui rendre méritait quelques remercîments de plus. Cependant, ne connaissant point celui qui vient de la secourir, effrayée encore par le danger qu'elle a couru, la dame est excusable de n'avoir pensé d'abord qu'à regagner sa demeure.

Lord Boulingrog se dit tout cela en considérant toujours la maison de la dame inconnue. L'Anglais aurait voulu au moins voir la figure de celle pour laquelle il a boxé; mais il n'en a pas eu le temps. Il ne sait pas seulement si elle est vieille ou jeune; pourtant, à la légèreté avec laquelle elle a fui pendant le combat, il juge qu'elle doit être encore à la fleur de l'âge. Cette aventure a commencé d'une manière qui pique singulièrement la curiosité de l'Anglais; se trouver après minuit le défenseur d'une inconnue, se battre pour elle, tout cela commence

Digitized by Google

comme un roman d'*Anne Radcliff* de sombre mémoire, et notre Anglais aimait beaucoup les *Mystères d'Udolfe.*

Lord Boulingrog ne peut se décider à s'éloigner de la maison dans laquelle est entrée cette dame. Les Anglais sont contemplatifs; il y avait plus d'une heure que celui-ci était en admiration devant cette porte cochère qui n'avait rien de remarquable; il y serait peut-être resté jusqu'au jour, si une patrouille de la garde nationale ne fût venue le tirer de sa préoccupation.

« — Que faites-vous là? » dit le caporal en s'approchant de celui qu'il voit immobile devant une porte cochère.

Lord Boulingrog s'exprimait fort difficilement en français et ne le comprenait pas très-bien. Il a pris la question du caporal pour une menace; en se retournant, il se voit entouré d'hommes armés; il croit que ce sont des camarades de ceux auxquels il a donné des coups de poing, qui viennent de l'envelopper, dans l'espoir de venger la dé-

Digitized by Google

faite de leurs amis. Lord Boulingrog, ne songeant plus qu'à se frayer un passage à travers ces nouveaux adversaires, commence par distribuer des coups à droite et à gauche, en s'écriant :

« — Ah! *By God!* vous, envelopper moi » par derrière!... vous, mettre vous douze » contre moi! vous étaient des brigands... A » la garde! à la garde! à l'assassin!...»

L'Anglais continuait de donner des coups à la patrouille, tout en appelant la garde; ce n'est pas sans peine que l'on se rend maître de lui et qu'on lui fait comprendre que c'est la garde qui l'arrête. Alors Boulingrog s'écrie :

« — Si vous êtes la garde, pourquoi ar- » rête-vous moi ?...

» — Pourquoi êtes-vous immobile à deux » heures du matin devant une porte co- » chère? » répond le caporal.

« — Parce que cela plaisait à moi.

» — Eh bien ! ça ne nous plaît pas, à nous; » et vous allez nous suivre au corps de garde.

Digitized by Google

» — Je voulais pas aller du tout au corps » de garde; je voulais rester là.

» — Vous ne resterez pas là et vous nous » suivrez.

» — Est-ce que par hasard vous prenez » lord Boulingrog pour un voleur?

» — Je ne sais pas si vous êtes lord Bou- » lingrog ou autre chose; nous avons ici des » gaillards qui contrefont parfaitement les » Anglais. D'ailleurs, vous avez donné des » coups de poing à la force publique, et » cela ne peut pas se passer ainsi. Marchons!

» — Je voulais pas marcher... A la garde!... » on violentait moi! »

La garde ne répond à l'Anglais qu'en le forçant un peu rudement de marcher. Lord Boulingrog est furieux; mais il faut qu'il cède. Il arrive au corps de garde dans un état d'exaspération difficile à décrire. Il souffle, il crie et ne peut trouver les mots pour se faire comprendre. Pendant que le caporal fait son rapport au commandant du poste, le gros Anglais, pour tâcher de se

Digitized by Google

remettre un peu, se laisse aller sur un tambour dans l'espérance de s'y reposer ; mais le poids de lord Boulingrog est trop lourd pour la peau d'âne; elle crève, et le malheureux étranger enfonce dans la caisse, ayant bientôt la tête au niveau des genoux.

La garde citoyenne ne peut résister à l'envie de rire que lui donne la position de l'Anglais. Soldats, officiers et tapins, chacun s'en donne à cœur joie, et la colère de lord Boulingrog redouble en voyant tout le monde rire autour de lui. Il fait de vains efforts pour sortir de la caisse, en s'écriant:

« — C'était affreux ! c'était épouvantable ! » le Français arrêtait le étranger et le met- » tait en prison dans un tonneau !... *I am* » *very angry* contre vous... aidez-moi à » sortir un peu que je boxe vous. »

Et en effet, un tambour, ayant pitié de l'Anglais, parvint à le remettre sur ses jambes ; mais aussitôt lord Boulingrog recommence à donner des coups de poing autour de lui; on se décide alors à le mettre

Digitized by Google

au violon où on le laisse passer la nuit.

Après avoir longtemps crié, tempêté, après avoir donné quelques coups sur la muraille, lord Boulingrog finit par s'endormir. C'était le parti le plus sage; mais ce ne sont pas toujours ces partis-là que l'on prend d'abord.

Le sommeil, c'est le temps; il calme, il adoucit les peines. En s'éveillant, lord Boulingrog fut un peu honteux de se trouver au corps de garde: il sentit qu'il avait eu tort de vouloir boxer avec la patrouille, et lorsque l'officier du poste lui demanda ses papiers, il les lui présenta d'un air fort soumis.

On reconnut que l'étranger n'était point un homme sans aveu; on lui pardonna ses emportements de la veille et on le laissa libre, après lui avoir fait promettre toutefois qu'il ne resterait plus, passé minuit, en admiration devant les portes cochères de la capitale.

L'Anglais a bientôt oublié sa nuit au corps

Digitized by Google

de garde; des aventures de la veille il n'a gardé qu'un souvenir, c'est celui de la dame qu'il a sauvée. Ce souvenir est un peu vague, puisque cette dame ne l'a remercié que de loin et lui a presque fermé la porte sur le nez; mais pour un esprit romanesque, le vague a bien son mérite. Lorsqu'on n'a vu d'une femme que sa taille, lorsqu'on ne connaît d'elle que sa légèreté à courir, on peut aisément joindre à cela une figure angélique, une voix touchante, et ces grâces qui subjuguent, qui captivent tous les cœurs. Quand on se berce d'illusions, on est libre de les pousser très-loin. Le positif a souvent moins de charmes, car il ne laisse plus rien à faire à l'imagination.

En sortant du corps de garde, lord Boulingrog se dirige donc vers la rue où lui est arrivée son aventure nocturne. Il parvient facilement à la retrouver (en général, les étrangers connaissent Paris beaucoup mieux que les Parisiens). Il ne lui est pas difficile non plus de reconnaître la maison dans la-

Digitized by Google

quelle est entrée son inconnue ; il avait eu le temps la veille de compter les étages, les fenêtres, et jusqu'aux bornes qui la touchaient.

La porte cochère était ouverte; l'Anglais entre et se dirige vers le concierge avec cette assurance d'un homme qui a de l'or plein ses poches; il n'y a rien de tel pour donner de l'aplomb.

Mais par un hasard fort rare à Paris, le concierge de cette maison se trouvait être un ancien soldat de l'empire, brave militaire invalide, qui avait voué une haine profonde aux Anglais depuis que son ancien général était mort à Sainte-Hélène.

Aux premières paroles de lord Boulingrog, M. Bataillard, c'était le nom du concierge, reconnut à qui il avait affaire; il fit aussitôt une grimace très-prononcée, passa sa main gauche sur sa moustache; vous savez que tout le monde en porte maintenant, et un invalide a bien le droit de se permettre cette coquetterie. Enfin, de sa main droite,

Digitized by Google

il gratta sa jambe de bois... Ceci peut vous paraître extraordinaire ; mais telle était pourtant l'habitude de M. Bataillard, lorsqu'il avait de l'humeur ou quand il méditait quelque malice.

« — Monsieur le suisse, » dit lord Boulingrog, en entrant la moitié de son corps dans la loge du concierge.

« — Je ne suis point Suisse ! » répond le vieux Bataillard d'un air presque courroucé, « je suis Français et je m'en fais » gloire !

» — Je ne voulais pas empêcher vous » d'être Français, certainement... Quand je » disais suisse, c'est que je voulais dire...

» — Il me semble pourtant que je n'ai pas » l'air d'un Suisse, » reprend le concierge avec humeur.

« — Oh !... vous, pas du tout Helvéti- » que... je comprenais bien ; mais quand je » nommais vous suisse, c'est que j'avais » voulu dire...

» — Est-ce que j'ai l'accent étranger ?...

Digitized by Google

» Est-ce que vous m'avez vu manger de la » choucroute, par hasard?

» — De la choucroute... je connaissais » pas du tout ce pays-là... mais quand je ap- » pelais vous suisse, c'était seulement pour » exprimer... pour questionner...

» — Au fait, qu'est-ce que vous voulez ? » Qui demandez-vous dans la maison?

» — C'est ce que j'aurais déjà dit, si, » vous, il avait laissé expliquer moi. Je ve- » nais ici pour savoir... pour connaître... » pour faire connaissance... »

Tout en disant ces mots, lord Boulingrog tirait de sa poche une pièce d'or qu'il mettait sur le poêle du portier ; celui-ci ne poussait pas sa haine contre les Anglais jusqu'à détester leurs guinées; il pensait, au contraire, qu'il vaut mieux prendre l'argent de ses ennemis que celui de ses amis.

« — Hier au soir, » reprend lord Boulingrog, « il était fort tard... je avais défendu » une dame qui habitait cette maison... je » avais boxé contre deux insolents qui l'in-

Digitized by Google

» sultaient... le dame avait couru frapper » bien vite... puis avait refermé son porte » sur mon nez... en me criant beaucoup de » jolies choses... Je voulais savoir qui était » cette personne, dont le charmante tournure » me trottait toujours dans le tête, et faisait » soupirer moi comme un étouffement.

» — Ah ! oui... hier au soir... il était mi- » nuit bien passé quand elle est rentrée... » je sais qui vous voulez dire... je sais qui » c'est !... »

Et le concierge se frottait les mains, souriait malignement et grattait sa jambe de bois.

« — C'était une jeune femme bien jolie, » n'est-ce pas ?

» — Jeune... oui... Oh ! elle est jeune... » jolie... mais j'ai entendu dire qu'elle était » superbe... dans son genre.

» — Superbe !... Oh ! *By God !...* je le » aurais parié... Et qu'est-ce que faisait » cette dame ? avait-elle un père... une » famille...

Digitized by Google

» — Elle demeure seule et ne reçoit personne... il est vrai aussi que personne ne » vient la voir... Sa plus grande occupation dans la journée, c'est de chanter... il » paraît qu'elle aime beaucoup le chant et la » musique...

» — Elle aime le chant... c'est une musicienne alors? elle avait sans doute chez » elle un instrument?

» — Je n'en ai pas vu... Ah! si, attendez » donc... elle a une espèce de petite guitare » dont elle pince les cordes bien gentiment, » et lorsqu'elle chante, elle s'accompagne » avec cela...

» — Une petite guitare... je comprenais, » *very well*, elle aime le musique mélodieuse... moi aussi je aimais très-fort le musique... Et à quel étage loge cette dame?

» — Ses fenêtres sont au troisième... les » deux dernières à gauche contre l'hôtel » garni qui est à côté...

» — Ah!... vous avez un hôtel garni à » côté...

Digitized by Google

» — Sans doute.

» — Est-il confortable?

» — Qu'est-ce que vous dites?

» — Je demande à vous si l'hôtel voisin » est confortable... je entendais par là s'il » était... confortable.

» — Ah! très-bien... Si vous vouliez » parler français, ça me serait plus com- » mode... »

Lord Boulingrog met une seconde pièce d'or sur le poêle du concierge, afin de se faire mieux comprendre; puis il reprend :

« — C'est égal... je me trouve bien satis- » fait... Ah! et le nom de cette milady... *If* » *you please?*

» — Le nom de milady du troisième?

» — Yes.

» — Celle qui chante toute la journée?...

» — Yes.

» — D'abord, je ne vous ai pas dit que » c'était une milady...

» — C'est égal... je supplie vous de dire à » moi son nom.

Digitized by Google

» — Dame!... c'est peut-être une indis-
» crétion de ma part. »

Lord Boulingrog tire une troisième pièce de son gousset et la met encore sur le poêle.

« — Elle se nomme madame Chika, » s'écrie le concierge en se pinçant les lèvres avec intention.

« — Lady Chique!...

» — Madame Chika.

» — Chiquette!...

» — Je ne vous dis pas Chiquette, je vous
» dis Chika.

» — Bien, très-bien, mon bon ami, je suis
» très-content... je suis bien satisfait de vos
» renseignements... je reverrai vous... *fare-*
» *well.* »

Et l'Anglais s'éloigne de la loge et sort de la maison, tandis que l'ancien troupier murmure entre ses dents :

« — Va, mon gros goddem! je t'en ai
» donné pour ton argent. »

Le premier soin de lord Boulingrog en sortant de la maison de son inconnue est

Digitized by Google

d'entrer dans l'hôtel voisin, et de dire à la maîtresse de la maison :

« — Madame, je voulais loger chez vous...

» — C'est très-facile, milord.

» — Je voulais loger au troisième étage.

» — Les appartements sont bien plus » beaux au premier, milord.

» — Je vous dis que je voulais loger au » troisième; je payerai comme si je étais au » premier.

» — Oh ! c'est différent, milord est libre.

» — Je voulais loger sur le devant... » dans le logement qui touche le maison à » gauche.

» — L'appartement au troisième à gauche » ; il est pris, milord, il est occupé par » un Espagnol.

» — Vous mettrez l'Espagnol dans ce que » vous voudrez, mais je voulais absolument » avoir son logement...

» — Mais, milord, cependant...

» — Je payerai tout ce que vous demande » derez à moi...

Digitized by Google

» — Allons, allons, cela pourra s'arranger... je trouverai un prétexte pour l'Espagnol.

» — Yes, logez l'Espagnol dans un prétexte; moi, dès ce soir, je viens me installer chez vous.

» — Tout sera disposé pour vous recevoir, milord. »

Lord Boulingrog s'éloigne en se frottant les mains, et, quelques heures après, il était installé dans l'hôtel à côté de la demeure de son inconnue, et ses fenêtres étaient tout juste au niveau de celles de madame Chika; et il avait fait apporter chez lui un énorme tambour avec des baguettes, ce qui avait un peu surpris les maîtres de l'hôtel garni; mais comme milord payait tout sans marchander, on s'était dit : « Si ce riche Anglais aime le tambour... Après tout, c'est un instrument comme un autre, et en grande faveur maintenant dans nos orchestres. »

Lord Boulingrog, dont le logement est

Digitized by Google

appuyé contre le mur de la maison voisine, passe d'abord une partie de la journée à sa fenêtre, dans l'espoir que sa belle inconnue paraîtra à la sienne. Mais son attente est trompée; alors il visite tous les placards qui sont contre le mur voisin, et reste des heures entières l'oreille collée dans une armoire afin de tâcher d'entendre chanter sa voisine.

Vers la fin de la seconde journée des sons arrivent enfin à l'oreille de milord; c'est madame Chika qui chante *Petit Blanc*, en s'accompagnant avec une guitare.

Aussitôt milord prend son tambour et exécute un roulement dans lequel il s'étudie à suivre la voix de la chanteuse. Ce n'est que lorsqu'il a cessé d'entendre sa voisine que lord Boulingrog se décide à quitter son tambour...

Cette manière de chercher à fixer l'attention de sa voisine avait quelque chose de neuf qui séduisait l'imagination de l'Anglais. Pendant huit jours il a toujours l'oreille au guet; dès que sa belle inconnue se met à

Digitized by Google

chanter, milord s'empresse de battre la caisse ; mais il accompagne le plus galamment possible et sans trop couvrir la voix de la chanteuse ; au bout de ce temps, il va retrouver le concierge Bataillard.

« — Mon ami, » dit l'Anglais en s'approchant du concierge qui sourit malignement dès qu'il le voit, « mon bon ami... je » étais plus un inconnu pour votre belle » dame du troisième... je avais fait connais- » sance avec elle.

» — Bah ! est-ce que vous l'avez vue ? » répond le vieux militaire d'un air surpris.

« — Non, je ne l'ai pas encore vue ; mais » toutes les fois qu'elle chante je bats de la » caisse pour entretenir avec elle une petite » conversation à travers le muraille.

» — Comment ! c'est vous qui battez du » tambour toute la journée? » s'écrie le concierge en riant. « Ah ! bien... En effet, » madame Chika vous entend... Plus d'une » fois elle a parlé devant moi du tambou- » rineur !

Digitized by Google

» — Elle en parlé?... Oh! c'était délicieux... Je savais bien que je ferais connaissance... Et que avait-elle dit de moi... » *If you please?*

» — Elle a dit : Si je connaissais l'animal qui tambourine à côté de chez moi, j'aurais bien du plaisir à lui casser ses baguettes sur le nez. »

La figure de milord s'est allongée et il murmure entre ses dents :

« — Ah! le belle femme avait appelé moi » animal... Je voulais pas encore faire connaissance... Je allais employer un autre » moyen. Je priais vous de ne pas parler du » tambourineur. »

Lord Boulingrog va faire l'emplette d'une clarinette; dans sa jeunesse il avait appris cet instrument; il espère en savoir assez pour accompagner sa voisine. Dès le lendemain l'Anglais étudie sur la clarinette l'air du *Petit Blanc;* il le joue de toute la force de ses poumons, en ayant soin d'ouvrir toutes les armoires, pour être entendu de la

Digitized by Google

maison voisine. Quand milord avait joué quelque temps, il se mettait à sa fenêtre espérant que la dame du troisième se placerait aussi à sa croisée; mais jamais madame Chika ne se faisait voir.

Huit jours s'écoulent, et lord Boulingrog va retrouver le vieil invalide, et lui dit :

« — Je crois que je puis maintenant demander le permission de présenter mes » hommages à milady Chika... Je faisais » tous les jours de le musique avec elle... » C'était bien joli... Je jouais *Petite Blanche* » sur le clarinette qu'on m'entendrait du » bout de la rue.

» — Comment! c'est vous qui jouez de la » clarinette? » s'écrie le concierge. « Ah! je » crois bien qu'on vous entend!... Il faudrait » être sourd pour ne pas entendre...

» — Et le belle dame du troisième avait » écouté moi?...

» — La dame du troisième? Oh! oui... elle » a encore parlé de vous... et plus d'une » fois...

Digitized by Google

» — Je étais dans l'enchantement!

» — Elle a dit : Je ne sais pas quel est le » malheureux aveugle qui souffle sans cesse » dans une clarinette, mais j'aimerais mieux » élever dix canards dans ma chambre que » d'avoir cet homme-là pour voisin!

» — Je voulais pas encore présenter moi » chez lady Chika, » dit lord Boulingrog en fronçant le sourcil; et il s'éloigne à grands pas, en cherchant dans sa tête comment il pourra captiver agréablement l'attention de sa voisine.

Après avoir longtemps réfléchi, l'Anglais, qui ne savait pas d'autre instrument que la clarinette et le tambour, et qui voulait absolument être agréable à sa voisine la musicienne, se frappa le front, poussa un gros rire et s'écria :

« — Ah! god dem! cette fois je suis très- » sûr que le voisine trouvera moi bien har- » monieux. Je allais acheter de cet instru- » ment qu'on joue dans les rues, en tournant » un petite manivelle... Je suis certain que je

Digitized by Google

» jouerai toute de suite très-bien. Ils appe-
» laient cela, je crois, un *ogre de berberie*...
» Je voulais sur-le-champ acheter un *ogre*
» pour chatouiller agréablement les oreilles
» de mon jolie voisine. »

Lord Boulingrog se met aussitôt à parcourir les rues de Paris; il ne tarde pas à rencontrer un joueur d'orgue; il court à lui, et lui dit :

« — Je voulais acheter ton musique...

» — Vous voulez mes chansons... C'est six
» sous !

» — Je demandais pas les chansons...
» C'est ton grosse musique que tu fais tourner
» et que tu portes sur ton dos ensuite, que
» je veux avoir.

» — Vous voulez mon orgue?

» — Yes, ton *ogre de berberie*.

» — Oh ! je ne vends pas ça... C'est mon
» instrument, mon gagne-pain...

» — Toi, tu sauras bien trouver un autre
» *gagne bread;* je achetais l'ogre le prix que
» tu voulais... Je payais toute de suite...

Digitized by Google

» Tiens, voilà de l'or... *Give my* ton grosse » musique. »

La vue d'une bourse bien garnie lève sur-le-champ les difficultés; le joueur d'orgue se serait vendu lui-même si le riche Anglais l'avait exigé. L'instrument est cédé à lord Boulingrog, qui prie seulement le vendeur de le suivre avec l'orgue jusqu'à son hôtel.

Les maîtres de la maison sont un peu étonnés de voir leur locataire faire apporter un orgue dans son appartement; mais milord les avait déjà habitués à ses singularités, et ils pensèrent que cette nouvelle musique ne durerait pas plus longtemps que le tambour et la clarinette.

Voilà donc l'orgue placé dans la chambre de lord Boulingrog, et tout contre le mur qui touche à la maison voisine. Puis, dès qu'il est levé, l'Anglais court à son nouvel instrument, et joue pendant des heures entières sans s'arrêter : l'ouverture de la *Caravane*, l'ouverture du *Jeune Henri*, et autres morceaux aussi nouveaux, qui étaient notés sur l'orgue.

Digitized by Google

Cette fois, notre amoureux croit avoir réussi. Quinze jours s'écoulent; il n'entend plus chanter sa voisine, ce qui lui fait présumer qu'elle préfère l'écouter; il se rend de nouveau chez le concierge invalide. Celui-ci se met à rire dès qu'il aperçoit le gros Anglais.

« — Eh bien! mon bon ami, je crois que » cette fois je avais trouvé le moyen de lier » connaissance avec le belle dame Chika... » dit lord Boulingrog d'un air triomphant.

« — Dame! je ne sais pas ce que vous » avez trouvé, » répond le portier en frottant sa jambe de bois, « mais tout à l'heure » je vous dirai quelque chose...

» — Je avais trouvé un instrument dont je » jouais très-bien... Est-ce que vous ne me » entendez pas toute la journée! C'était moi » qui tournais de l'*ogre*...

» — Comment! c'est vous qui jouez de » l'orgue depuis le matin jusqu'au soir?

» — Yes, mon bon ami, et lady Chika avait » dû entendre aussi moi avec satisfection.

Digitized by Google

» — Ah ! je crois bien, avec tant de satis-
» faction que depuis quatre jours elle a
» quitté la maison ; elle n'y tenait plus ; elle
» disait : Ce misérable joueur d'orgue me
» rendra sourde ! Il n'y a pas moyen d'y te-
» nir... Je voudrais que la peste l'étouffât !...
» Et autres choses de ce genre... Enfin,
» comme je vous le disais, elle est partie il
» y a quatre jours ; elle ne veut plus rester
» à Paris ni même en France, de peur d'y
» entendre encore l'orgue, la clarinette et
» le tambour ; elle est allée au Havre, d'où
» elle doit s'embarquer pour la Guadeloupe...
» Il paraît qu'elle a des amis dans ce pays-
» là. »

Lord Boulingrog est demeuré stupéfait ; pendant dix minutes il ne trouve pas une parole pour exprimer ce qu'il éprouve ; au bout de ce temps, il serre fortement le bras du concierge, lui glisse encore une pièce d'or dans la main, et s'écrie :

« — Elle était partie pour le Havre...
» vous étais sûr...

Digitized by Google

» — Parfaitement sûr, j'ai porté ses effets » à la diligence... Et au cas qu'il lui arrive » des lettres elle doit descendre à l'hôtel de » Paris.

» — Très-bien ! je cours après elle... pour » lui demander pardon d'avoir joué de l'*ogre* » et déposer mon cœur à ses pieds. »

Le soir même lord Boulingrog partait en poste, le lendemain il était au Havre. Il se rend à l'hôtel qu'on lui a indiqué et demande madame Chika, arrivée de Paris depuis peu de jours.

« — Ma foi ! vous arrivez à temps, si vous » voulez la voir, » dit le maître de l'hôtel ; « cette dame désirait partir pour la Guade- » loupe ; elle a trouvé un bâtiment qui fait » voile aujourd'hui, elle est à bord... mais » le bâtiment n'est pas encore parti.

» — Ah ! god !... courons au bâtiment ! » s'écrie l'Anglais, « je voulais suivre partout » mon belle dame... J'irai jusqu'à le Guade- » loupe s'il le fallait. »

Et lord Boulingrog arrive au port, s'in-

Digitized by Google

forme, paye sur-le-champ son passage, et se trouve enfin sur le bâtiment qui allait emmener l'objet de sa passion. Il demande lady Chika ; les matelots se regardent en riant ; mais on indique à l'Anglais la chambre de cette dame ; il s'y rend, aperçoit une assez belle femme qui a le dos tourné ; il court se jeter à ses genoux en lui demandant pardon d'avoir joué de l'orgue, de la clarinette et du tambour ; il lui offre sa fortune et sa main... La dame se retourne... l'Anglais pousse un cri et reste pétrifié...

Madame Chika était une vieille négresse.

Quand lord Boulingrog revint de sa stupeur, le bâtiment avait déjà perdu de vue le port ; il fallut que le malheureux Anglais fît le voyage de la Guadeloupe pour avoir voulu épouser madame Chika.

Lord Boulingrog jura que ce serait sa dernière aventure galante, et depuis ce temps, en effet, il renonça entièrement au mariage.

Digitized by Google

LE JARDIN-TURC.

Il y a bien des années qu'il existe, ce jardin-café ou ce café-jardin, situé sur le boulevard du Temple, et qui forme presque la limite du Marais. Autrefois beaucoup plus simple dans ses décorations, plus modeste dans son but, le jardin n'était qu'une succursale du café, où le bourgeois du Marais, l'honnête rentier et la respectable douairière venaient, pendant l'été, prendre le frais et de la bière, chercher un peu de verdure et se permettre une limonade.

Digitized by Google

Alors le café n'avait pas encore revêtu toutes les parures de l'Orient ; le croissant ne dominait pas sur ses portes ; ses pavillons, dessinés en minarets, ne s'élevaient point dans les airs ; les glaces et les peintures n'avaient point fait de toutes ses salles un élégant caravansérail ; l'or, le gaz et le cristal n'éblouissaient pas les yeux des consommateurs ; une musique enivrante et mélodieuse ne venait point, en charmant vos oreilles, en troublant vos sens, ajouter à l'ivresse du punch et au parfum des sorbets.

Quantùm mutatus ab illo !

Un homme est venu qui a dit : Ce jardin deviendra le *Frascati*, l'Élysée du Marais. Cet homme aurait pu dire encore : Le Jardin-Turc restera seul debout lorsque tous les autres jardins-cafés ne seront plus. Et, en effet, trouvez-moi maintenant dans Paris un autre établissement de ce genre? Car, en bonne conscience, les orangers que l'on

Digitized by Google

avait apportés dans la salle Musard ne pouvaient point passer pour un jardin. D'ailleurs, la salle des concerts Musard n'est point un café.

Le Jardin-Turc devait, comme toute chose, subir le joug de la mode. Après avoir agréablement disposé ses allées et ses bosquets, après avoir embelli ses terrasses de petits pavillons, dont les fenêtres à vitres de couleurs vous permettent de voir les boulevards, et les passants bleus, rouges ou violets, suivant votre fantaisie; après avoir enfin pris pour enseigne un croissant, cet établissement se reposa : il fut pendant quelques années stationnaire.

Mais, à cette époque, le boulevard sur lequel est situé le Jardin-Turc était le rendez-vous de la belle société du Marais ; il y avait double et quelquefois triple rang de chaises, et tous les soirs, depuis sept heures jusqu'à dix, la petite-maîtresse de la rue des *Trois-Pistolets* et le fashionable de la rue de *l'Oseille* venaient montrer leurs grâces, leur toilette,

Digitized by Google

retrouver leurs connaissances, causer un moment du mélodrame nouveau (le mélodrame était alors à son apogée), se rappeler toutes les vicissitudes de la dernière partie de boston qu'ils avaient faite ensemble, critiquer les personnes qui se promenaient, et enfin se donner rendez-vous pour le lendemain.

Alors aussi le Jardin-Turc était, dans la journée, le but de promenade des mères de famille et des bonnes d'enfant. Comme les chaises n'y coûtaient rien, c'était là que l'on allait promener les marmots et les faire jouer. Je suis persuadé que, parmi la jeunesse actuelle du Marais, plus de la moitié a fait ses premiers pas et couru après sa première balle dans la grande allée du Jardin-Turc : car alors il y avait une grande allée bien sablée, au bout de laquelle on trouvait une espèce de grotte; et au-dessus de cette grotte il y avait un pont qui réunissait le côté gauche au côté droit du jardin ; le pont était nécessairement le juste milieu.

Digitized by Google

Nous arrivons maintenant à la seconde révolution que subit le jardin. La musique devenait la déesse à la mode, elle envahissait tout, cafés, rues, boulevards, places publiques; les concerts des Champs-Élysées attiraient tout Paris; le Jardin-Turc était désert. Malgré ses lilas et ses corbeilles de fleurs; malgré ses jolis pavillons à verres de couleurs et ses bosquets touffus, au milieu de l'été, pendant les plus grandes chaleurs, les garçons se croisaient les bras, la dame du comptoir avait le temps de lire un roman, et le maître de l'établissement était obligé de manger ses glaces. On courait aux Champs-Élysées, on bravait la poussière pour aller entendre des contredanses nouvelles et des variations exécutées sur un instrument nouveau encore : le cornet à pistons.

Le maître du Jardin-Turc se dit, comme Mahomet : « Si la montagne ne veut pas » venir à moi, c'est moi qui vais aller à la » montagne. » En fort peu de temps son jardin changea de face : la grande allée dis-

Digitized by Google

parut, le pont disparut, au désespoir des marmots du Marais, que l'on fut obligé de mener chez *Séraphin* pour les consoler; les bosquets touffus disparurent aussi, ce qui désola d'autres habitués qui n'étaient pas des enfants. Un grand pavillon s'éleva; enfin, un orchestre vint, orchestre jeune, nombreux, rempli de verve, de talents, conduit par un chef que les lauriers de Musard empêchaient de dormir, et qui sut en peu de temps se faire un nom illustre.

Alors la foule revint, la foule capricieuse, qui se laisse guider par la mode, qui ne sait pas toujours ce qu'elle veut, mais qui sait très-bien ce qu'elle ne veut pas.. Avec les concerts, on revit au Jardin-Turc les femmes élégantes, les petits-maîtres, les étrangers, les toilettes, les modes et les amateurs de contredanses. Cette fois ce n'était pas le Marais seul qui fournissait tout cela; on y voyait du faubourg Saint-Germain et de la Chaussée-d'Antin, du Palais-Royal et de la Madeleine. Les équipages attendaient sur le

Digitized by Google

boulevard, les voitures prenaient la file, les badauds encombraient la chaussée; il fallait de la garde à cheval pour faire ranger le monde; enfin, quand on jouait le quadrille des *Huguenots*, c'était une fureur : la cloche qui annonçait le massacre mettait en émoi tous les habitants du quartier; sur le boulevard c'était un *tohu-bohu* général; on se poussait, on se bousculait, on montait sur les bornes, et quand on entendait le bruit de la mousqueterie, c'étaient des applaudissements universels.

Le Jardin-Turc a toujours son beau pavillon et ses concerts en été; la musique continuera-t-elle d'y attirer le monde; c'est ce que nous n'osons prédire: la mode est inconstante, ce qu'on fait pour la fixer est souvent ce qui l'éloigne.

Mais laissons un moment le jardin et entrons un peu dans le café; il mérite bien que l'on y fasse une station. Il a sa physionomie particulière, il a surtout ses habitués fidèles; habitués qui n'ont pas cessé de le fréquenter

Digitized by Google

pendant qu'il subissait les révolutions de la mode, révolutions auxquelles pourtant ils n'ont pas pris part, et qu'ils ont traversées sans rien changer à leur costume, à leur tournure, à leurs habitudes, et probablement à leurs mœurs.

C'est au Café-Turc que vous retrouverez encore dans toute sa pureté le costume de nos pères, les modes de la convention et de l'empire : les cheveux poudrés, la queue, la culotte courte, les souliers à boucles, et quelquefois même le chapeau à trois cornes. Autrefois, parmi les habitués du billard, on remarquait un vieux monsieur, grand et maigre, vêtu d'une ample redingote noisette, et qui chaque jour venait faire sa poule. Ce monsieur, dont l'abord sévère et la tournure distinguée semblaient annoncer un ancien magistrat, venait régulièrement sur les sept heures. Il saluait les habitués, mais il parlait fort peu. Sur un signe qu'il faisait au garçon, celui-ci prenait une bille; quand son numéro arrivait, ce monsieur quittait

Digitized by Google

la place qu'il avait adoptée et s'avançait gravement pour jouer; il visait longtemps avant de risquer son coup, mais sa bille lancée manquait rarement de blouser celle de son adversaire. Souvent la galerie faisait entendre des murmures flatteurs, des applaudissements pour la manière dont le coup avait été joué. Le vieux monsieur demeurait impassible; il regagnait sa place, y restait les yeux fixés sur le billard jusqu'à ce que son tour revînt; puis, après avoir gagné une ou deux poules, ce qui lui arrivait fort souvent, reprenait son chapeau, saluait la galerie et sortait du café, sans jamais passer par le jardin, ni pour entrer ni pour sortir.

Pour ce vieux monsieur, le Jardin-Turc resta toujours *in statu quo;* il ne s'aperçut point des nombreux bouleversements qu'on lui fit subir, des changements notables opérés dans ses allées et ses bosquets; il ne remarqua pas que l'on avait abattu le pont et supprimé la grotte, il ne fit pas attention

TAYLOR INST. OXFORD

Digitized by Google

aux nouvelles entrées; enfin, il ne vit point l'immense pavillon bâti pour l'orchestre de *Jullien*, et lorsqu'un soir la musique se fit entendre, il crut bonnement que c'était une sérénade que l'on donnait à quelque dame du quartier.

Le Café-Turc a toujours de beaux billards et de nombreux habitués; mais, avec la foule qui se pressait dans les jardins, un nouveau monde est venu renouveler le public du café. Maintenant, aux respectables bourgeois du Marais se joignent d'autres habitants de la capitale; les modes du jour s'y mêlent aux coutumes anciennes; le café a ressenti les effets de la révolution du jardin.

Puis enfin la partie de domino a là ses grands joueurs, ses maîtres, ses prosélytes. Vous ne savez peut-être pas, lecteur, que le domino est devenu un jeu savant, un jeu rempli de combinaisons, de chances, de calculs? Vous ne vous en doutiez pas, ni moi non plus; vous aviez cru jusqu'à ce jour qu'il suffisait d'avoir beaucoup du même

Digitized by Google

point pour en poser et faire bouder son adversaire?... Ah! que vous êtes loin de posséder votre domino! et combien vous vous trouveriez ignorant si vous entendiez parler les maîtres!

Allez voir jouer une partie *à quatre*. La partie à quatre est le grand jeu du domino, c'est là où le talent se déploie. Il y a des coups piquants, des coups d'*assommoir*, des coups étourdissants, qui pendant huit jours deviennent un sujet d'entretien pour la galerie.

Voyez ces quatre joueurs qui s'abordent la tête haute, le regard fier, et qui se dirigent en souriant vers une table qu'on a l'habitude de leur conserver; déjà ils se mesurent de l'œil, déjà par quelques paroles malignes ils aiguillonnent l'amour-propre de leur partner. Ces messieurs sont tous les quatre très-forts au domino, et ils ne se compromettraient pas avec des écoliers. Approchez-vous un peu de la partie, examinez avec quelle assurance ce petit monsieur en

Digitized by Google

perruque blonde a posé des blancs, et quel regard malin il lance à son partner, gros papa de bonne mine, qui, avant de jouer un coup, a toujours besoin de se moucher ou de prendre du tabac. Mais la partie s'anime.

« — A vous, monsieur Boulinard, » dit un des joueurs, en s'adressant au gros monsieur.

« — J'y suis... Attendez que je prenne » une prise... Ma foi, je pose des quatre.

» — Ah! monsieur Boulinard, qu'est-ce » que vous faites donc! » s'écrie le joueur en perruque blanche, en frappant de son poing sur la table. « Comment! vous ouvrez » les quatre... Mais vous ne vous rappelez » donc pas... vous n'avez donc pas vu?...

» — Attendez... attendez avant de parler... » Vous verrez... J'ai mes raisons, apparem- » ment!...

» — Vos raisons!... C'est égal, vous ne » deviez pas jouer des quatre... Je vous de- » mande un dé... vous devez me le donner,

Digitized by Google

» je ne connais que cela... je suis pour les » principes.

» — Mais ne dites donc rien... Vous savez » bien que j'ai une manière.

» — Oh! si nous perdons, ce sera bien » votre faute. »

Vous qui regardiez jouer, et qui pouviez voir le jeu de M. Boulinard, vous vous êtes dit : « Il a posé ce dé-là parce qu'il n'en » avait pas d'autre à jouer, ce n'est pas bien » malin! » Vous croyez cela parce que vous n'êtes pas fort au domino.

Vous connaissez maintenant le Café et le Jardin-Turc. Je pourrais vous dire encore que, pendant les concerts, on ne laisse aux consommateurs qui veulent écouter sans payer qu'une très-petite partie du jardin, celle qui touche au café; que là les tables sont très-rapprochées les unes des autres, afin d'utiliser le terrain; que les élégants, les petites-maîtresses ne vont que dans la partie du jardin qui se paye; que dans l'autre j'ai vu un monsieur et une dame pas-

Digitized by Google

ser toute leur soirée devant une table où ils s'étaient fait apporter un seul petit verre, et une famille israélite, composée de sept personnes, se faire servir *une* bavaroise au chocolat; que les joueurs de billard passent par le jardin sans jamais s'y arrêter; que les amateurs de musique n'entrent point dans le café; qu'une fois le concert terminé, la barrière qui coupe le jardin est ouverte, et que le consommateur économe peut alors parcourir les allées foulées par l'aristocratie; mais je pense que vous aimerez mieux parcourir le jardin lorsque les arbres auront des feuilles, ou prendre votre demi-tasse au café lorsque vous vous trouverez, après votre dîner, sur le boulevard du Temple.

FIN DU TOME CINQUIÈME.

Digitized by Google

TABLE

DES MATIÈRES.

	Pages.
Les enfants de Marie.	1
Le maître d'école de Couberon.	93
Les mésaventures d'un Anglais.	137
Le Jardin-Turc.	167

Digitized by Google

Digitized by Google

MŒURS

PARISIENNES.

TOME VI.

Digitized by Google

IMP. DE HAUMAN ET Cᵉ.— DELTOMBE, GÉRANT.
Rue du Nord, nº 8.

Digitized by Google

MŒURS

PARISIENNES,

NOUVELLES

PAR

CH. PAUL DE KOCK.

Ce monde, chère Agnès, est une étrange chose !
(MOLIÈRE.)

TOME SIXIÈME.

BRUXELLES.
SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE.
HAUMAN ET COMPAGNIE.

1839

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

PERSONNAGES :

M. GROSEILLON.
Madame GROSEILLON.
Benjamin GROSEILLON, leur fils.
JOSÉPHINE, domestique chez M. GROSEILLON.
M. POTARD.
M. CROTONET.
ROSE, jeune servante de M. POTARD.
MARIE-JEANNE, paysanne.

Digitized by Google

MŒURS

PARISIENNES.

UNE MAISON OU L'ON A PEUR.

PREMIÈRE JOURNÉE.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Une chambre d'une petite maison au bois de Romainville.)

M. GROSEILLON, regardant à une fenêtre; Madame GROSEILLON, rangeant dans la chambre.

M. GROSEILLON.

Vue superbe!... admirable!... Vincennes en face de nous... Bagnolet en avant; dans le fond... là-bas Montreuil-aux-Pêches... Ah

Digitized by Google

que c'est joli la campagne ! Comment peut-on ne pas aimer la campagne ?

MADAME GROSEILLON.

C'est singulier, je ne trouve que quatre pantalons... Il me semble que tu m'en as donné cinq à emporter quand on a fait les paquets.

M. GROSEILLON.

Quatre... cinq... je ne sais plus au juste... Mais laisse donc un moment tout cela... tu as le temps de ranger, puisque nous ne sommes qu'en juin, et que nous resterons à la campagne toute la belle saison, jusqu'au mois d'octobre, et même jusqu'en novembre, si octobre est beau. Quant à moi, je suis si content d'être à la campagne... ah ! comme on respire bien ici... comme l'air est pur... il n'y a pas de fuite de gaz comme à Paris.

MADAME GROSEILLON.

Enfin, tu en sais le compte... et je regarderai le livre de la blanchisseuse.

M. GROSEILLON.

Mon Dieu ! ma femme, que tu es peu

Digitized by Google

champêtre !... Tu ne veux donc pas venir admirer les bois... les prairies? Est-ce que tu n'es pas contente que j'aie acheté cette petite maison au bois de Romainville ?

MADAME GROSEILLON.

Si fait, tu sais bien que j'aime la campagne tout autant que toi... Je vivrais dans un désert pourvu que j'y aie des poules, des lapins, des pigeons... Oh ! j'aime les bêtes !

M. GROSEILLON.

Plus tard, je tâcherai de te donner une basse-cour. Mais cette maison est gentille, devant nous, la route; derrière, le bois qui n'est pas grand, mais qui est fort gai... et j'aime les bois gais, moi, cela inspire... cela fait rêver aux amours... Nous irons souvent promener dans le bois... Cette maison ne m'a coûté que huit mille francs; je ne la donnerais pas pour dix.

MADAME GROSEILLON.

Pourvu que j'engraisse ici! ah! j'ai bien besoin d'engraisser... J'ai beau prendre du

Digitized by Google

racahout!... je sens toutes mes côtes! moi qui étais si ronde autrefois...

M. GROSEILLON.

Tu engraisseras; notre fils Benjamin engraissera; nous engraisserons tous... Ce pays me plaît, parce que c'est vraiment la campagne... Il ne faut pas ici de toilette comme à Passy, à Sceaux... On peut se promener en casquette, en pantoufles; on n'y rencontre guère dans la semaine que des paysans... et j'aime les paysans... ce sont de braves gens, des hommes de la nature... Vive la nature!... vive la verdure!... vive le laitage!... oh! le laitage, comme il doit être bon ici : Romainville est un pays de laitières.

MARIE-JEANNE, passant sur la route avec son âne, et criant à la porte de la maison.

Voulez-vous queuque chose?...

M. GROSEILLON.

Tiens, ma femme, voilà à la porte une paysanne avec son âne qui vient t'offrir des provisions... c'est très-commode; il paraît

Digitized by Google

qu'on n'a pas besoin de se déranger, ici... Joséphine, allez donc voir à la porte ce que vend cette paysanne.

JOSÉPHINE, en dehors.

Monsieur, elle n'a plus que des œufs...

M. GROSEILLON.

As-tu besoin d'œufs, ma femme ?...

MADAME GROSSEILLON.

Eh non !... mais demain qu'elle apporte des légumes...

JOSÉPHINE, arrivant.

Elle dit qu'elle passe tous les jours devant la porte.

M. GROSEILLON.

C'est agréable, vivent les champs !... on a tout sous la main.

SCÈNE II.

Les précédents, BENJAMIN.

BENJAMIN, accourant.

Papa !... papa... je viens de compter nos abricots : nous en avons trente-huit... il y a un arbre qui en a dix-sept à lui seul.

Digitized by Google

M. GROSEILLON.

C'est déjà gentil, trente-huit abricots !... c'est un commencement. Le jardin n'est pas grand, mais je veux qu'il soit en plein rapport!

BENJAMIN.

Il y a aussi beaucoup de cerises, et sept ou huit poires.

M. GROSEILLON.

C'est un grand plaisir, quand on peut mettre sur la table des fruits de son jardin... On dit : C'est de mon jardin... j'ai cultivé cela... Oh ! la campagne !... source de jouissances pures... de délassements sains et agréables!...

MADAME GROSEILLON.

Mon ami, si tu veux que tout pousse bien, il faudra avoir grand soin d'arroser le jardin, car le terrain est sablonneux et sec, par ici.

M. GROSEILLON.

Oh ! j'arroserai... Joséphine arrosera... nous avons un puits; c'est très-commode. Allons donc faire un tour dans le bois, avant la nuit... tu rangeras demain, ma

Digitized by Google

femme ; allons jouir de notre voisinage... viens avec nous, Benjamin... Oh ! comme tu vas t'en donner ici !...

BENJAMIN.

Puis-je prendre mon cerceau, papa ?

M. GROSEILLON.

Prends tout ce que tu voudras, mon ami ; nous ne sommes plus dans les rues de Paris ; ici, nous sommes libres... libres comme l'air ! Oh ! comme nous allons nous amuser ! Joséphine, arrosez un peu... le jardin est sec... les œillets ont soif. (Ils sortent.)

SCÈNE III.

JOSÉPHINE, seule.

S'il faut que je tire de l'eau au puits et que j'arrose, ça sera amusant... Cette maison, qui leur semble si gentille, je n'y ai encore trouvé que des araignées et des cloportes !... ça m'a l'air bien triste !... Avec qui donc causer ?... la maison à gauche est inhabitée... à droite j'ai vu une vieille

Digitized by Google

dame... un vieux monsieur; si ce sont là tous nos voisins, je vas me périr d'ennui... Le plus souvent que j'arroserai !... je suis déjà éreintée... ça m'est bien égal que les œillets aient soif... Voyons c'te rue... (Elle se met à la fenêtre.) Oh ! que c'est monotone de ne voir que des champs... il ne passe pas un pauvre omnibus, pas une citadine... Peut-on, quand on demeure à Paris sur le boulevard du Temple, où l'on jouit d'une vue gaie et vivante, que c'est comme une lanterne magique, peut-on être assez bête pour venir s'enterrer ici... voir des haricots et des pommes de terre... comme si on n'en mangeait pas assez toute l'année?... Tiens ! qui donc qui vient d'entrer dans le jardin

SCÈNE IV.

JOSÉPHINE, ROSE.

JOSÉPHINE.

Qu'est-ce que vous voulez, mamzelle ?

ROSE.

Pardon, mamzelle... auriez-vous un peu

Digitized by Google

de braise à me prêter, s'il vous plaît?

JOSÉPHINE.

Un peu de braise... et pour qui donc?

ROSE.

Pour chez nous. Je suis chez madame Potard... ici à côté.

JOSÉPHINE.

Ah! vous êtes la bonne de nos voisins? Vous êtes fièrement jeune.

ROSE.

J'ai quatorze ans et demi.

JOSÉPHINE.

Y a-t-il longtemps que vous êtes chez vos maîtres?

ROSE.

Bientôt un mois... mais je ne sais pas si j'y resterai...on ne me trouve pas assez forte... il y a de très-gros savonnages, et le jardin à soigner qui est grand... et madame qui a un catarrhe, qu'il faut souvent se lever la nuit pour lui donner de la tisane, et monsieur

Digitized by Google

qu'il faut que je le frotte, parce qu'il a des rhumatismes...

JOSÉPHINE

Pauvre petite! Et combien vous donne-t-on pour tout cela?

ROSE.

J'ai cent francs par an; mais je dois être augmentée, si j'apprends à bien faire la cuisine.

JOSÉPHINE.

Ah! queue baraque!... Vous n'avez pas de cœur si vous restez là.

ROSE.

Oh! dès que je trouverai ailleurs, je compte bien m'en aller; j'voudrais seulement me former un peu au service.

JOSÉPHINE.

Moi, j'ai deux cent cinquante francs... et je vais au marché. M. Groseillon est rentier... très-gourmand, mais pas méchant; madame crie quelquefois... je la laisse crier, puis ça

Digitized by Google

se passe... Je serais assez passablement, si ce n'est cette manie de campagne qui est venue à monsieur.

ROSE.

Pourriez-vous me prêter un peu de braise?

JOSÉPHINE.

Je n'en ai pas.

ROSE.

Ou un peu de charbon.

JOSÉPHINE.

Tenez, v'là du charbon...

ROSE.

Merci, mamzelle... je vous rendrai ça.

(Elle sort.)

JOSÉPHINE.

C'est sans gêne, quoique ça, de venir emprunter tout de suite à des voisins qu'on ne connaît pas encore... Mais voilà la nuit... Est-ce que monsieur et madame se sont perdus dans le bois?... ça ne m'amuserait pas du tout de rester seule ici...

Digitized by Google

M. GROSEILLON, en dehors.

Joséphine... Joséphine... ouvrez-nous.

JOSÉPHINE.

Mais, monsieur, la porte n'est pas fermée.

SCÈNE V.

JOSÉPHINE, M. ET MADAME GROSEILLON, BENJAMIN.

(La famille Groseillon revient pâle et troublée ; le petit garçon n'a plus son cerceau).

MADAME GROSEILLON, se jetant sur une chaise.

On ne m'y prendra plus à me promener le soir dans le bois.

JOSÉPHINE.

Est-ce que vous avez été attaqués?

M. GROSEILLON.

Non... rien du tout!... C'est ma femme qui a toujours peur... parce que nous avons rencontré deux hommes... mal vêtus.

MADAME GROSEILLON.

Ils avaient des figures atroces.

Digitized by Google

M. GROSEILLON.

Tu as cru cela... c'est le clair de lune qui t'a trompée.

JOSÉPHINE.

Écoutez-donc, monsieur, il y a ici près, du côté de Pantin, des carrières, des fours à plâtre, et les plâtriers... hum! ce sont des gens qui vous jetteraient dans leur four ni plus ni moins qu'un moëllon.

M. GROSEILLON.

Ce sont des contes... il n'y a pas de voleurs par ici... (Il se met à la fenêtre.) Quel beau temps!...

BENJAMIN.

J'ai perdu mon cerceau, moi!... on n'a pas voulu que je coure après.

MADAME GROSEILLON.

Oui, c'est cela... du côté de ces hommes... pour qu'ils te tuent ou t'emportent.

M. GROSEILLON.

Taisez-vous donc, madame Groseillon;

Digitized by Google

vous rendrez cet enfant poltron... je ne veux pas de cela... venez admirer le clair de lune.

BENJAMIN, à la fenêtre.

Ah papa! ce grand arbre là-bas... on dirait un géant.

M. GROSEILLON.

C'est vrai... la lune produit des effets fantastiques...

MADAME GROSEILLON.

Mon ami... qu'est-ce que c'est donc que cette ombre-là... en face?... ça me fait l'effet d'un homme arrêté qui regarde notre maison..

M. GROSEILLON.

Ah... ah... ça... c'est un lilas!

MADAME GROSEILLON.

Un lilas! mais ça remue.

M. GROSEILLON.

Parbleu! le vent peut bien agiter les branches.

MADAME GROSEILLON.

Ah! c'est possible. Mais comme c'est triste

Digitized by Google

le soir à la campagne... ces ombres... ces grandes masses noires...

M. GROSEILLON.

Il est certain que cela n'a plus le même aspect qu'au soleil.

MADAME GROSEILLON.

On n'entend aucun bruit... on ne voit plus de lumière nulle part... quelle heure est-il donc, mon ami?

M. GROSEILLON.

Il doit être tard... (Regardant à sa montre) neuf heures cinq minutes.

MADAME GROSEILLON.

Que neuf heures!... et l'on croirait ici qu'il est minuit passé. A neuf heures, dans Paris, c'est encore si bruyant... si animé!...

M. GROSEILLON.

Veux-tu venir faire un tour de jardin?

MADAME GROSEILLON.

Non... non... tous les arbres me font peur... je les prends pour des hommes, je suis

Digitized by Google

fatiguée; il faut se coucher. Viens, Benjamin. Toi, mon ami, tu coucheras donc ici.

M. GROSEILLON.

Oui... cette chambre me plaît. D'ailleurs, je serai à côté de toi... si tu veux quelque chose, tu n'as qu'à m'appeler... et Joséphine est de l'autre côté à ta droite.

BENJAMIN.

Bonsoir, papa.

M. GROSEILLON.

Bonsoir, mon fils... je t'achèterai un autre cerceau.

MADAME GROSEILLON.

Moi, je vais m'enfermer à double tour... Joséphine, fermez bien en bas, fermez bien partout.

JOSÉPHINE.

Oh! oui, madame, car je ne suis pas très-rassurée non plus... avec cela que la porte de l'escalier ferme mal...

Digitized by Google

M. GROSEILLON.

Il fallait donc me dire cela ce matin, je l'aurais fait arranger.

JOSÉPHINE.

C'est qu'on pourrait bien venir nous assassiner ici sans que personne s'en doutât... Ces vieux voisins sont quasi impotents... l'autre maison est à louer... nous aurions beau crier...

M. GROSEILLON.

Allons, taisez-vous, Joséphine, ne dites pas ces sottises-là... nous avons beaucoup de voisins... cette maison derrière la nôtre...

JOSÉPHINE.

Les personnes n'y viennent que le samedi soir, et s'en vont le lundi.

M. GROSEILLON.

Cette autre qui fait le coin de la ruelle qui conduit au bois.

JOSÉPHINE.

Ah ! c'est différent, là on n'y couche ja-

Digitized by Google

mais; on y vient dîner par hasard, on s'en va bien vite.

M. GROSEILLON.

Ça ne fait rien, le bois est sûr... il y a beaucoup de maisonnettes habitées.

JOSÉPHINE.

Oui, mais ce n'est pas ceux-là qui se dérangeraient pour venir nous secourir; ils ne nous entendraient pas d'ailleurs...

M. GROSEILLON.

Joséphine, laissez-nous tranquilles avec vos histoires... Bonsoir, ma femme... bonsoir Ben...

BENJAMIN, poussant un cri.

Ah! mon Dieu, maman!

MADAME GROSEILLON, tremblante.

Qu'est-ce que c'est donc, mon ami?

M. GROSEILLON, troublé.

Qu'as-tu donc, Benjamin?

BENJAMIN.

Je viens de voir une grosse bête marcher

Digitized by Google

là contre le lit de papa... Ah ! c'est vilain !

M. GROSEILLON.

Une grosse bête contre mon lit... voyons cela... donnez-moi la chandelle, Joséphine... Eh bien, vous reculez !

JOSÉPHINE.

Ah ! monsieur, c'est que... si c'est une araignée je les z'haïs.

M. GROSEILLON.

Quelle faiblesse ! trembler devant une araignée...

MADAME GROSEILLON, faisant un bond en arrière, puis courant au fond de la chambre.

Ah ! je viens de la voir !... Quelle horreur !... c'est un crapaud.

JOSÉPHINE.

Un crapaud !

BENJAMIN, pleurant.

Hi... hi... hi... je veux m'en aller.

M. GROSEILLON.

Allons... qu'est-ce que c'est que tout ce

Digitized by Google

bruit... pour un crapaud! Je conviens que celui-ci est un peu gros...

JOSÉPHINE.

Tuez-le donc, monsieur.

M. GROSEILLON.

Avec quoi voulez-vous que je le tue? Joséphine, donnez-moi les pincettes.

MADAME GROSEILLON.

Elles ne sont pas là, et le crapaud va se sauver... S'il entre dans ma chambre, je vous préviens que je ne me déshabille pas... je ne me couche pas de la nuit!

JOSÉPHINE.

Marchez dessus, monsieur.

M. GROSEILLON.

Non, je n'aime pas à marcher sur ces bêtes-là... ça me répugne... passez-moi mon fusil qui est là-bas...

BENJAMIN, pleurant.

Je veux m'en aller.

Digitized by Google

MADAME GROSEILLON.

Comment, est-ce que tu vas tirer sur ce crapaud?

M. GROSEILLON.

Non, mon fusil n'est pas chargé d'ailleurs... mais à coups de crosse je vais me défaire de cette vilaine bête... Tiens, horrible animal... tiens... tiens... tu dois en avoir assez.

JOSÉPHINE.

Il a fait couic, couic...

M. GROSEILLON.

Il est bien mort! (Il le pique avec sa baïonnette et le jette par la fenêtre.) Tu ne feras plus peur à mon petit Benjamin... Va te coucher, mon ami... Pourquoi pleures-tu encore?

BENJAMIN.

C'est que j'ai peur de rêver du crapaud!... hi... hi!...

M. GROSEILLON.

Voilà de votre faute, madame Groseillon;

Digitized by Google

vous rendez cet enfant poltron comme un lièvre; vous faussez son éducation!

MADAME GROSEILLON.

Joséphine, venez avec moi faire la revue dans tous les coins de ma chambre... nous assurer qu'il n'y a pas de crapaud. Bonsoir, mon ami.

M. GROSEILLON.

Bonsoir, et dormez bien.

SCÈNE VI.

M. GROSEILLON, seul.

Oh! ces femmes! cela s'effraye d'un rien... Je conviens que si on trouvait un crapaud dans son lit... on ne serait pas surpris agréablement. Cette chambre est gentille... on doit bien dormir ici... (Il range des livres sur son bureau et chante : *Là, retiré dans mon château, je coule des jours sans nuages.*) Je ne vois pas mon tire-bottes... où diable l'a-t-on mis? Ah! je m'en passerai pour ce soir. (Il ôte ses bottes.) *Jeune fille aux yeux noirs, tu règnes sur mon*

Digitized by Google

dame... Qui diable bourdonne comme ça dans ma chambre?... *Tiens, voilà des bijoux, des anneaux*... Est-ce une guêpe qui fait ce train-là... elle sera entrée par la fenêtre. Non, je crois que c'est un hanneton... (Il chasse le hanneton avec son mouchoir.) Veux-tu t'en aller?... Ah! le voilà parti... refermons la fenêtre, sans quoi il pourrait en revenir d'autres... A la campagne les insectes sont nombreux. (Il ôte sa redingote et son gilet.) *Si tu voyais Rosette, soudain tu l'aimerais*... Où diable a-t-on mis un fichu pour ma tête?... (Il crie.) Ma femme, je n'ai pas de fichu pour me coiffer de nuit.

MADAME GROSEILLON, en dehors.

Je n'ai pas envie de me relever... mets un foulard pour ce soir.

M. GROSEILLON.

C'est ça... un foulard; ça les déchire... On oublie toujours ce qui est pour moi, mais pour elle, je réponds bien qu'elle a tout ce qu'il lui faut! (Il se coiffe de nuit et chante.) *L'hymen est un lien charmant, lorsque l'on*

Digitized by Google

s'aime avec ivresse... mais c'est qu'on ne s'aime pas longtemps avec ivresse... Enfin, que voulez-vous?... puisque tout le monde y passe à peu près! M'a-t-on mis mon flacon d'eau de Cologne, au moins?... Ah! bien oui... ce serait trop beau!... on est capable de l'avoir oublié! et pourtant j'avais assez dit: N'oubliez pas mon flacon! Allumons ma lampe... à la campagne, il est bon quelquefois d'avoir de la lumière la nuit. (Il ôte son pantalon.) *C'est la princesse de Navarre que je vous présente en ces lieux!* Dieu! que c'est tranquille, ici!... que c'est paisible! Ai-je une chemise de nuit, au moins?... ah! oui; c'est bien heureux, en voici une... (Il change de chemise.) *Petit blanc, ô bon maître!... ô petit blanc si doux*... Ma foi, si ma femme est maigre, moi je ne le suis pas... je suis gras comme une petite caille! (Il se couche.) Ah! comme le lit est humide... ah! c'est singulier... apparemment que c'est le serein du soir, la rosée qui est entrée dans ma chambre... oh! je vais réchauffer cela bien vite...

Digitized by Google

je suis un vrai tison, moi. (On entend un chien aboyer.) Qu'est-ce que cela?... Il écoute, un second chien aboie.) Ce sont des chiens... Pourquoi donc aboient-ils comme cela?... ça fait un vilain effet la nuit d'entendre japper des chiens... Ah! ils vont se taire... (Tous les chiens des maisons de la route aboient et semblent se répondre.) Oh! quel tintamarre!... A qui donc en ont ces maudits chiens?

MADAME GROSEILLON (de sa chambre.)

Mon ami, entends-tu?...

JOSÉPHINE (de sa chambre.)

Monsieur, entendez-vous?

M. GROSEILLON.

Parbleu!... à moins d'être sourd!...

MADAME GROSEILLON.

Qu'est-ce que cela veut dire?

M. GROSEILLON.

Ça veut dire que les chiens aboient... voilà tout.

JOSÉPHINE.

Oui, monsieur; mais quand les chiens

Digitized by Google

aboient la nuit, c'est qu'ils sentent des malfaiteurs... des voleurs.

M. GROSEILLON.

Allons, Joséphine, ne faites pas peur à votre maîtresse. (A lui-même.) Le fait est que ces chiens semblent y mettre de l'acharnement.

MADAME GROSEILLON.

Mon ami, ton fusil est-il chargé?

M. GROSEILLON.

Non... je n'ai pas de plomb, je le chargerai demain... et le fusil de chasse aussi.

MADAME GROSEILLON.

C'est bien le moins d'avoir ses armes en état... Ah! que c'est triste d'entendre des chiens aboyer la nuit dans la campagne!

JOSÉPHINE.

J'aime bien mieux entendre rouler les voitures à Paris.

M. GROSEILLON.

Nous nous y ferons... dors, ma chère

Digitized by Google

amie; dormons tous... Que la peste étouffe les chiens!... Malgré cela, je ferai peut-être bien d'en avoir un aussi pour nous garder... Ah! comme ce lit est humide!...

MADAME GROSEILLON, au bout de cinq minutes, d'une voix étouffée par la peur.

Au secours!... mon ami... Groseillon... Joséphine... levez-vous vite...

M. GROSEILLON, se levant et passant une robe de chambre.

Qu'est-ce qu'il y a?... Me voici...

MADAME GROSEILLON, arrivant dans le plus grand désordre.

Mon ami... il y a... du monde dessus nous.

M. GROSEILLON.

Dessus nous... c'est le grenier...

MADAME GROSEILLON.

Justement dans le grenier... Oh! j'ai bien entendu.

JOSÉPHINE, arrivant armée d'une lardoire.

Qu'est-ce que c'est, madame?

Digitized by Google

MADAME GROSEILLON.

Du monde dans notre grenier... Tenez, écoutez... Joséphine... ça vient par ici...

(On écoute ; on entend un bruit, un roulement assez fort au plafond. Joséphine se cache derrière sa maîtresse, qui se met derrière son mari, qui se tient contre la porte.)

JOSÉPHINE.

Cette fois... ce n'est pas pour rire...

M. GROSEILLON.

En effet... il y a quelque chose...

MADAME GROSEILLON.

Je vais aller prendre mon fils dans mes bras, et nous nous sauverons tous...

M. GROSEILLON.

Cependant ce grenier est si petit... si bas... on ne peut s'y tenir debout... Donnez-moi mon fusil... Joséphine...

JOSÉPHINE, ouvrant la fenêtre.

J'vas appeler au secours... à la garde... On nous entendra peut-être de queuque maison... Ah! qu'est-ce que c'est que ça!...

(Deux chats roulent du toit sur le balcon de la fenêtre;

Digitized by Google

puis se sauvent en jurant; tout le monde se regarde; Josephine se met à rire.)

JOSÉPHINE.

Ah!... ah!... c'étaient des chats!

MADAME GROSEILLON.

Des chats!

M. GROSEILLON.

Eh, oui!... des chats qui probablement vont faire leur sabbat dans notre grenier... Madame Groseillon, vous êtes terrible avec votre poltronnerie... Vous vous rendrez malade!

MADAME GROSEILLON.

Est-ce qu'on pouvait deviner cela!... Ah! c'est égal, je voudrais bien qu'il fît jour... Allons... puisque ce sont des chats... nous pouvons nous recoucher. Bonsoir, mon ami.

(Tout le monde se recouche; mais les chiens continuent à aboyer et la famille Groseillon ne s'endort qu'au petit jour.)

FIN DE LA PREMIÈRE JOURNÉE.

Digitized by Google

DEUXIÈME JOURNÉE.

(On est dans le jardin donnant sur la route.)

SCÈNE PREMIÈRE.

M. GROSEILLON, MADAME GROSEILLON, JOSÉPHINE.

MADAME GROSEILLON, passant sa tête à la fenêtre.

Joséphine, ayez soin que nous ayons de bon café.

JOSÉPHINE.

Oui, madame... Où vais-je trouver du lait par ici?

M. GROSEILLON, qui descend.

Eh! mon Dieu! partout. Du lait à la campagne, c'est comme du vin à Paris... dans le bois, j'ai vu deux maisonnettes où il y a des vaches. (Joséphine sort.) C'est charmant le matin à la campagne... c'est bien plus gai que le soir.

Digitized by Google

SCÈNE II.

M. GROSEILLON ; ROSE, entrant dans le jardin.

ROSE.

Monsieur, voudriez-vous, s'il vous plaît, nous prêter une poignée de persil?

M. GROSEILLON.

Du persil? très-volontiers, mademoiselle... cueillez-en ce qui vous fera plaisir... C'est pour chez M. Potard?

ROSE.

Oui, monsieur... c'est que monsieur veut des œufs en persillade pour son déjeuner.

M. GROSEILLON.

Moi, il me faut le matin mon café ; sans cela je suis lourd toute la journée...

ROSE.

Merci, monsieur... j'ai pris ce qu'il me fallait. (Elle sort.)

M. GROSEILLON.

Comment diable des gens qui ont un jardin quatre fois grand comme le nôtre,

Digitized by Google

n'y sèment-ils pas du persil?... ce sont de ces choses dont on a toujours besoin.

JOSÉPHINE, revenant.

Pas de lait.

M. GROSEILLON.

Qu'est-ce que tu dis?... pas de lait?

JOSÉPHINE.

Non, monsieur ; les deux femmes qui en tiennent dans le bois le vendent à ceux qui y demeurent... et comme elles n'ont chacune qu'une vache, c'est bien vite placé, et il ne leur en reste pas du tout.

M. GROSEILLON.

Voilà qui est fort désagréable; il nous faut du lait, pourtant. Va jusqu'au village de Romainville, Joséphine... c'est au bout de la route... c'est où demeurent toutes les laitières; le lait ne doit pas y manquer... Dépêche-toi; en un quart d'heure tu peux y être.

JOSÉPHINE, en s'en allant.

C'est amusant de faire un quart de lieue pour avoir du lait!

Digitized by Google

BENJAMIN, accourant.

Bonjour, papa; as-tu bien dormi ?...

M. GROSEILLON.

Bien dormi... à peu près.

BENJAMIN.

Moi, j'ai rêvé du crapaud... il me pinçait le nez.

M. GROSEILLON.

C'est signe que tu mangeras beaucoup de gâteaux.

MADAME GROSEILLON, arrivant.

Mon ami, notre café est-il prêt ?...

M. GROSEILLON.

Pas encore; Joséphine n'a pas trouvé de lait dans le bois, mais elle est allée au village.

MADAME GROSEILLON.

Ah ! quel ennui d'attendre après son déjeuner !... Je me meurs de faim, moi; je ne sais pas où l'on trouve ce qu'il faut ici... Nous avons fini le pâté que nous avions ap-

Digitized by Google

porté... il n'y a plus que de la salade...

M. GROSEILLON.

Il doit y avoir des bouchers... des fruitiers.. il ne manque pas de traiteurs, au reste.

MADAME GROSEILLON.

Des traiteurs de campagne!... ça fait de jolie cuisine !...

BENJAMIN.

Je veux mon lait... j'ai faim, moi...

M. GROSEILLON.

Dans deux minutes, mon fils;... si tu pleures, tu n'auras pas de sucre dedans. Ah ! voilà Joséphine.

SCÈNE III.

JOSÉPHINE, LES MÊMES.

JOSÉPHINE, arrivant tout en nage.

C'est joliment loin encore... et aller pour rien !...

M. GROSEILLON.

Comment, pour rien ! tu n'as pas trouvé de lait à Romainville ?

Digitized by Google

JOSÉPHINE.

Non, monsieur; toutes les laitières le portent à Paris le matin, et il n'en reste pas une goutte dans le village.

M. GROSEILLON.

Il fallait t'en faire traire... il ne manque pas de vaches là...

JOSÉPHINE.

Oh ! oui, les paysannes m'ont bien reçue quand je leur ai dit de me traire une vache ! elles m'ont répondu : « On trait à cinq » heures du soir, nous n'allons pas changer » nos heures et faire du mal à nos vaches » pour vous faire plaisir. »

MADAME GROSEILLON.

Jolie campagne !... pas de lait...

M. GROSEILLON.

Sans doute, c'est fort désagréable... mais désormais cela n'arrivera plus; on le prendra toujours la veille à cinq heures... Certainement, je suis aussi contrarié que toi

Digitized by Google

de ne pas prendre mon café... Il faut déjeuner pourtant...

MADAME GROSEILLON.

Nous n'avons rien... que la salade du jardin... de la romaine... de la laitue... et je n'en veux pas... le matin, ça me fait mal à l'estomac...

MARIE-JEANNE, s'arrêtant à la porte avec son âne.

Voulez-vous quelque chose ?..

M. GROSEILLON.

Ah ! nous sommes sauvés, voilà la paysanne d'hier... prenez des œufs, des fraises... des légumes... des provisions, enfin...

JOSÉPHINE, après avoir vu Marie-Jeanne.

Elle n'a plus que de la salade et des oignons...

M. GROSEILLON, se jetant sur un banc avec colère.

Que le diable emporte la paysanne et son âne!... Joséphine... courez chez les traiteurs les plus voisins, faites apporter tout ce que vous trouverez.

Digitized by Google

JOSÉPHINE, à part en sortant.

Le plus souvent qu'on restera ici jusqu'au mois d'octobre.

MADAME GROSEILLON.

Tiens, Benjamin, mange du chocolat avec du pain en attendant que Joséphine revienne.

SCÈNE IV.

La famille GROSEILLON, M. POTARD, M. CROTONET.

M. CROTONET, s'arrêtant à la porte du jardin.

Il est gentil ce jardin, bien soigné...

M. POTARD.

Ah! fi donc... il n'y a que des soleils... c'est mal coupé... mal dessiné...

M. GROSEILLON.

Messieurs, donnez-vous la peine d'entrer...

M. POTARD.

Nous admirions votre jardin...

M. GROSEILLON.

Oh! je n'ai pas encore eu le temps de m'en

Digitized by Google

occuper, nous sommes arrivés hier; mais j'en avais donné le dessin à un jardinier... Monsieur est mon voisin?

M. POTARD.

Oui, monsieur... dont je suis bien désolé...

M. GROSEILLON.

Comment?...

M. POTARD.

C'est que je déteste ce pays! on manque de tout... on paye tout plus cher qu'à Paris... Il faut aller à une lieue pour trouver une côtelette!...

M. CROTONET.

Et on parle beaucoup de voleurs depuis quelque temps...

M. POTARD.

Beaucoup... il arrive des événements toutes les nuits... Encore avant-hier... madame Le Long, dans le bois, on lui a volé trois lapins!

M. CROTONET.

Trois lapins... c'est conséquent; diable! j'ai peur qu'on ne me vole, alors.

Digitized by Google

M. GROSEILLON.

Mais pourquoi donc, monsieur, habitez-vous ce pays, si vous ne l'aimez pas?

M. POTARD.

C'est ma femme qui prétend qu'elle y tousse plus facilement... mais dès qu'elle sera morte, comme je m'en irai dans ma Bretagne!... Vous n'avez pas payé cette maison cher?

M. GROSEILLON.

Huit mille francs.

M. POTARD.

C'est plus qu'elle ne vaut... les propriétés perdent tous les jours dans ce pays.

M. GROSEILLON.

Monsieur habite-t-il aussi cet endroit?

M. CROTONET.

Oui, monsieur, dans le bois avec mes deux femmes... je veux dire avec mon épouse et ma tante, dont voilà quatorze mois qu'elle est au lit, que c'est bien inquiétant, pour

Digitized by Google

un mal de talon qui lui a gagné les z'hanches...

M. GROSEILLON.

A votre épouse ?

M. CROTONET.

Oui, monsieur, plus un enfant de trois ans, une fille qui ne parle pas encore, que c'est bien inquiétant... Votre petit garçon parle, j'en suis sûr...

MADAME GROSEILLON,

Ce serait un peu fort, si à huit ans il ne parlait pas.

M. CROTONET.

Il pourrait être sourd et muet ..

MADAME GROSEILLON.

Mais, monsieur, comme mon mari et moi n'avons aucune infirmité, je ne vois pas pourquoi notre fils serait sourd et muet.

M. CROTONET.

Oh! ce n'est pas une raison... mon père était bègue, et je parle parfaitement ma lan-

Digitized by Google

gue... Votre fils pourrait très-bien être sourd ou le devenir.

MADAME GROSEILLON, à part.

Mon Dieu, que cet homme est bête et ennuyeux!

M. POTARD.

Mon voisin, nous sommes venus aussi pour vous avertir que depuis quelques jours nous faisons des patrouilles dans le bois... entre nous, les habitants du bois seulement... c'est pour en chasser les mauvais sujets... mesure de sûreté; nous pensons que vous voudrez bien vous joindre à nous quelquefois... c'est seulement depuis dix heures du soir jusqu'au jour.

M. GROSEILLON, faisant la grimace.

Avec grand plaisir, messieurs... Est-ce que le tour vient souvent?

POTARD.

Une fois ou deux par semaine, parce que nous ne sommes pas beaucoup d'habitants au bois. Vous avez un fusil?

Digitized by Google

M. GROSEILLON.

J'en ai même deux.

M. POTARD.

Alors, vous m'en prêterez un, car je fais ma patrouille avec un rateau...

M. CROTONET.

Et moi avec une bêche; mais chez les frères Matan, ils ont des armes; je leur z'y ai dit de m'en prêter.

M. POTARD.

Au plaisir de vous revoir, mon voisin; enchanté d'avoir fait votre connaissance; madame, je vous salue de tout mon cœur.

M. CROTONET.

Salut, messieurs, mesdames et votre compagnie... (Les voisins sortent.)

MADAME GROSEILLON.

Si c'est là un échantillon de la société du pays, cela promet!

M. GROSEILLON, soucieux.

Faire des patrouilles dans le bois, la nuit!

Digitized by Google

Je n'étais pas venu à la campagne dans cette intention.

SCÈNE V.

La famille GROSEILLON, JOSÉPHINE.

JOSÉPHINE.

Voilà du veau rôti... C'est ce que j'ai trouvé de plus frais...

M. GROSEILLON.

Je n'aime pas le veau, justement.

MADAME GROSEILLON.

Déjeunons sous ce bosquet, ce sera plus champêtre.

(On déjeune silencieusement; il tombe des chenilles dans l'assiette de madame Groseillon.

MADAME GROSEILLON.

Ah! l'horreur! des chenilles dans mon assiette... Je ne veux plus manger en plein air...

JOSÉPHINE.

On ne trouve rien dans les environs, je me suis informée... Il faut aller à Belleville pour faire ses provisions.

Digitized by Google

M. GROSEILLON.

Comment donc dînerons-nous?... As-tu le temps d'aller à Belleville, Joséphine?

JOSÉPHINE.

Par exemple! vous voulez donc me tuer, monsieur; et le lait qu'il faut que j'aille chercher à Romainville!

MADAME GROSEILLON.

Pour aujourd'hui, on prendra chez le traiteur...

M. GROSEILLON.

Ma femme, allons promener pendant qu'il fait jour... J'achèterai du plomb pour charger mon fusil. (Ils sortent.)

SCÈNE VI.

La chambre de la veille.

La famille GROSEILLON, revenant de la promenade.

BENJAMIN.

J'ai faim!

MADAME GROSEILLON.

Je dînerai volontiers.

Digitized by Google

M. GROSEILLON.

Je mangerai comme quatre! Joséphine, le dîner... pas dans le jardin, ici. Qu'est-ce que nous avons pour dîner?

JOSÉPHINE.

Du veau rôti et de la salade... et du beurre... et des radis...

M. GROSEILLON, en colère.

Qu'est-ce que cela signifie, Joséphine!... C'est une mauvaise plaisanterie... toujours du veau rôti!... Vous ne me ferez pas accroire qu'il n'y avait que cela chez les traiteurs des environs.

JOSÉPHINE.

Dame! c'est ce que j'ai vu de plus présentable... (A part.) Je t'apprendrai à avoir des idées de campagne, où je ne peux pas aller au marché.

M. GROSEILLON.

Si je n'étais pas las... j'irais y voir moi-même... Vous avez du lait pour demain, j'espère?...

Digitized by Google

JOSÉPHINE.

Oui, monsieur.

(On dîne tristement; puis madame prend un livre. Monsieur charge ses deux fusils; Benjamin va jouer dans le jardin.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, ROSE.

ROSE, en bas.

Mam'zelle, pourriez-vous me prêter un peu de beurre? je n'en ai pas assez pour faire la panade de madame.

JOSÉPHINE.

Sont-ils ennuyeux chez ces Potard! ils vous empruntent de tout, et je ne crois pas qu'ils rendent souvent... Faut-il en donner madame?

MADAME GROSEILLON.

Oui, oui...

JOSÉPHINE à Rose.

Pourquoi n'avez-vous donc pas acheté comme moi du beurre à cette marchande qui a passé tantôt?

Digitized by Google

ROSE.

Je ne l'ai pas entendue, mam'zelle...

JOSÉPHINE.

Tenez; vous remarquerez que je vous en donne près d'un demi-quart.

ROSE.

Merci, mam'zelle. (Elle s'en va.)

M. GROSEILLON.

Le temps change, je crois que nous aurons de l'orage... ah! j'ai mal dans les jambes... On se fatigue, ici... on est toujours sur ses pieds... ah!...

(Il s'endort, la nuit vient.)

MADAME GROSEILLON, criant.

Monsieur Groseillon!

M. GROSEILLON, s'éveillant en sursaut.

Eh bien! qu'est-ce que c'est donc? qu'est-il arrivé?

MADAME GROSEILLON.

Vous êtes bien aimable, vous vous endormez à côté de moi.

Digitized by Google

M. GROSEILLON.

Tu lisais...

MADAME GROSEILLON.

C'est égal, monsieur, c'est bien peu galant de s'endormir ainsi... Ah ! il fut un temps où vous aviez toujours quelque chose à me dire... Nous ne sommes pas encore assez vieux pour que vous l'ayez oublié... mais il paraît que la campagne ne vous inspire pas !

M. GROSEILLON.

Mon Dieu ! ma femme, je suis toujours le même... mais je n'ai guère dormi cette nuit... et puis, de n'avoir pas pris de café...

MADAME GROSEILLON.

C'est bon... je n'ai pas besoin de toutes vos explications... vous me faites de la peine...

M. GROSEILLON.

Madame Groseillon, vous me piquez... mais je ne me fâcherai pas, j'aime trop la paix de mon intérieur pour cela...

Digitized by Google

BENJAMIN, accourant.

J'ai encore vu deux crapauds dans le jardin...

M. GROSEILLON.

Tu t'y habitueras...

JOSÉPHINE, apportant des lumières.

J'ai fermé partout le mieux possible... il faut espérer que les chats et les chiens nous laisseront tranquilles cette nuit.

M. GROSEILLON.

D'ailleurs on sait ce que c'est... on n'a plus peur... Est-ce que tu vas déjà te coucher, ma femme?

MADAME GROSEILLON.

Et que voulez-vous qu'on fasse ici quand la nuit est venue!... vous-même dormiez tout à l'heure; bonsoir... Viens, mon fils.

BENJAMIN.

Bonsoir, papa.

M. GROSEILLON.

Allons, bonsoir alors... et que cette nuit répare les fatigues de la veille.

Digitized by Google

SCÈNE VIII.

M. GROSÉILLON, seul.

Mes deux fusils sont chargés... avec du plomb, mais ça blesserait encore... Il fait bien du vent, ce soir... c'est triste, le vent. (Il se déshabille.) Mais quand on dort on n'y pense pas... (Il essaye de chanter.) *J'ai vu partout dans mes voyages...* Je suis enroué ce soir... je ne peux pas chanter... c'est l'humidité de ce lit... Le fait est que MM. Potard et Crotonet ne me plaisent pas beaucoup... Allons, déjà les chiens qui se mettent en train... ces gredins-là attendent le moment où l'on se couche pour commencer leur tapage! M. Crotonet fait des cuirs d'une façon indigne! M. Potard a l'air mieux élevé; mais il se donne un ton tranchant en parlant... (Il se couche.) Dire que j'ai payé ma maison trop cher... Ce n'est pas l'embarras, si je tenais encore mes huit mille francs... Allons, voilà les chats à présent, on sait ce que c'est, et pourtant ça contrarie!... Ah! comme le vent s'engouffre dans les arbres...

Digitized by Google

MADAME GROSEILLON, de sa chambre.

Mon ami, entends-tu?

M. GROSEILLON.

Les chiens et les chats... Oh!... très-bien!

MADAME GROSEILLON.

Oh! c'est autre chose... sur la route... des cris... on dirait quelqu'un qui se plaint, qui gémit...

M. GROSEILLON, se levant sur son séant.

En effet, j'entends quelque chose... dans l'éloignement.

MADAME GROSEILLON.

C'est quelque malheureux qu'on attaque, assurément...

M. GROSEILLON.

Ma foi, tant pis... Que veux-tu que j'y fasse?...

MADAME GROSEILLON.

Dormez-vous, Joséphine?

JOSÉPHINE.

Non, madame, est-ce qu'on peut dormir

Digitized by Google

ici? On dirait que le vent va renverser la maison...

MADAME GROSEILLON, arrivant dans la chambre de son mari.

Oh! ça me fait mal d'entendre ces cris... Vos fusils sont-ils chargés?

M. GROSEILLON.

Oui, tous les deux... (Il ouvre sa fenêtre.) c'est par là... du côté du garde... je crois que ça s'éloigne... (Ils écoutent longtemps.) Je n'entends plus rien... que les chiens... Allez vous coucher, ma chère amie; allez vous reposer...

MADAME GROSEILLON, s'en allant.

Je ne peux pas m'endormir quand j'ai peur... je ne crois pas que j'engraisserai dans ce pays-ci... (Elle s'en va.)

M. GROSEILLON, se recouchant.

Moi, qui suis venu à la campagne pour goûter du calme... du repos... si ça continuait ainsi... Allons, voilà un énorme papillon qui voltige après ma lumière... tant pis... je veux dormir... ah!

Digitized by Google

MADAME GROSEILLON, de sa chambre.

Mon ami... entends-tu?

M. GROSEILLON.

Quoi encore?

MADAME GROSEILLON.

La porte de l'escalier qu'on remue... qu'on a essayé d'ouvrir... oh! certainement il y a des voleurs dans la maison.

M. GROSEILLON, se levant.

Des voleurs? (Il écoute.) C'est vrai... la porte remue... Joséphine, levez-vous... François, Pierre, levez-vous tous!

MADAME GROSEILLON, accourant.

Qu'est-ce donc que Pierre et François, mon ami?...

M. GROSEILLON.

Chut, tais-toi donc... s'il y a des voleurs dans la maison, c'est pour leur faire croire que nous sommes beaucoup de monde ici. (Il ouvre sa fenêtre et crie d'une voix de stentor.) Y a-t-il quelqu'un là-bas?

Digitized by Google

JOSÉPHINE, accourant.

Ne croyez-vous pas qu'on va vous répondre?

M. GROSEILLON.

Mais ça leur fait voir qu'on ne dort pas.

(M. et Mme Groseillon restent une demi-heure à leur fenêtre en embuscade, et Joséphine écoute dans l'escalier.

JOSÉPHINE.

Ça commence à m'ennuyer d'être l'oreille au guet... je vas me recoucher.

M. GROSEILLON.

Ma femme, je crois que c'est tout bonnement le vent qui agite la porte, parce qu'elle ferme mal. Nous serions mieux dans notre lit qu'à cette fenêtre.

MADAME GROSEILLON.

Allons, puisque tu crois que c'est le vent... je le désire... mais j'ai le cœur bien serré! Bonsoir, mon ami.

(Chacun va se coucher, mais on ne s'endort qu'au jour.)

FIN DE LA DEUXIÈME JOURNÉE.

Digitized by Google

TROISIÈME JOURNÉE.

Le jardin.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. et MADAME GROSEILLON, BENJAMIN.

M. GROSEILLON, se promenant avec humeur.

Ce lait était détestable... la moitié d'eau dedans... moi, qui croyais manger tout crême à la campagne...

MADAME GROSEILLON.

Et encore on le vend bien plus cher qu'à Paris !

ROSE, à la porte du jardin.

Pourriez-vous nous prêter un peu de café en poudre... celui qu'on vend par ici ne plaît pas à monsieur, et je n'ai pas le temps d'aller à Belleville.

Digitized by Google

M. GROSEILLON, regardant sa femme.

Peux-tu prêter du café?

MADAME GROSEILLON.

Ça commence à m'ennuyer, de toujours prêter... ils sont par trop sans gêne, ces gens-là... (A Rose.) Je n'ai plus de café, mademoiselle...

ROSE.

Ah! pardon, madame... (Elle s'en va.)

MADAME GROSEILLON.

J'attends encore mon beurre et ma braise...

M. GROSEILLON, ramassant des abricots.

Ah! mon Dieu, le vent a fait tomber presque tous mes abricots! moi, qui me faisais une fête de les voir mûrir!

SCÈNE II.

LES MÊMES, JOSÉPHINE.

JOSÉPHINE, arrivant avec deux grands paniers.

Ouf! en voilà des provisions... viande, volailles, légumes, fruits, œufs... j'ai de

Digitized by Google

tout, mais je suis éreintée ! ce Belleville est d'un loin.

MADAME GROSEILLON.

Et combien avez-vous dépensé ?

JOSÉPHINE.

Dix-sept francs douze sous, madame.

MADAME GROSEILLON.

Ah ! mon Dieu ! que d'argent !

JOSÉPHINE.

Dame ! c'est que tout est ben plus cher qu'à Paris, là.

M. GROSEILLON.

Allez donc vivre à la campagne par économie !...

MARIE-JEANNE, sur la route, avec son âne.

Voulez-vous quelque chose ?

M. GROSEILLON.

Ah ! voilà la fameuse marchande qui n'a que des oignons et de la salade.

MARIE-JEANNE, à la porte.

Oh ! aujourd'hui je suis joliment pourvue;

Digitized by Google

j'ai des légumes... des fraises, des cerises, des œufs frais.

M. GROSEILLON.

C'est ça, aujourd'hui elle a de tout, parce qu'il ne nous faut rien! Laissez-nous, paysanne, je vous dis que nous n'avons besoin de rien... (Marie-Jeanne s'en va.) Ça ne sait jamais venir à propos, ces paysans.

SCÈNE III.

LES MÊMES, POTARD, CROTONET.

POTARD.

Bien le bonjour, mes voisins; savez-vous l'événement ?

M. GROSEILLON.

Quel événement ?

POTARD.

Ce dont tout le monde parle ici... Comment ! vous ne savez pas ?

CROTONET.

Moi, je l'ai su un des premiers...

M. GROSEILLON.

Mais quoi donc, s'il vous plaît?

Digitized by Google

POTARD.

Un homme s'est pendu dans le bois.

MADAME GROSEILLON.

On a pendu un homme... Ah! quelle horreur!

CROTONET.

Non, l'individu s'est fini lui-même, par sa volonté; on a trouvé sur lui une *messive* où il dit que ses infirmités physiques dont il jouissait le dégoûtent de la vie...

M. GROSEILLON.

Comment! on se pend aussi de ces côtés!... Moi qui croyais qu'on ne venait à Romainville que pour rire, faire l'amour...

POTARD.

Ah bien, oui! c'était bon autrefois... les lumières du siècle ont changé tout cela.

CROTONET.

Ce pendu était un homme déjà âgé; il avait le nez bleu, et...

MADAME GROSEILLON.

Ah! monsieur, assez, de grâce! vous me

Digitized by Google

feriez trouver mal avec vos détails; changeons de conversation...

POTARD.

Le temps est remis, nous n'aurons pas d'eau.

CROTONET.

Vous croyez?...

M. GROSEILLON.

Tant mieux.

POTARD.

Tant pis, la terre est trop sèche...

M. GROSEILLON.

Moi, j'aime le soleil...

BENJAMIN.

Papa, irons-nous promener?

M. GROSEILLON.

Oui, mon ami.

CROTONET.

Votre petit bonhomme parle très-bien... C'est heureux d'avoir des enfants qui par-

Digitized by Google

lent... ma fille ne parle pas... c'est bien inquiétant.

POTARD.

Je vais donner de la tisane à ma femme. Au revoir, mes voisins.

CROTONET.

Messieurs, mesdames, la compagnie, je vous offre mes serviteurs.

(Ils sortent.)

MADAME GROSEILLON.

Ces deux hommes-là me donnent le spleen.

M. GROSEILLON.

Veux-tu venir promener, ma femme?

MADAME GROSEILLON.

Dans votre bois, peut-être! je n'oserai plus y aller depuis que je sais qu'on s'y est pendu; d'ailleurs je suis lasse.

M. GROSEILLON.

Viens nous deux, Benjamin; nous irons dans les champs... c'est plus gai.

Digitized by Google

(La chambre de M. Groseillon.)

Il est nuit, tout le monde est couché; M. Groseillon commence à s'endormir lorsque sa femme entre dans sa chambre, pâle et tremblante.

MADAME GROSEILLON.

Mon ami, mon ami... Ah! mon Dieu! levez-vous...

M. GROSEILLON, se mettant sur son séant.

Quoi donc.... est-ce encore de vos terreurs paniques?

MADAME GROSEILLON.

Ah! mon ami, cette fois je ne me trompe pas, je les ai vus...

M. GROSEILLON.

Vous avez vu quoi?

MADAME GROSEILLON.

Des voleurs.... Je ne dormais pas, j'étais contre la fenêtre.... il fait clair de lune; on distingue bien.... J'ai vu deux ou trois hommes monter par-dessus le mur dans le jardin de M. Potard ici à côté.... Venez.... venez.... de votre croisée nous pourrons voir.... (Ils se mettent à la fenêtre.)

Digitized by Google

M. GROSEILLON.

Je vois comme des ombres... du côté de la ruelle...

MADAME GROSEILLON.

Les entendez-vous parler tout bas?

M. GROSEILLON.

Oui... c'est vrai... on parle... et j'entends des pas... Que faire? j'ai envie de tirer un coup de fusil de leur côté... ça réveillera les Potard.

MADAME GROSEILLON.

Oui... oui... tirez, mon ami.

(M. Groseillon prend son fusil et tire à travers les arbres.

UNE VOIX, en dehors.

Eh ben! en vlà une bonne!

MADAME GROSEILLON.

Entendez-vous courir, mon ami?... ils se sauvent, les brigands!

JOSÉPHINE, accourant.

Ah! mon Dieu! qu'est-ce que c'est donc?

Digitized by Google

M. GROSEILLON.

Une bande de voleurs que je viens de mettre en fuite... mais ils ont tourné la ruelle... on dirait qu'ils viennent de ce côté...

MADAME GROSEILLON.

Oui... Ils viennent devant la maison ; ils vont nous attaquer. —

M. GROSEILLON.

Joséphine... mon... autre fusil... vite... et rechargez celui-là...

JOSÉPHINE.

Ah! mon Dieu! monsieur, je ne sais pas charger ça, moi...

MADAME GROSEILLON.

Je mé sens mourir!

UNE VOIX, sur la route.

Est-ce vous qu'avez tiré?

MADAME GROSEILLON.

Ne réponds pas, je t'en prie... ne dis rien !

LA MÊME VOIX.

Répondez donc... est-ce vous, monsieur

Digitized by Google

Groseillon, qui avez tiré ce coup de fusil?

M. GROSEILLON.

Tiens, mais je reconnais cette voix... Qu'est-ce qui est là, d'abord ?...

CROTONET.

C'est moi, Crotonet, avec trois voisins du bois... Nous faisions une patrouille... votre plomb nous a passé sur la tête... nous avons eu une fameuse venette...

M. GROSEILLON.

Comment, c'est vous, monsieur Crotonet ! Figurez-vous que ma femme prétendait avoir vu des voleurs pénétrer dans le jardin de M. Potard, et j'ai tiré pour donner l'alerte... Que je suis désolé! Aucun de vous n'est blessé?...

UN DES HOMMES DE LA PATROUILLE.

Non, mais j'ai perdu mon sabot en courant... Une autre fois, faut pas tirer si étourdiment.

CROTONET.

Bonsoir, monsieur, madame et votre compagnie...

(La patrouille s'éloigne.)

Digitized by Google

M. GROSEILLON.

Ma femme, vous me faites tirer sur la patrouille; cela devient insupportable...

MADAME GROSEILLON.

Oh! je ne reste plus ici... j'y mourrais de peur... j'y maigris... je n'y ai pas une minute de repos...

M. GROSEILLON.

Et moi aussi, j'ai assez de campagne comme ça... Toujours l'oreille au guet... on y deviendrait poltron... Joséphine, demain, dès le matin, vous irez nous chercher une voiture... n'importe où... et nous retournons à Paris.

JOSÉPHINE.

Oh! oui, monsieur! avec grand plaisir... Mon pauvre boulevard du Temple! ça me semblera le paradis...

(Tout le monde va se recoucher.)

FIN DE LA TROISIÈME JOURNÉE.

Digitized by Google

QUATRIÈME JOURNÉE.

(A huit heures du matin Joséphine, qui est sortie au point du jour ramène une voiture, de la barrière ; la famille Groseillon monte en fiacre en y jetant pêle-mêle des paquets.)

M. GROSEILLON.

Ferme les portes, Joséphine; demain, je vais chez mon notaire, et je le charge de vendre cette maison à tel prix que ce soit.

MADAME GROSEILLON.

Une maison où l'on ne dort pas, c'est inhabitable.

JOSÉPHINE, fermant la porte de la rue.

Ah! la v'là fermée... Bonsoir, la maison.

ROSE, arrivant au moment où Joséphine monte dans la voiture.

Mam'zelle, est-ce que vous ne pourriez pas nous prêter une cuillerée de farine?

Digitized by Google

M. GROSEILLON.

Ma chère amie, il faudrait alors que vous vinssiez la chercher à Paris.

JOSÉPHINE.

Ne lui dites pas ça, monsieur, les Potard seraient capables de nous l'envoyer... Allez, cocher, emmenez-nous bien vite...

(Le cocher fouette les chevaux ; la voiture part.)

MARIE-JEANNE, arrivant avec son âne et cognant à la porte.

Voulez-vous queuque chose?

Après voir lu ceci, ne croyez pas, lecteur, que nous ayons voulu faire une satire sur le bois de Romainville et dégoûter les habitants de Paris de cette campagne; telle ne fut jamais notre intention. Ce qui est arrivé à la famille Groseillon arrivera partout aux gens qui sont peureux, qui ne comprennent rien à la vie des champs et se laissent gouverner par leur domestique.

Digitized by Google

Quant à Romainville, cette campagne n'en sera pas moins une promenade charmante où l'on trouve des points de vue ravissants, des bosquets de lilas, de frais ombrages et de fort bons traiteurs; où l'on a construit récemment de jolies maisons bourgeoises, dont plusieurs sont habitées par des artistes, des gens de lettres, des médecins, des négociants et de jolies femmes; où l'on viendra se promener sans avoir besoin de faire toilette, se divertir sans étiquette, rire sans crainte d'être ridicule, et danser le dimanche au bal du bois, qui vaut bien tous les bals champêtres des environs de Paris.

Digitized by Google

Digitized by Google

LES

PARISIENS AU CHEMIN DE FER.

« Par un si beau temps, et un dimanche! » se hasarder sur les chemins de fer! Ah! » monsieur, c'est bien imprudent, bien té- » méraire... Il y aura trop de monde, on se » foulera, on se disputera, pour avoir des » places; ma robe et mon mantelet seront » chiffonnés; croyez-moi, remettons la » partie. »

Ainsi parlait une dame d'une cinquantaine d'années, qui avait été très-jolie et très-coquette, et qui avait conservé sa co-

Digitized by Google

quetterie en perdant sa beauté : c'était madame Grenat, femme d'un gros bijoutier de Paris. Pendant longtemps madame Grenat avait brillé à son comptoir. De beaux yeux, de belles dents, une jolie main, font trouver plus de charmes aux objets que l'on achète. Il faut avoir un commerce très-solidement établi pour mettre une femme laide dans son comptoir. M. Grenat n'avait point à se repentir d'avoir fait le contraire. Les hommes du meilleur genre avaient donné la vogue à son magasin ; il avait fait de bonnes affaires ; une bague, un anneau, un bouton, se payaient fort cher chez lui ; mais la jolie bijoutière avait le talent d'y joindre un sourire qui, probablement, était sans prix ; car avec elle on ne marchandait pas. Enfin, M. Grenat avait acquis une fortune assez ronde ; et il avait deux enfants qui ressemblaient beaucoup à sa femme.

La famille du bijoutier se composait d'une fille de dix-sept ans et d'un petit garçon de dix. La demoiselle était grande, mince,

Digitized by Google

blanche et timide. On supposait qu'elle avait de beaux yeux, mais on n'en était pas certain, parce qu'elle les tenait constamment baissés. On avait laissé Adolphine en pension jusqu'à l'âge de seize ans. Depuis un an qu'elle était chez ses parents, elle regrettait bien souvent ses compagnes de classe et de récréation.

Quant au jeune Benjamin Grenat, c'était ce qu'on appelle communément un diable, un luron, un de ces petits garçons que leurs parents trouvent pleins d'esprit, parce qu'ils font sans cesse un tapage à vous assourdir, qu'ils cassent tout, touchent à tout, se mêlent de tout et ont toujours faim.

Je ne vous ai pas dit que le bijoutier était un gros homme de cinquante-cinq ans, à face réjouie, portant une belle perruque blonde et bouclée au-dessus de l'œil gauche; que sa manie était de parler sans cesse de son commerce, de vouloir faire de l'esprit et de se croire le maître chez lui, quoique le petit Benjamin fût réellement le seul

Digitized by Google

maître de la maison depuis qu'il avait atteint sa cinquième année.

« — Si vous ne voulez pas aller aujourd'hui sur le chemin de fer de Saint-Germain, » répondit M. Grenat en passant sa main sous son menton, « j'aime autant cela. » Je n'y tiens pas. Je n'y allais que pour » vous faire plaisir; et je me rendrai ce » matin chez un confrère qui m'a demandé mon avis pour monter un rubis » qu'il dit très-beau. Je verrai bien ce que » c'est!

« — Oui, j'aime mieux aller aux Tuileries, » dit madame Grenat en allant jeter un coup d'œil à son miroir, qui jadis lui répétait tant de jolies choses.

Mademoiselle Adolphine soupira lorsqu'elle entendit qu'on n'irait pas sur le chemin de fer. Était-ce simplement le regret d'une partie de plaisir, ou bien ce soupir avait-il quelque autre cause secrète? Quoi qu'il en soit, la jeune fille se tourna vers sa mère, et, sans lever les yeux lui dit: «—Dois-

Digitized by Google

» je faire une autre toilette pour aller aux
» Tuileries ?

» — Vous êtes bien comme cela, » répondit madame Grenat. « A votre âge on ne doit » pas s'occuper sans cesse de sa toilette. »

La porte du salon s'ouvrit alors avec fracas. Un petit garçon, barbouillé de chocolat et de confitures, se précipite au milieu de la chambre en criant :

« — Eh bien ! est-ce que nous n'allons pas » partir ? est-ce que vous n'êtes pas prêts ?... » Ah ! que vous êtes longs à vous apprêter ! »

C'était M. Benjamin qui venait de faire un troisième déjeuner, et qui se présentait ainsi devant ses parents.

« — Mais oui, mon ami, » dit la maman en retouchant à la passe de son chapeau; « nous allons aller aux Tuileries.

» — Comment ! aux Tuileries !... mais ce » n'est pas là où je veux aller; c'est au che- » min de fer. Papa m'a dit hier que nous » irions aujourd'hui sur le chemin de fer. » Je veux y aller ! ça m'ennuie, vos Tuile-

Digitized by Google

» ries, c'est toujours la même chose. D'ail-
» leurs tu m'as dit que tu me mènerais au
» chemin de fer. Est-ce que tu m'as menti,
» papa? Ce serait beau !

» — Non, je n'ai qu'une parole; et, au fait,
» je ne vois pas pourquoi nous n'irions pas
» sur le chemin de fer aujourd'hui. Il me
» semble que je suis le maître ici.

» — Allons, » dit madame Grenat en pre-
nant son mantelet, « puisque Benjamin en
» a tant envie, allons au chemin de fer.

» — Qu'on aille chercher une voiture, »
dit M. Grenat à sa domestique. « Êtes-vous
» prêtes, mesdames?

» — Oui, mon ami. Ah! mon Dieu! le
» pantalon de Benjamin est déchiré au ge-
» nou. Comment avez-vous fait cela, po-
» lisson?

» — Dame! je ne sais pas, moi... ça s'est
» fait tout seul.

» — Si ça s'est fait tout seul, il n'y a pas
» de sa faute, » murmure le bijoutier.

« — Mais il ne peut sortir comme cela.

Digitized by Google

» — Pourquoi donc? » reprend le papa; « avec sa veste, ça ne se verra pas.

» — Je veux en mettre un autre, » dit le petit garçon; « je veux en mettre un blanc.

» — Mais tu auras froid, mon ami, car la » saison n'est pas avancée.

» — Tant mieux! là! c'est amusant d'avoir » froid.

» — Il est plein d'esprit, » se dit le bijoutier en se retournant du côté de sa femme.

La voiture était arrivée; M. Benjamin avait un pantalon blanc. Toute la famille descendit l'escalier. Mademoiselle Adolphine n'osa pas donner un coup d'œil dans la glace; sa mère lui a tant dit qu'une jeune fille ne doit pas être coquette, que la pauvre enfant ignore encore si elle est jolie.

Au moment de monter en voiture, M. Benjamin, en voulant sauter sur le marche-pied, trouve moyen de glisser et de salir son pantalon contre une roue.

« — Quel cruel enfant! » dit madame Grenat; « comme le voilà fait!

Digitized by Google

» — Est-ce ma faute si j'ai glissé! Est-ce » que je l'ai fait exprès? » répond M. Benjamin d'un air impertinent.

« — Non, dit le bijoutier; on ne peut pas » supposer qu'il ait fait exprès de glisser. » Mais ce n'est rien : avec ton chapeau ça » ne se verra pas.

» — Du tout! » répond Benjamin; « tout » le monde se moquerait de moi; je vais » aller mettre mon pantalon bleu.

» — Monsieur, vous me payerez à l'heure, » dit le cocher, pendant que le petit garçon est remonté pour changer une seconde fois de pantalon. « Voilà une demi-heure que je » suis devant votre porte.

» — C'est bon! c'est bon! ça repose vos » chevaux. »

Enfin M. Benjamin remet un pantalon bleu, et cette fois il arrive sans accident dans la voiture; mais au moment où l'on va fermer la portière du fiacre, il se met à crier :

« — Et Brusquet!... et Brusquet!... Nous » avons oublié Brusquet! »

Digitized by Google

M. Grenat regarde sa femme et semble lui demander s'il faut aller chercher Brusquet, énorme caniche vagabond que leur fils a recueilli et pris en affection depuis quelques jours. Madame Grenat est indécise; mais le cocher, qui s'ennuie de ne pas partir, a déjà fermé la portière; il est remonté sur son siége et fouette ses chevaux sans faire attention aux cris du petit garçon, que l'on parvient à calmer en lui disant que les chiens ne sont pas admis sur les chemins de fer.

On part enfin; le fiacre s'arrête bientôt rue de Londres devant les bureaux.

La scène est curieuse à observer. A la porte de l'établissement où l'on prend ses billets de départ, vous voyez de braves gens disant solennellement adieu à leur famille, des pères embrassant leur fille, des maris serrant la main de leur femme, qui a des larmes dans les yeux comme si l'époux partait pour la Russie ou s'embarquait pour la Nouvelle-Orléans. C'est que nous ne sommes

Digitized by Google

pas encore familiarisés avec cette route tantôt découverte, tantôt souterraine, et que dans Paris il y a encore des gens qui vous disent : « Aller en chemin de fer !... c'est se » mettre entre la vie et la mort ! »

Cependant M. Grenat a pris le bras de sa femme et la main de son fils, en faisant de la tête un signe à sa fille pour qu'elle ait à les suivre. Toute la famille entre dans l'établissement, où, déjà étourdi par la foule qui se presse, par le bruit qui se fait autour de lui, M. Grenat se promène longtemps dans de grands corridors sans pouvoir trouver le bureau où l'on prend ses places.

« — Est-ce que nous sommes déjà des- » sus? » demanda M. Benjamin en regardant son père.

« — Dessus quoi?

» — Sur le chemin de fer! cette bêtise!

» — Non, non, pas encore... C'est-à-dire » nous sommes dans l'établissement.

» — Qu'est-ce que nous faisons donc main- » tenant?... Est ce que nous n'aurons pas

Digitized by Google

» bientôt fini de nous promener dans des » couloirs ?

» — Il est certain, » dit madame Grenat, « que cela commence à devenir fatigant... » Adolphine, vous nous suivez, n'est-ce pas?

» — Oui, maman.

» — Est-ce ma faute si je ne trouve pas le » bureau où l'on prend ses places?...

» — Il faut le demander, monsieur; nous » ne pouvons point passer notre journée à » chercher ce bureau.

» — C'est juste... je vais demander... c'est » ce que je voulais faire. »

M. Grenat se décide à quitter un moment sa femme et son fils pour aller s'informer où est le bureau. On lui prouve qu'il a passé plusieurs fois devant. Enfin il va demander quatre places.

« — Pour quel endroit? » lui dit l'employé.

« — Parbleu, pour le chemin de fer...

» — Je vous demande où vous voulez » aller ?

Digitized by Google

» — Où.., Dame... où vous voudrez.

» — Est-ce à Saint-Germain ou à Asnières?

» — Ah! très-bien... je comprends... je n'avais pas compris tout de suite... C'est à... Je n'ai pas pensé à demander à Benjamin s'il voulait aller à Saint-Germain ou à Asnières... Quatre à Saint-Germain, tant pis!....

» — De quelles places voulez-vous?

» — De quelles places?.... Je n'y suis pas du tout.

» — Berlines ou wagons?

» — Ah! très-bien... des meilleures... des plus solides... Quand on fait tant que d'aller en chemin de fer, il ne faut pas regarder à la dépense. »

On donne à M. Grenat quatre places de berline. Il revient d'un air tout fier vers sa famille en criant : « Nous avons des billets!... quatre places de berline! C'est coussiné, c'est douillet; nous serons comme dans une loge louée! Venez, venez,

Digitized by Google

» car, au mouvement qui se fait, je sup-
» pose que le départ ne tardera pas à s'ef-
» fectuer. »

La famille Grenat se met encore à parcourir des couloirs pour chercher le chemin de fer, et elle va de nouveau se perdre dans l'établissement, lorsque Benjamin s'écrie : « Il faut suivre tout le monde ! » Grâce à cette heureuse idée, la famille ne tarde pas à descendre le grand escalier qui conduit au point de départ.

Lorsqu'on voit pour la première fois ce hardi travail, cette invention si belle et si simple à la fois, on ne peut se défendre d'une secrète émotion. La famille Grenat en éprouve une très-vive à l'aspect des voitures, de la locomotive et de la voûte souterraine.

« — Mon Dieu, monsieur, cela me fait un
» drôle d'effet, » dit madame Grenat en s'appuyant sur le bras de son époux.

« — Bah ! en vérité ! ça vous fait peur ! »
répond le bijoutier en tâchant de sourire

Digitized by Google

pour dissimuler la frayeur qu'il éprouve lui-même.

« —Comme cela sent la fumée!... le char-» bon de terre! » dit Benjamin.

« — Toujours, mon ami, toujours. C'est » comme dans les ports de mer.

» — Est-ce que tu as été sur mer, papa?

» — Non, mais j'ai été à Saint-Cloud en » vapeur; c'est la même chose. »

Mademoiselle Adolphine ne disait rien, mais elle ne pouvait se lasser de regarder la route qu'elle allait parcourir. Pour la première fois elle levait ses beaux yeux : c'était déjà une amélioration due au chemin de fer.

« — Il s'agit à présent de savoir dans « quelle voiture nous devons nous mettre, » dit M. Grenat.

« — Dépêchons-nous, papa, on prend « toutes les places.

» — Certainement... il faut nous dépê-» cher!... Mais comment s'y reconnaître? » cette fumée vous étourdit! »

Heureusement pour la famille du bijoutier,

Digitized by Google

l'un des conducteurs vient demander à M. Grenat quelles sont ses places. Celui-ci montre ses billets, et on ouvre devant lui une berline dans laquelle il y a déjà quatre personnes. Benjamin saute le premier dans la voiture, puis madame Grenat monte en chancelant, puis mademoiselle, puis le chef de la famille, qui se laisse aller sur le banc garni de coussins en murmurant d'un air résigné, qui n'avait rien de rassurant :

« — Il n'y a plus à reculer... nous y voi-» là !... à la grâce de Dieu !

» — Ah ! mon Dieu ! » dit madame Grenat en roulant des yeux effarés autour d'elle, « j'ai bien envie de m'en aller !... de retourner » chez moi !

» — Par exemple ! chère amie, vous plai-» santez !... Cependant, si vous en aviez » réellement le désir... je ne voudrais pas » vous forcer à rester ici ! »

La grande Adolphine ne paraissait pas avoir peur ; elle s'était assise près de son père, et déjà elle venait de s'apercevoir

Digitized by Google

qu'elle avait pour vis-à-vis un jeune homme qui était employé dans un magasin de nouveautés, situé précisément en face de la boutique de M. Grenat, et qui se tenait souvent sur le seuil de son magasin depuis que la fille du bijoutier était sortie de pension. Cela prouve que les jeunes filles voient parfaitement bien sans lever les yeux. En général il est très-rare que les femmes aient la vue basse; c'est une infirmité réservée aux hommes : la nature a tout fait pour le mieux.

Pendant que M. et madame Grenat se consultaient pour savoir s'ils oseraient rester sur le chemin de fer, le petit Benjamin avait quitté sa place et s'avançait vers la portière restée ouverte, en disant : « — On ne voit » rien ici !... moi, je veux voir !... je veux » aller sur la voiture qui a un poêle !

» — Mon fils, » dit M. Grenat, « on ne va » pas sur la locomotive, ce serait imprudent.

» — Moi je veux y aller.

» — Benjamin, je t'expliquerai pourquoi » on ne va pas dessus....

Digitized by Google

» — Laisse-moi tranquille, je veux y » aller ! »

Et Benjamin descend lestement de la berline.

« — Ah ! mon Dieu ! où va-t-il ?... il va » se faire broyer dans quelque chose ! » s'écrie madame Grenat en voyant disparaître son fils. « Monsieur Grenat, courez donc » après lui, retenez-le, ramenez-le bien » vite, je vous en supplie !...

» — C'est un démon ! » dit le bijoutier en sortant de la berline. « Il n'a peur de rien; » il tiendra de moi. Je vais le chercher. »

Quelques instants s'écoulent : le père et le fils ne reparaissent pas. Madame Grenat ne peut plus résister à son inquiétude : elle s'élance à son tour hors de la voiture et fait quelques pas en criant : Benjamin, ou es-tu ? »

Benjamin n'a pas répondu à sa mère, mais en revanche le bruit de la trompette se fait entendre pour donner le signal du départ. Les voyageurs accourent, la foule se presse contre les rails et se précipite dans

Digitized by Google

les voitures. En vain les préposés cherchent à établir l'ordre et s'écrient : « Votre billet !... » vous n'êtes pas pour ici ! vous ne devez » pas monter là !... » On ne les écoute plus. Voitures, berlines, wagons, en un instant tout est envahi, tout est plein, et madame Grenat, enveloppée dans un groupe, s'est trouvée poussée et presque portée dans un wagon. C'est vainement que la bijoutière, regardant autour d'elle, s'écrie : « Je n'étais » pas ici !... Ce n'est pas là ma place !... Je » dois être avec ma famille ! » On ne fait aucune attention aux lamentations de la pauvre dame; une commotion légère annonce que la chaîne est lâchée : on est parti ! Madame Grenat, qui ne sait plus où elle en est, veut ouvrir la portière et descendre; une main très-rude la retient et la repousse à sa place, tandis que plusieurs voix s'écrient en même temps : « Eh ! madame ! que faites-» vous là !... On ne peut plus descendre ! nous » sommes en route !

» — Cela m'est égal... je veux m'en

Digitized by Google

» aller !... je veux être dans une berline !...
» Cocher, arrêtez !... descendez-moi ! »

Des éclats de rire accueillent l'exclamation de la bijoutière, qui regarde avec colère ses compagnons de voyage.

Madame Grenat se trouvait dans un wagon dont les banquettes n'étaient point garnies. Elle avait à sa gauche deux hommes en blouses bleues, en bonnets de coton, en guêtres de cuir, qui sentaient la pipe, l'ail, le vin et l'eau-de-vie. A sa droite, une jeune femme très-jolie, fort occupée à causer avec un tout jeune homme; deux enfants; une nourrice. En face, trois jeunes gens, tournure de mauvais sujets; deux petites paysannes qui n'avaient pas l'air pastoral; un petit-maître de soixante ans, et deux ouvriers endimanchés.

Les deux paysannes regardaient la bijoutière en ricanant, les ouvriers en faisaient autant, le vieux petit-maître lui faisait des mines, les jeunes gens plaisantaient, et les deux charretiers juraient.

Digitized by Google

« — Nous sommes un de trop, » dit le vieux beau-fils; « on ne doit pas être autant » que cela dans un wagon.

» — Messieurs, je vous en supplie, » reprend madame Grenat au bout d'un moment, « faites arrêter; je veux ma place avec ma » famille!

» — Ça ne va pas encore bien vite, » dit un des hommes en blouse à son voisin.

« — Oh! ça va filer tout à l'heure, tu vas » voir; on repasserait son couteau sur la » route!

» — Ah! que c'est drôle! » dit une des paysannes.

« — Oh! que c'est gentil! » dit l'autre, « on ne se sent pas aller.

» — C'est ce qui en fait le charme, » dit un des jeunes gens.

« — Nous sommes un de trop! » répète le vieux petit-maître, en tâchant de se grandir les yeux pour regarder la jolie femme qui cause à part sans faire attention à ses voisins.

Digitized by Google

« — C'est drôle, le bruit que ça fait, » dit un des ouvriers.

« — C'est l'effet de la machine dans les » choses, » lui répond son camarade en prenant l'air connaisseur.

« — Tu crois que c'est ce qui produit ça?

» — Parbleu!... est-ce que je ne connais » pas la mécanique!... même que j'aurais pu » être employé dans les travaux de la con- » fection; mais je *m'ai* présenté trop tard, » vu que je ne savais pas.

» — Tiens! tiens! voilà que ça file crâne- » ment, » dit un des rouliers.

« — Je crois que je vais me trouver mal! » dit madame Grenat, désespérée de ce que l'on ne fait aucune attention à elle.

« — Nous sommes un de trop! » dit le petit vieux en mâchant un cure-dent, pour faire croire qu'il a encore une dentition.

« — Est-ce qu'il va toujours nous répéter » la même chose? » murmure une des pay- sannes en haussant les épaules.

Digitized by Google

« — Il m'ennuie, ce vieux pierrot déplumé! » il ne cesse pas de me regarder! »

» — Fais-lui la grimace!

» — Ah! mon Dieu! où sommes-nous? on » ne voit plus clair! » s'écrie madame Grenat lorsque l'on arrive sous la voûte.

« — Taisez-vous donc, madame, » dit un des rouliers; « vous nous assourdissez avec » vos cris!

» — Mais je ne vois plus clair, monsieur.

» — Eh bien, ni nous non plus!

» — Mais c'est très-inconvenant!... voyager » avec des étrangers dans l'obscurité!

» — N'ayez donc pas peur! si vous aviez » vingt ans de moins, on comprendrait vos » craintes; mais à présent, la maman, vous » pouvez faire cinquante lieues sans chan- » delle. »

Madame Grenat se mord les lèvres avec dépit; son amour-propre blessé l'emporte sur sa frayeur. Elle murmure entre ses dents: « Les gens sans éducation sont bien grossiers » avec les femmes!... » Mais elle dit cela

Digitized by Google

assez bas pour que ses voisins ne puissent l'entendre. Ensuite elle donne un grand coup de coude à droite, un grand coup de pied à gauche, et ne souffle plus mot pendant le reste de la route.

Tandis que ces choses se passaient dans la wagon qui portait madame Grenat, son époux éprouvait aussi des tribulations. Après être sorti de la berline pour chercher son fils, le bijoutier avait couru vers une berline dans laquelle il avait vu monter un petit garçon qui ressemblait de loin à Benjamin. Ayant reconnu son erreur, il avait voulu descendre, mais alors le hourra était venu; M. Grenat s'était trouvé bloqué et intercalé entre deux voyageurs; puis le départ s'étant effectué, il lui avait bien fallu rester où le hasard l'avait placé.

La voiture où se trouvait M. Grenat était fort bien composée : il y avait une famille anglaise, une vieille comtesse accompagnée de sa nièce, un banquier de la Chaussée-d'Antin et deux avocats. Il n'y avait qu'une

Digitized by Google

seule personne qui faisait ombre au tableau; c'était un petit homme assez malpropre, portant un chapeau qui n'avait presque plus de bords, un habit râpé dont les parements ressemblaient à de l'amadou, et un pantalon si court qu'on était libre de le prendre pour une culotte, malgré tous les efforts de son propriétaire pour le faire descendre à la cheville. Du reste ce petit monsieur semblait comprendre lui-même qu'il était déplacé parmi cette fashion. Il se tamponnait le plus possible dans un coin de la voiture, regardait continuellement ses souliers, et pour se moucher se cachait la tête dans son chapeau, qu'il avait la précaution d'ôter tout exprès.

M. Grenat était tombé entre deux Anglais; il leur avait souri en murmurant: « Je suis » ici malgré moi; je cours après mon fils; j'a- » vais cru le voir entrer dans cette voiture; » je me suis trompé; où peut-il être? je suis » très-inquiet. »

Les Anglais avaient regardé M. Grenat

Digitized by Google

sans sourciller et ne lui avaient rien répondu. Alors le bijoutier s'était tourné vers le petit homme peu dandy; mais celui-ci ayant éternué, s'était vite caché la tête dans son chapeau.

Pendant quelques minutes la société garda le silence le plus complet. Cependant, en passant sous la grande voûte, une petite Anglaise ayant poussé un cri, un de ses compagnons lui dit à demi-voix :

« — Taisez donc vous tout suite; c'était » mauvais genre de avoir peur ! »

L'Anglaise se tut. Mais M. Grenat, qui avait eu peur aussi, s'écria en revoyant le jour : « — Ah ! saprebleu !... je suis bien aise d'en » être sorti ! On ferait bien de se faire assu- » rer par le Phénix avant de s'embarquer. »

La belle société ne souffla pas mot. Le petit homme râpé se retourna pour prendre du tabac dans une boîte d'étain, et M. Grenat, mystifié de voir que sa plaisanterie ne portait pas, rajusta sa perruque et se retira dans sa cravate.

Digitized by Google

Au bout d'un moment la vieille comtesse dit en s'adressant à un Anglais : « — Quels » sont donc ces hommes que l'on voit si sou- » vent sur le bord du chemin, près d'une » petite guérite, et qui lèvent le bras en l'air » en nous regardant?

» —C'étaient des cantonniers; ils étaient » placés là pour avertir nous qu'on pouvait » avancer sans danger. Quand ils lèvent un » petit drapeau noir, ça voulait dire que... » il fallait pas.

» — Qu'il ne faut pas quoi ?

— » Que... *it is for*... Je voulais dire... » fallait pas.

» — Ah! je comprends, » dit M. Grenat, qui voulait toujours se mêler à la conversation. « Quand ils prennent leur drapeau » noir, ça veut dire que la peste est à Saint- » Germain : c'est très-ingénieux! »

L'Anglais se tourna vers le bijoutier, le regarda d'un air dédaigneux, puis murmura : « Vous savez pas ce que vous disez! »

M. Grenat eut un moment envie de se

Digitized by Google

fâcher, mais il préféra n'en rien faire. Pendant le reste du voyage le silence ne fut interrompu que par deux éternuments étouffés dans le fond d'un chapeau.

Revenons maintenant à M. Benjamin. Après avoir quitté ses parents, il s'était trouvé contre un wagon au moment du départ. Ne sachant plus que faire pour rejoindre son père, le petit garçon s'était mis à crier. Une main vigoureuse l'avait enlevé alors par le bras et porté dans le wagon; puis un monsieur décoré et à moustache lui avait dit :

« — Allons, petit, ne crie pas ; te voilà » placé; tu vas aller en chemin de fer.

» — Oui, mais je ne suis pas avec papa » et maman !

» — Pourquoi les as-tu quittés ?

» — Pour voir la grosse machine qui » fume. Ils sont dans une voiture à cous- » sins.

» — Tu les retrouveras au Pècq.

» — J'aime mieux les retrouver tout de » suite.

Digitized by Google

» — C'est fini, on ne sort plus, nous » roulons.

» — Mais je...

» — Silence !

» — Mais pourtant !...

» — Ah ! corbleu ! taisons-nous, ou je » me fâche ! »

M. Benjamin se tut, car son voisin le militaire ne semblait pas disposé à le traiter avec l'indulgence à laquelle on l'avait accoutumé.

Bientôt la conversation s'engagea entre les personnes qui se trouvaient dans le wagon. C'était une grisette, plusieurs boutiquiers de la capitale, trois militaires et un monsieur entre deux âges qui tirait souvent de sa poche avec affectation une tabatière en cuivre doré, dans laquelle il plongeait deux doigts où brillaient de grosses bagues en pierres fausses. Il décrivait alors un demi-cercle avec son bras, de façon que lorsqu'il prisait, son voisin de droite était obligé de se faire tout mince pour ne

Digitized by Google

point recevoir un coup de coude dans le visage.

« — Messieurs, » dit un des commerçants en regardant les voyageurs, « il faut » avouer que c'est une belle chose que l'in» dustrie, et que voilà une entreprise qui » procurera de grands avantages aux voya» geurs.

» — Oui, c'est fort beau, » dit un des militaires; « mais quand on pourra mettre » de la cavalerie dans les wagons, ce sera » encore plus beau; parce qu'alors on fera » cent lieues sans éreinter les chevaux.

» — Je n'y vois rien d'impossible, mon» sieur; on a bien mis la petite poste dans » des omnibus.

» — Je veux m'en aller trouver papa! » dit Benjamin.

« — Silence, enfant! les mioches n'ont » pas la parole ici. »

L'homme aux pierres fausses décrivit un cercle avec son bras, en disant : « Ce qu'il » faut désirer surtout, c'est que cette en-

Digitized by Google

» treprise... hum ! hum !... soit profitable » aux théâtres. »

Et ce monsieur se met à chanter d'une voix de contr'alto et en battant la mesure sur sa tabatière : « *Ah! quel beau jour...* une, deux, » *chantons la gloire...* une, deux, trois, » quatre, *pour son amour...* une, deux, *quelle* » *victoire*.

» — Est-ce que nous allons passer dans » un grand souterrain? » dit la grisette pendant que le monsieur chantait encore.

« — Oui, mademoiselle, c'est-à-dire sous » une voûte, » répond le militaire qui avait fait monter Benjamin; « mais soyez tranquille : il n'y a aucun danger. Allons, » petit, tenons nos jambes tranquilles, ou » je cogne, corbleu !

» — Ce doit être bien plus effrayant lorsqu'on se trouve dans le *tunnel* qui est sous » la Tamise, » dit un marchand.

« — Ah! oui, » dit le chanteur, « j'ai » beaucoup entendu parler de ce chemin » sous la Tamise; on assure que ce sera aussi

Digitized by Google

» brillant que le passage des Panoramas. Il
» me semble que l'on devrait y construire
» un théâtre d'opéra... *Ah! quel beau jour...*
» une, deux... *pour son amour*, une, deux!...
» Monsieur en use-t-il?

» — Volontiers.

» — C'est du Virginie pur; je n'en prends
» jamais d'autre.

» — Monsieur, est artiste, je gage.

» — Vous ne vous trompez pas. Première
» basse chantante dans les opéras; c'est moi
» qui conduis...

» — L'orchestre?

» — Non, les chœurs. Je suis appelé dans
» ce moment à Périgueux, où l'on assure
» qu'ils ont de mauvais chœurs. Je ferai mar-
» cher tout cela!... *Ah! quel beau jour...* une,
» deux... *chantons la gloire...* une, deux,
» trois, quatre. »

En ce moment on entrait sous la grande voûte. M. Benjamin poussa des cris affreux quand il ne vit plus clair; et comme il ne voulut pas se taire, son voisin le militaire

Digitized by Google

lui appliqua une petite claque sur la joue en disant :

« —Il faut corriger les poltrons de bonne » heure; sans cela, quand ils sont grands, » ils deviennent des lâches. »

Benjamin n'avait jamais reçu une chiquenaude de sa vie. La correction produisit sur lui un tel effet, que pendant tout le reste du chemin il n'osa plus ni parler, ni remuer, ni bouger.

Enfin on arriva au Pecq au moment où l'artiste d'opéra comptait : une, deux, pour la vingtième fois. Le militaire fit descendre lui-même le petit garçon hors du wagon en lui disant d'un ton radouci :

« —Allons, nous avons fini par être bien » sage. Je savais bien que je ferais quelque » chose de toi. »

Benjamin ne répondit pas, mais il se mit à courir, car il venait d'apercevoir son père qui avait rejoint sa mère, qui avait retrouvé sa fille. On tomba dans les bras l'un de l'autre, il semblait que l'on ne s'était pas vu

Digitized by Google

depuis dix ans. Madame Grenat embrassa même sa fille, ce qui ne lui arrivait que dans des circonstances extraordinaires. Du reste, le voyage en chemin de fer avait porté ses fruits : la bijoutière était infiniment moins coquette, le mari moins bavard, Benjamin beaucoup plus obéissant, et la grande Adolphine savait qu'elle était jolie : le commis du magasin de nouveautés le lui avait dit plusieurs fois pendant la route. Niez donc encore l'utilité des chemins de fer.

Digitized by Google

Digitized by Google

LES

CROIX ET LE VENT.

Adèle Renneval avait vingt-quatre ans et elle était encore demoiselle : cependant, sans être remarquable par sa beauté, sans avoir une de ces figures qui font sensation dans un bal, dans un concert, et sur laquelle se braquent toutes les lorgnettes dans une salle de spectacle (suffrage quelquefois embarrassant pour celle qui en est l'objet), mademoiselle Renneval était fort agréable; sa physionomie spirituelle et distinguée prévenait favorablement : ses yeux noirs n'étaient ni bien grands ni bien langoureux,

Digitized by Google

mais ils étaient aimables, et leur expression ajoutait aux charmes de ses paroles; car mademoiselle Adèle s'exprimait avec grâce, avec élégance : en l'écoutant, on la trouvait jolie... tandis que nous voyons dans le monde beaucoup de belles personnes qui ne gagnent pas à être écoutées.

Adèle avait reçu une brillante éducation. Fille d'un avocat de talent, qui, en mourant, n'avait pas laissé de fortune parce qu'il n'avait jamais voulu plaider contre sa conscience, et qu'en général les mauvaises causes sont payées bien plus cher que les bonnes, ce qui les aide nécessairement à triompher; mademoiselle Renneval, n'ayant, avec sa mère, que de quoi vivre dans une honnête médiocrité, avait cultivé avec fruit la musique et la peinture; la poésie même ne lui était pas étrangère; elle aimait passionnément la lecture, elle savait par cœur quelques-uns de nos bons auteurs, enfin elle faisait aussi des vers, mais en secret, en cachette; on ne les montrait qu'à quelques

Digitized by Google

bons amis sous la promesse qu'ils n'en diraient rien, et ces bons amis ne manquaient pas d'aller les communiquer à tout le monde en faisant la même recommandation. Dans la société, c'est toujours ainsi que se gardent les secrets.

Adèle Renneval était devenue ce qu'on appelle dans le monde une femme artiste : cela signifie assez habituellement une femme qui a dans la tournure, dans les manières, dans le langage, plus de franchise, d'abandon, de désinvolture que les autres dames; cela promet encore une personne qui est exempte de préjugés, qui ne se soumet pas strictement aux lois de l'étiquette et des convenances, qui a plus de liberté dans ses actions et dans son langage : enfin une femme artiste doit toujours avoir quelque chose d'original. C'est du moins ainsi qu'on les juge, qu'on se les représente, et j'en connais beaucoup qui ne ressemblent nullement au portrait que je viens de vous faire.

A dix-neuf ans, mademoiselle Renneval

Digitized by Google

avait perdu sa mère, et elle était allée vivre avec une vieille tante, seule parente qui lui restât. La tante avait cinq mille livres de rente et était très-sourde. Mademoiselle Renneval devait un jour hériter de sa vieille parente, et avec deux mille francs de revenu qu'elle possédait déjà, c'était un parti fort convenable pour un grand nombre d'hommes à marier. Une demoiselle agréable, bien faite, spirituelle, ayant des talents et devant posséder un jour sept mille francs de rente, ne doit pas craindre de rester pour *coiffer sainte Catherine*, comme disent les bonnes femmes, qui aiment les proverbes presque autant que *Sancho*.

Pourquoi donc, à vingt-quatre ans, mademoiselle Adèle Renneval n'avait-elle pas encore trouvé un mari ?

Trouvé ! il est probable qu'elle en avait trouvé beaucoup. Les laides, les sottes, les méchantes en trouvent bien, et Adèle n'était rien de tout cela. Elle les avait donc tous refusés ?... Peut-être, ayant elle-même de

Digitized by Google

l'esprit, des talents, avait-elle désiré rencontrer les mêmes avantages dans un mari, et, en exigeant trop, n'avait-elle rien obtenu. Mais non, les femmes d'esprit, les femmes aimables ne sont pas ordinairement les plus difficiles à contenter : indulgentes pour les défauts, compatissantes pour les faiblesses, elles savent bien que rien n'est parfait ici-bas, et qu'il faut prendre les hommes pour ce qu'ils sont, les choses pour ce qu'elles valent, le temps pour ce qu'il est, les amants pour ce qu'ils promettent, et les maris pour ce qu'ils seront.

Alors pourquoi mademoiselle Renneval n'était-elle pas encore dame ? On faisait là-dessus une foule de conjectures, et parmi ceux qui jasaient le plus on remarquait M. Mollard, homme de cinquante-cinq ans, ancien sous-chef dans une administration, retiré avec sa pension, veuf de sa troisième femme, et n'étant occupé qu'à savoir ce qui se passait chez ses voisins, et même dans son quartier.

Digitized by Google

M. Mollard n'avait rien pour plaire : avec des yeux ronds et bêtes qui semblaient vouloir sortir de sa tête, avec une bouche de grenouille, un nez épaté, un menton crochu, un front rétréci et des cheveux en hérisson, on ne peut pas être beau, même à vingt ans; surtout lorsque l'on joint à tout cela un air important et prétentieux. M. Mollard avait donc toujours été laid, et, en vieillissant, l'expression désagréable de sa physionomie n'avait fait qu'augmenter. Cependant ce M. Mollard était veuf de sa troisième femme.

Oui, M. Mollard avait trouvé trois femmes! et trois femmes gentilles qui avaient consenti à l'épouser! On dit que l'amour est aveugle, mais l'hymen l'est bien plus encore.

La première épouse de M. Mollard fut une jeune fille qui sortait de pension, et que sa mère, femme coquette, était bien aise d'éloigner d'auprès d'elle. Elle rêvait bals, fêtes, plaisirs. Son mari, horriblement jaloux,

Digitized by Google

l'enfermait et ne la menait jamais dans le monde. Elle mourut d'ennui et de langueur au bout de deux ans de mariage.

Madame Mollard *deux* fut une grisette vive, espiègle, étourdie, qui avait accepté un époux pour être appelée madame, mais non pas pour vivre dans la retraite. M. Mollard, toujours jaloux, voulut enfermer sa seconde femme et la traiter comme la première, mais cette fois il ne fut pas le maître. Madame Mollard *deux* lui donna des chiquenaudes sur le nez et lui cassa des assiettes sur la tête. Ce fut elle qui enferma son mari pour aller au bal, passant les nuits dehors quatre fois la semaine et brisant tout dans son ménage quand on osait lui faire un reproche; elle mena trois ans une joyeuse vie que termina brusquement une fluxion de poitrine gagnée à la suite d'un galop.

M. Mollard ne la regretta pas.

Madame Mollard *trois* était une douairière extrêmement passionnée. Elle avait eu quelques faiblesses étant demoiselle; M. Mollard,

Digitized by Google

craignant qu'elle n'en eût étant femme, voulut la tenir sous clef comme sa première. Madame Mollard *trois* n'aimait pas la solitude, et un beau matin elle s'enfuit avec un jeune artiste qui venait de jouer *Antony* à la banlieue. Quelques années après, M. Mollard apprit qu'il était veuf pour la troisième fois.

Trois mariages malheureux auraient dû guérir ce vilain monsieur de son penchant pour l'hyménée, et cependant Mollard, qui devenait vieux, Mollard, qui ne pouvait pas devenir plus laid, mais qui pouvait être plus ridicule, osa porter ses vues sur mademoiselle Renneval.

Reçu chez la vieille tante, dont il faisait quelquefois la partie d'impériale, Mollard y vit Adèle. Il apprit qu'elle était libre, qu'elle avait déjà refusé plusieurs partis; il fut séduit par ses grâces, émerveillé de son esprit, et se dit : « Faisons-lui la cour, et » tâchons d'en faire ma quatrième. »

Adèle ne remarquait ni les œillades ni les

Digitized by Google

soupirs de Mollard; elle ne pouvait pas supposer que ce monsieur fût un aspirant à sa main. S'apercevant qu'il soupirait en vain, un jour Mollard se décida à faire sa déclaration. La tante était présente, mais elle était sourde; on pouvait, sinon agir, du moins parler devant elle.

Cependant, lorsque M. Mollard eut achevé sa déclaration d'amour. Adèle rit si fort et si longtemps, que la tante entendit quelque chose et demanda de quoi il s'agissait.

« — Ce n'est rien, ma tante, dit Adèle, » c'est M. Mollard qui déclame une scène » d'amour!... Il est encore très-gai pour son » âge, M. Mollard, et il fait de si laides gri- » maces quand il veut jouer les amoureux, » qu'en vérité je ne suis pas étonnée qu'il » ait fait mourir ses trois femmes!... Elles » auront trop ri en le regardant. »

Mollard mystifié vit que ce serait en vain qu'il courtiserait Adèle; il eut l'air de tourner lui-même en plaisanterie ce qu'il venait de lui dire; mais au fond du cœur il conserva

Digitized by Google

un sentiment de dépit, et le désir de se venger : car l'amour-propre d'un sot est chose fort irritable; il ne pardonne pas ce que les gens d'esprit oublieraient facilement.

Mollard continuait d'aller chez madame Brémont, c'était le nom de la tante d'Adèle; il écoutait, il observait, il questionnait. Un soir que la vieille dame avait gagné à l'impériale et qu'elle était de meilleure humeur qu'à l'ordinaire, il parvint à la faire causer de sa nièce, et sut que mademoiselle Adèle avait été trois fois sur le point de se marier.

« — Trois fois! » dit Mollard enchanté d'avoir fait cette découverte, « et quelles » furent donc les causes qui empêchèrent » ces mariages?

» — Hein?... » dit la vieille dame en penchant l'oreille vers Mollard.

Celui-ci colle sa bouche dessus, et répète sa question.

« — La cause, » dit madame Brémont; « est-ce que j'en sais quelque chose?... Ces

Digitized by Google

» jeunes filles sont si fantasques... Ce qu'elles » veulent un jour, elles ne le veulent plus le » lendemain.

» — Les prétendus lui déplaisaient donc?

» — Hein? »

Mollard se décide à embrasser l'oreille qu'on lui présente, et recommence sa question.

« — Non! les prétendus ne déplaisaient » pas à Adèle... Bien au contraire; le pre- » mier était un jeune homme fort joli gar- » çon. Le contrat allait se signer lorsque » ma nièce se trouva mal, puis elle ne » voulut plus conclure. Le second était un » militaire fort bien tourné. Au repas des » fiançailles, Adèle perdit connaissance, » et ne voulut plus se marier. Enfin le troi- » sième était un homme de lettres rempli » d'esprit, d'amabilité; mais un soir, en » causant avec lui, ma nièce tomba en syn- » cope, et ce troisième mariage fut rompu » comme les autres.

» — C'est étonnant, c'est fort extraordi-

Digitized by Google

» naire... Mais pourquoi mademoiselle votre
» nièce se trouvait-elle mal?... Il fallait qu'il
» y eût une cause... On ne s'évanouit pas
» sans motif... surtout une artiste qui ne
» fait point la petite-maîtresse... Elle a dû
» vous apprendre le motif?

» — Hein? »

Mollard entre presque sa figure dans l'oreille de la vieille dame, qui lui répond enfin :

« — Ma nièce ne m'a dit autre chose
» sinon : Je ne veux plus épouser ce mon-
» sieur... il ne me plaît plus... il n'est plus
» de mon goût. — Comme je n'ai pas l'habi-
» tude de la contrarier, je n'ai pas insisté...
» Et puis, si elle aime mieux rester de-
» moiselle, je ne vois pas pourquoi elle se
» marierait. »

Mollard n'en peut plus savoir davantage. Las d'embrasser l'oreille de madame Brémont, il s'éloigne; mais ce qu'il vient d'apprendre fait travailler son imagination. Une jeune personne qui s'évanouit, qui tombe

Digitized by Google

en syncope, et qui ensuite ne veut plus de son pétendu, cela doit cacher quelque mystère, et Mollard en tire les conséquences suivantes :

« — Ou mademoiselle Renneval a quelque » difformité secrète quelle n'ose avouer à » celui qu'elle doit épouser, ou elle a eu » quelque intrigue, quelque faiblesse dont » elle appréhende qu'on ne parle à son » futur, ou elle éprouve une invincible » horreur pour le mariage, ou... c'est autre » chose. Mais certainement il y a quelque » chose. »

Depuis qu'il sait l'histoire des évanouissements et des mariages rompus, M. Mollard emploie une nouvelle tactique pour tâcher d'en apprendre davantage. Lorsqu'il est chez mademoiselle Renneval, il a toujours quelque aventure à raconter ; et tout en parlant, il observe la jeune artiste pour voir si elle se trahira.

Un jour, c'est une demoiselle qui, au moment de se marier, a appris que son futur

Digitized by Google

avait séduit et abandonné une jeune fille ; une autre fois c'est le prétendu qui a découvert que sa future avait eu déjà une inclination. Mais Adèle écoutait toutes ces histoires avec indifférence ; souvent elle n'y portait même aucune attention, et Mollard se donnait au diable pour deviner ce qui, trois fois, l'avait fait rompre avec son futur époux.

Une dame jeune encore devint la voisine d'Adèle et se lia avec la jeune artiste. Cette dame, qui vivait fort heureuse dans son ménage, où elle était dame et maîtresse, vantait sans cesse à sa nouvelle amie les douceurs de l'hymen.

« — Pourquoi donc ne vous mariez-vous » pas? » dit un jour madame Duplessis à mademoiselle Renneval.

« — Je n'en sais rien ! » dit Adèle en riant.

« — Si mademoiselle n'est pas mariée, c'est qu'elle ne l'a pas voulu, » dit Mollard » qui était présent, « car trois fois elle a été » au moment de s'engager.

Digitized by Google

» — Qui vous a dit cela, monsieur? » reprit Adèle en regardant Mollard avec humeur.

« — C'est madame votre tante, mademoi-
» selle... qui m'a dit que vous vous étiez
» trouvée mal toutes les fois, et que...

» — C'est bon, monsieur, en voilà assez! » dit Adèle avec impatience; « ma tante est
» très-bavarde, et vous bien indiscret!

» — Mademoiselle, je...

» — Si je ne me suis pas mariée, c'est que
» probablement cela ne m'a pas convenu.

» — C'est ce que j'ai pensé, mademoiselle;
» mais... quand on ne sait pas les causes...

» — Il me semble, monsieur, que je n'ai
» pas de comptes à vous rendre.

» — Non, assurément, mademoiselle;
» aussi je...

» — En voilà assez, monsieur! »

Mollard se tait; mais il fait une si piteuse figure, qu'au bout d'un moment Adèle part d'un éclat de rire, et s'écrie :

« — En vérité, monsieur Mollard, je crois
» que si je vous avais connu plus tôt, per-

Digitized by Google

» sonne n'aurait osé me faire la cour. Vous » me faites l'effet de ces objets qu'on place » dans les jardins pour faire peur aux » oiseaux.

» — J'aime mieux cela, mademoiselle, que » de vous faire tomber en syncope, » répond Mollard d'un air goguenard.

Mademoiselle Renneval se pince les lèvres, et le vieux monsieur s'éloigne enchanté d'avoir dit une méchanceté.

La voisine tenait à son projet; elle aimait à faire des mariages : c'est une habitude dont bien des gens devraient se corriger. Elle revint bientôt à son sujet favori.

« — Ma chère Adèle, » dit madame Duplessis, « je connais un monsieur, ami de » mon mari, qui serait votre fait : il a » trente-quatre ans, il est fort bien de figure; » c'est un bel homme, cela ne nuit jamais » dans un mari; car, en général, une belle » figure accompagne presque toujours un » bon caractère.

» — C'est vrai, » dit Adèle, « j'ai re-

Digitized by Google

» marqué que les gens laids sont plus maus-
» sades que les autres.

» — C'est bien naturel ; ils ont déjà de
» l'humeur d'être laids. Enfin ce monsieur
» a quelque fortune qu'il fait valoir ; de
» plus, il a de l'esprit, des talents, de l'a-
» mabilité. Permettez-moi de vous le pré-
» senter.

» — Volontiers. Lors même qu'il ne me
» conviendrait pas comme époux, sa société
» peut encore être agréable. »

Madame Duplessis ne tarde pas à présenter M. Perronin, et mademoiselle Renneval convient que le portrait que l'on a fait de lui n'est pas flatté. Ce monsieur est aimable, gai ; ses manières annoncent une bonne éducation, sa personne est agréable, enfin il a de ces dehors qui plaisent sur-le-champ et bannissent bientôt la réserve sur laquelle on se tient avec une nouvelle connaissance.

Adèle trouve M. Perronin aimable, et elle ne le cache pas à madame Duplessis ; de son côté la voisine questionne ce monsieur,

Digitized by Google

qu'elle a envie de marier, et elle apprend avec joie que mademoiselle Renneval lui plaît beaucoup.

Quant à la vieille tante, elle devenait tellement sourde qu'il n'y avait plus moyen de causer avec elle. Ne pouvant faire la conversation, la bonne dame voulait jouer aux cartes aussitôt après avoir déjeuné, et c'était pour lui être agréable que l'on continuait à recevoir M. Mollard qui voulait bien passer des journées à faire l'impériale ou le piquet, parce que, tout en jouant avec la tante, il écoutait et espionnait ce que faisait sa nièce.

La présence d'un nouveau personnage a d'abord étonné Mollard ; M. Perronin lui a déplu tout d'abord. Ce monsieur est bien et il paraît aimable, ce sont des défauts aux yeux des gens laids et sots. Les hommes sont tous comme le renard, ils critiquent ce qu'ils n'ont pas; ils tâchent même quelquefois de tourner en ridicule ce qui, dans le fond du cœur, est l'objet de leur envie. Pauvres humains ! la nature ne nous a pas faits bons,

Digitized by Google

et l'éducation nous apprend seulement à cacher nos défauts.

Enfin mademoiselle Renneval semble écouter et voir avec plaisir M. Perronin, cela redouble le dépit de M. Mollard ; lorsqu'on a été amoureux d'une femme, quoique l'on n'ait aucune espérance de réussir près d'elle, ce n'est jamais sans jalousie que l'on en voit un autre devenir plus heureux que soi.

M. Perronin devient assidu près d'Adèle. Celle-ci lui témoigne chaque jour plus d'amitié. Bientôt, il n'y a plus à en douter, ce monsieur est amoureux de mademoiselle Renneval, et il lui fait la cour.

Mollard, examine, s'étonne, et lâche de temps à autre quelque petite réflexion méchante.

« — C'est un mariage qui se fera, je n'en » doute pas, » dit madame Duplessis enchantée de la tournure que prennent les choses.

« — Un mariage!... » répond Mollard en secouant la tête. « Oh? il n'est pas encore

Digitized by Google

» fait... Mademoiselle Renneval en a déjà
» manqué plusieurs.

» — Par sa volonté ; mais cette fois,
» comme M. Perronin lui plaît beaucoup,
» il n'est pas probable qu'elle changera
» d'idée.

» — Les autres prétendus lui plaisaient
» aussi, dit-on, et pourtant, au moment de
» conclure, elle n'en a plus voulu.

» — Parce qu'elle aura découvert en eux
» quelque défaut, quelque désagrément.

» — On ne se trouve pas mal parce qu'on
» découvre un défaut chez un homme...
» On parle, on s'explique ; c'est plus naturel.

» — Que concluez-vous de cela, mon-
» sieur ?

» — Je conclus... qu'il y a un mystère
» que mademoiselle Adèle cache à tout le
» monde et même à sa tante... qu'au moment
» de se marier ce mystère l'étouffe, ce qui
» lui fait perdre connaissance ; et ne voulant
» pas tout dire à son époux, elle préfère ne
» pas se marier.

Digitized by Google

» — Vous êtes fou, monsieur Mollard.

» — Patience, madame; quand les choses » seront sur le point de se terminer vous » verrez qu'on s'évanouira. »

Cependant les choses s'avançaient. M. Perronin avait fait sa demande à la vieille tante, qui d'abord lui avait répondu qu'il serait *capot;* puis enfin, comprenant qu'il s'agissait de marier sa nièce, avait donné son consentement, à la seule condition que son futur neveu ferait sa partie de piquet au moins une fois par semaine.

Déjà on est d'accord sur les détails de fortune; déjà on fait ses plans, ses projets pour l'avenir; enfin le jour est pris pour signer le contrat. Mollard, sans cesse aux aguets, a constamment les yeux fixés sur Adèle. Il s'attend toujours à la voir se trouver mal; mais mademoiselle Renneval conserve sa gaieté et témoigne les mêmes sentiments à son futur époux.

Le jour de la signature du contrat, Mollard arrive un des premiers. Il a dans sa

Digitized by Google

poche un flacon d'éther, du vinaigre des quatre voleurs et un rouleau d'eau de mélisse. Il rôde, il tourne sans cesse autour de la mariée. Au moindre mouvement qu'elle fait, il accourt avec ses flacons; si elle prend son mouchoir, si elle s'assied, il lui dit : « Vous vous trouvez mal ?... Vous avez » besoin d'air ? »

Mais Adèle repousse les services de Mollard, qui, à son grand regret, est obligé de remporter ses flacons.

Le contrat est signé, et Adèle ne s'est pas trouvée mal ; elle n'a pas même changé de couleur. Mollard est pétrifié; il commence à croire que la tante s'est moquée de lui, ou n'a pas entendu ce qu'il lui disait.

Le vieil amoureux revient chez lui furieux. Rebuté par Adèle, il se flattait que du moins personne ne l'épouserait, et la voilà qui va devenir madame Perronin. Mais les cérémonies de l'église, de la mairie, n'ont point encore eu lieu, Mollard espère faire manquer le mariage. Il se met à son

Digitized by Google

bureau, et écrit la lettre suivante à M. Perronin, en ayant soin de contrefaire son écriture :

« Rompez votre union projetée avec ma-
» demoiselle Renneval. Cette jeune personne
» cache un grand secret qui ferait le mal-
» heur de votre vie. Déjà trois fois, sur le
» point de se marier, ses remords lui ont
» fait perdre connaissance. N'attendez pas
» qu'elle en fasse autant avec vous; rompez
» sur-le-champ.

» Quelqu'un qui s'intéresse
» à votre bonheur. »

Ce billet mis à la poste, Mollard pense que s'il pouvait apprendre quelque chose qui fût défavorable à Perronin, cela changerait les intentions d'Adèle; fâché de n'avoir pas eu plus tôt cette idée, il se presse de se mettre en course. Il connaît la demeure du futur, il ne s'agit que de faire jaser tous les voisins et voisines de M. Perronin : Mollard a l'habitude de ces sortes d'affaires.

Digitized by Google

M. Perronin demeure rue Saint-Honoré, dans une belle maison à portier. Mollard s'adresse au concierge d'un air mielleux, le chapeau à la main, comme s'il avait affaire au suisse d'un ministre :

« — M. Perronin ?

» — C'est ici, au second sur le derrière.

» — Infiniment obligé... »

Mollard s'incline, fait semblant de s'éloigner, puis revient :

« — Ce monsieur est homme d'affai-
» res ?...

» — Oui...

» — Je vous demande pardon si je vous
» fais ces questions... mais comme il s'agit
» d'une opération fort importante qu'on a
» intention de confier à M. Perronin... on
» m'a chargé de prendre quelques informa-
» tions... »

Le concierge, qui n'est ni tailleur ni bottier, n'a pas l'air causeur ; il se rassied devant son poêle, reprend un journal qu'il tenait, et ne se donne plus la peine d'écouter.

Digitized by Google

Mollard entre dans la loge et poursuit :

« — Y a-t-il longtemps que M. Perronin » occupe un logement dans cette maison?

» — Un logement! » répond le concierge, » ça fait parbleu bien le troisième.

» — Comment! M. Perronin occupe trois » logements pour lui seul?... il a donc con- » sidérablement de meubles?... »

Le concierge hausse les épaules, se mouche, prise avec un air d'importance, et répond enfin :

« — Vous ne comprenez pas ce que je dis. » M. Perronin est à son troisième logement : » je ne vous dis pas pour ça qu'il en ait » trois à la fois... Il a d'abord demeuré au » quatrième, puis le voilà maintenant au » second.

» — Oh ! oh ! » dit Mollard, « voilà » qui est particulier : aller toujours en des- » cendant...

» — Oui, mais les prix montent quand » on descend.

» — C'est justement pour cela que ça me

Digitized by Google

» semble assez original. Et en combien de » temps M. Perronin a-t-il déménagé » ainsi ? »

Le concierge caresse son chien, joue avec son chat, bâille, étend les bras, et répond enfin :

« — Dame, il n'y a pas encore huit mois » que M. Perronin habite cette maison...

» — Alors il n'est resté qu'un terme au » quatrième et un terme au troisième... » C'est très-drôle... Et pour... pour la mo- » ralité... les mœurs... croyez-vous... avez- » vous remarqué... ?

» — Ah ! je ne suis pas le mouchard des » locataires, moi ! Qu'est-ce que vous vou- » lez ? est-ce que vous venez pour la garde » nationale ?

» — Non, monsieur, je vous ai dit que » c'était pour une affaire que l'on désirait » confier à M. Perronin.

» — Eh bien ! tenez, voilà sa carte qu'il » m'a chargé de donner aux personnes qui » ne le trouvent pas... Ça vous détaillera

Digitized by Google

» tout ce que monsieur fait... Je n'ai pas le
» temps de passer ma journée à causer,
» moi. »

Et présentant une carte au vieux monsieur, le concierge referme avec humeur la porte de sa loge et va reprendre son journal.

« — Impertinent portier ! » dit Mollard en s'éloignant... « Il n'a pas le temps de
» causer, et ça lit le journal... un très-grand
» journal même !... Je suis bien malheureux
» de ne pas être tombé sur un portier tail-
» leur ou savetier, ceux-là parlent comme
» leur pie... Je sais bien que si j'avais glissé
» la pièce blanche, on aurait été plus aima-
» ble. Mais je préfère garder mes pièces
» blanches. N'importe, je sais que Perronin
» est un original; descendre comme ça des
» étages... il ne sait donc ce qu'il veut, cet
» homme-là? Voyons l'adresse... *Perronin*,
» *agent d'affaires, ci-devant rue du Caire...*
» Oh ! parbleu, voilà tout ce que je voulais
» savoir; il a demeuré rue du Caire, cou-
» rons-y... Il n'y a pas encore assez long-

Digitized by Google

» temps qu'il est rue Saint-Honoré pour » qu'on l'ait oublié rue du Caire. »

Mollard se remet en route, il ne craint pas de faire du chemin lorsqu'il s'agit de satisfaire sa curiosité. Il arrive rue du Caire, à l'adresse indiquée. Cette fois il trouve une portière jeune encore. Deux bambins jouent dans sa loge, un enfant dort dans un berceau, et elle en tient dans ses bras un quatrième.

Mollard salue la portière, il salue les enfants, même celui qui dort dans son berceau; il regarde de tous côtés dans la loge pour s'assurer s'il n'y a pas autre chose à saluer. Pendant ce temps, la portière, qui n'a pas l'habitude de recevoir tant de politesses, s'empresse de serrer sa montre et de donner un tour de clef à sa commode.

« — M. Perronin? » dit enfin Mollard.

« — C'est pas ici, monsieur... Il est dé- » ménagé... Allez rue Saint-Honoré... Tenez, » v'là son adresse...

» — Oui, je sais... On m'a dit en effet » qu'il avait déménagé.

Digitized by Google

» — Eh ben alors, pourquoi venez-
» vous ici ? »

Et en disant cela la portière marchait presque sur les pieds de Mollard et le forçait à reculer; celui-ci se trouve ainsi obligé de sortir de la loge, mais il se cramponne à la porte, et se rappelant qu'il a un morceau de sucre dans sa poche, il s'empresse de le présenter au marmot que la portière tient dans ses bras, en s'écriant :

« — Charmant enfant! tout le portrait de
» sa mère... Tiens, mon ami, voilà du sucre. »

Le morceau de sucre attendrit la mère de famille, qui, d'ailleurs, a moins de mauvaises pensées depuis que Mollard a les pieds dans la cour; elle daigne le remercier, et celui-ci profitant de cette bonne disposition se hâte de recommencer ses questions.

« — Madame, si je suis venu dans cette
» maison, c'est que je désirais avoir quelques
» renseignements touchant M. Perronin; rue
» Saint-Honoré il est encore peu connu...
» je n'ai obtenu que des réponses vagues...

Digitized by Google

» je pensais chez vous être plus heureux.
» M. Perronin est sur le point d'épouser
» une personne... à laquelle je suis fort
» attaché, et vous concevez qu'on ne sau-
» rait prendre trop d'informations.

» — Ah! c'est différent, monsieur; excu-
» sez si je vous ai répondu d'abord un peu
» brusquement... C'est qu'il y a tant de vo-
» leurs à présent! tant de filous qui s'intro-
» duisent comme ça dans les maisons chez
» les portiers!

» — C'est vrai, madame; on ne saurait
» être trop prudent...

» — Encore avant-z-hier on a volé la
» chienne de la concierge du numéro 15!

» — C'est indigne!

» — Une chienne superbe!... que sa
» maîtresse la pleure tous les jours... pleine
» de talents... couleur de feu et la queue
» blanche...

» — Ah! c'est désolant!... Ce M. Perronin...

» — Et encore que sa maîtresse avait
» dépensé beaucoup pour la faire guérir

Digitized by Google

» d'une maladie chez un médecin de chiens!

» — C'est infiniment désagréable! Ce » monsieur Perronin vous est-il?...

» — Elle rapportait tout ce qu'on voulait, elle sautait après tous les cordons de » sonnettes, et elle fumait un cigare comme » son maître.

» — C'est bien touchant dans une chienne! » Si ce M. Perronin vous est connu...

» — C'est un homme qui est entré comme » vous dans la maison, sous un prétexte, qui » l'aura volée... Pauvre bête!... on l'a fait » afficher, mais bah!... on ne la reverra plus.»

Mollard se décide à attendre que la portière ait fini l'histoire de la chienne perdue, puis alors seulement il recommence ses questions.

« — Mon Dieu, monsieur, » dit la concierge en faisant danser son marmot, « je » ne peux rien vous dire de M. Perronin; » il a demeuré trop peu de temps ici : trois » mois au quatrième étage, puis trois mois » au premier...

Digitized by Google

» — Ah! il a occupé deux appartements
» ici?

» — Oui, monsieur : du reste... il sor-
» tait... et rentrait comme tout le monde...
» Mais avant de demeurer ici, il a logé rue
» Montholon... vous en saurez peut-être
» davantage là... Tenez, v'là son ancienne
» adresse...

» — Je vous remercie beaucoup, madame,
» je vais aller jusqu'à la rue Montholon...
» Mais vous êtes certaine que M. Perronin a
» logé ici d'abord au quatrième, puis ensuite
» au second?

» — Oh! oui, monsieur, j'en sommes
» ben sûre.

» — Infiniment obligé. »

Mollard se remet en route en se disant :

« — Il y a certainement quelque chose
» d'extraordinaire dans ce M. Perronin...
» déménager tous les termes... toujours des-
» cendre des étages... ce n'est pas naturel...
» Oh! si je pouvais découvrir ce qui l'em-
» pêche de se tenir tranquille dans un appar-

Digitized by Google

» tement! Patience, j'en viendrai peut-être » à bout. »

Rue Montholon, Mollard trouve un portier allemand qui rapièce une vieille redingote et chante en répondant à tout ce qu'on lui demande :

« — Ah! ma foi, ché zais bas... *Soyez » sensiples, sensiples à nos peines...*

» — Mais M. Perronin a demeuré dans » cette maison?

» — M. Perronin?... ché zais bas... *Un » tissi de ses chefeux!...*

» — Mais moi je suis certain qu'il a » demeuré ici... il n'y a pas fort longtemps.

» — Ché zais bas! *Fifre loin de ses amours, » n'est-ce pas mourir tout le chour?* »

Mollard désolé, de ne pouvoir obtenir d'autres réponses de l'Allemand, va s'éloigner tristement, lorsqu'une cuisinière, qui l'a écouté, l'arrête en lui disant :

« — Monsieur s'informe de M. Perronin, » homme d'affaires, un bel homme, jeune » encore?

Digitized by Google

» — C'est cela même, mademoiselle.

» — Oh! je me le rappelle fort bien... Il » a un gros signe près de l'oreille gauche?

» — Je n'ai pas remarqué son signe; » mais...

» — Oh! c'est bien celui-là... il était fort » aimable. Il a logé au cinquième... il avait » tout le carré... un superbe appartement! » mais il n'y est pas resté cinq semaines, il » est descendu au troisième où il est resté » assez longtemps. Si monsieur veut des » renseignements sur lui, il y a madame » Mataud, qui loge au second, elle est dans » la maison depuis quinze ans, elle a bien » connu M. Perronin, il demeurait au-dessus » d'elle.

» — Je vous remercie beaucoup, made- » moiselle... Pensez-vous qu'en ce moment » madame Mataud pourrait me recevoir?

» — Oh! sans doute, elle ne sort jamais : » d'ailleurs elle a son catarrhe.

» — Alors je vais me présenter chez elle. » Mollard quitte la cuisinière et se dirige

Digitized by Google

vers l'escalier sans que le portier allemand se retourne ni interrompe sa tyrolienne.

« — Cela devient bien mystérieux, » se dit Mollard tout en montant les marches. « Ici il a logé au cinquième, dans un bel » appartement, et il n'y est resté que cinq » semaines... Cet homme ne goûte pas un » instant de repos... Adèle ne l'épousera » pas. »

Mollard sonne au second, une bonne vient lui ouvrir et l'introduit près de sa maîtresse. C'est une vieille dame longue et maigre qui, dans sa mise, a conservé les modes du temps du consulat.

Madame Mataud toussait en ce moment, Mollard attend que l'accès soit passé pour expliquer le motif de sa visite. Il se donne pour un parent de la personne que M. Perronin doit épouser. Madame Mataud présente un siége à Mollard, et, après avoir toussé de nouveau, lui dit :

« — En effet, monsieur, pendant trois » ans environ, M. Perronin a demeuré au-

Digitized by Google

» dessus de moi. C'est un homme qui paraît
» rangé ; il ne passait jamais près de moi
» sans me saluer et s'informer de ma santé...
» Ses habitudes étaient fort réglées... on n'a
» jamais vu venir chez lui de vilain monde...
» ce doit être un honnête homme... cepen-
» dant...

» — Cependant.., » s'écrie Mollard, auquel ce mot vient de rendre l'espoir.

Madame Mataud semble hésiter, Mollard reprend :

« — Vous savez quelque chose, madame?
» Oh! bien certainement vous savez quel-
» que chose... de grâce, veuillez ne me rien
» cacher.

» — Monsieur... c'est que... cela est bien
» délicat... je n'ai pu que former des con-
» jectures... je ne sais rien de positif.

» — N'importe, madame, tout ce que
» vous savez est précieux ! D'ailleurs il est
» si facile de faire du positif en réunissant
» des circonstances... Je vous en supplie,
» madame, ne me cachez rien, toute une

Digitized by Google

» famille vous devra peut-être son bonheur!...
» — Monsieur, vos instances me déci-
» dent. Je vais vous apprendre ce que je sais.
» — Je ne suis qu'oreilles, madame.
» — Monsieur Perronin logeait au-dessus
» de moi...
» — Après avoir déménagé du cinquième?
» — Oui, il avait logé au cinquième, mais
» il était devenu mon voisin. Cette maison
» est fort tranquille, moi je me couche de
» bonne heure, mais mon maudit catarrhe
» me réveille souvent la nuit, et m'empêche
» quelquefois de me rendormir. Monsieur
» Perronin rentrait... comme tout le monde,
» je l'entendais parfaitement refermer sa
» porte; mais, au milieu de la nuit, lorsqu'il
» aurait dû dormir paisiblement, car il n'a
» pas de catarrhe, lui, j'entendais quelque-
» fois un grand bruit au-dessus de ma tête :
» on allait, on venait, je crois même qu'on
» courait dans toutes les pièces... C'était
» M. Perronin qui faisait ce train-là!
» — Diable!... au milieu de la nuit?...

Digitized by Google

» — Oui, monsieur.

» — Et il était seul chez lui ?

» — Parfaitement seul chez lui... la portière me l'a juré, et alors nous n'avions pas pour portier cet imbécile d'Allemand qui nous garde à présent...

» — Et vous n'avez pas découvert ?...

» — Lorsque j'avais, dans la nuit, entendu courir au-dessus de ma tête, en rencontrant le lendemain, M. Perronin, je lui demandais ordinairement s'il s'était trouvé indisposé la nuit. Mais il me répondait toujours négativement, et je remarquai que mes demandes semblaient lui être désagréables, le contrarier.

» — Oh ! oh ! Cela devient extrêmement intéressant... Poursuivez, je vous prie.

» — Enfin une nuit... je toussais plus qu'à l'ordinaire... il faisait de l'orage... un ouragan très-fort !... Ne pouvant dormir, j'écoutais; j'entendis courir, aller, venir chez M. Perronin; puis il me sembla qu'il avait ouvert la porte du carré, je me dis :

Digitized by Google

» Où peut-il aller si tard? ce n'est pas à la » cave, il ne mange pas chez lui et n'a pas » de cave. Curieuse de savoir pourquoi il avait » ouvert la porte, je me levai, je passai une » robe, je pris une lumière, et je fus, tout doucement, ouvrir la porte de mon carré : » qu'est-ce que je vis sur l'escalier, à deux » pas de moi? M. Perronin... en chemise... » les cheveux en désordre... n'ayant plus de » bonnet de nuit... l'air égaré... bouleversé... et tenant à la main une lumière » dont la flamme était toute vacillante, tant » celui qui la portait était tremblant et » agité!

» — Ah! mon Dieu! Ah! mon Dieu!... » c'est effrayant!...

» — Je vous avoue, monsieur, que j'eus » un moment de terreur!

» — Il y avait bien de quoi!

» — C'était la première fois de ma vie que » je voyais un homme en chemise...

» — Vous vous sauvâtes?

» — Non... je m'approchai : la curiosité

Digitized by Google

» soutenait mon courage. A mon aspect, » M. Perronin changea de couleur... Il parut » interdit, stupéfait. Je lui dis : Eh! mon » Dieu, mon voisin, où donc allez-vous au » au milieu de la nuit et sans avoir mis... » vos bottes? Il se troubla, balbutia je ne » sais quoi, que je ne pus entendre; puis, » remontant l'escalier quatre à quatre, il » disparut sans même me saluer. Le lende- » main j'appris qu'il avait donné congé au » propriétaire, et peu de temps après il » quitta la maison.

» —Ah! madame, quelle histoire extraor- » dinaire! et combien je vous remercie de » me l'avoir contée!...

» — Je n'aime pas à faire des propos; » mais vos instances m'ont décidée, mon- » sieur. Voilà tout ce que je sais sur M. Per- » ronin.

» — C'est parbleu bien assez!... Madame, » cet homme-là doit être un grand coupa- » ble!...

» — Vous croyez, monsieur?

Digitized by Google

» — J'en suis persuadé, Madame!...
» Voyez, il a fui de cette maison aussitôt
» qu'il a été surpris en chemise par vous...
» — C'est vrai.
» — Et je sais, moi, je sais déjà sur lui
» des choses qui corroborent mes soupçons.
» Ce Perronin ne reste en repos nulle part.
» Il ne fait que changer de logement, il
» court d'étage en étage, probablement
» pour se dérober à la surveillance de ses
» voisins...
» — En vérité!...
» — Oui, madame, cet homme-là a com-
» mis quelque crime qui ne lui laisse pas de
» repos la nuit.
» — Ah! mon Dieu! j'avais un criminel
» sur ma tête!...
» — Estimez-vous bien heureuse qu'il ait
» quitté cette maison!... Qui sait ce qu'il
» aurait pu faire encore?
» — Vous me faites trembler!... C'est
» pourtant à mon catarrhe que je dois de
» l'avoir surpris...

Digitized by Google

» — Eh! madame, voilà comme les causes » les plus simples amènent souvent de » grands effets!... Quant à moi, je vous » réitère mes remercîments; ce que vous » venez de m'apprendre va, je l'espère, ar- » racher une jeune femme à la honte... au » malheur qui l'attendaient!...

» — Je m'en félicite beaucoup, monsieur.

» — Madame, je vous renouvelle l'ex- » pression de ma gratitude... enchanté d'a- » voir eu l'avantage de faire votre connais- » sance.

» — Vous êtes trop bon, monsieur.

» — Faites acheter de la pâte de mou de » veau, c'est excellent pour les affections » de poitrine, et cela vous soulagera beau- » coup.

» — Je vous remercie, j'en prendrai dès » aujourd'hui. »

Mollard quitte madame Mataud. Il est enchanté du succès de ses démarches; aussi il ne marche pas, il court, il vole pour arriver plus vite chez madame Brémont. Il entre

Digitized by Google

tout essoufflé dans le salon, où sont la tante et la nièce, et se jette dans un fauteuil en s'écriant :

« — Ah ! mademoiselle, je viens vous » sauver, vous arracher au plus grand des » périls !...

» — Me sauver, moi ? » dit Adèle qui ne semble aucunement effrayée par ce début.

« — Qu'est-ce qui s'est noyé? » demande la vieille tante en regardant Mollard avec effroi.

« — Et de quel malheur suis-je donc mena- » cée? » reprend mademoiselle Renneval.

« — Du plus grand de tous, mademoi- » selle : cet homme que vous alliez épou- » ser... ce M. Perronin... qui, j'en conviens, » n'a pas l'air d'un malfaiteur au premier » abord... Ah ! mademoiselle... si vous sa- » viez !

» — Eh bien? monsieur... voyons, ache- » vez donc...

» — Eh bien... c'est un grand coupable... » un grand criminel...

Digitized by Google

» — Qu'est-ce qu'on voit dans le ciel? » demande madame Brémont en s'efforçant d'entendre avec son cornet.

« — Monsieur, » dit Adèle d'un air sévère, « avant d'accuser quelqu'un, il faut » d'abord avoir des preuves de ce qu'on » avance. Expliquez-vous : que savez-vous » touchant M. Perronin?

» — Oh! j'en sais bien long, mademoiselle... je sais d'abord que c'est un homme » qui ne fait pas autre chose que déménager... qui fait tous les étages d'une maison. Je sais ensuite que la nuit il ne dort » pas... qu'il court dans son appartement en faisant un vacarme horrible... à l'instar » d'un damné!... enfin, que poursuivi par » ses remords... il sort de chez lui en chemise... et, dans cet état incivil, se roule » dans les escaliers en poussant des hurlements affreux... Voilà ce que m'a appris » une dame, ci-devant voisine de M. Perronin, dans la rue Montholon; laquelle » dame a été témoin oculaire de ce que je

Digitized by Google

» viens de vous apprendre... Épousez donc
» ce monsieur, maintenant! »

Adèle part d'un éclat de rire en disant :

« — Est-ce là tout ce que vous avez dé-
» couvert?

» Tout!.. mais c'est bien assez, il me
» semble; et d'après cela, mademoiselle,
» vous devez penser...

» — Je pense, monsieur Mollard, que
» vous êtes un vieux fou, un faiseur de
» propos, et ce que vous venez de me dire
» ne mérite pas que je m'en occupe un mo-
» ment.

» — Comment, mademoiselle, quand je
» vous certifie que M. Perronin...

» — S'il déménage, c'est que cela l'a-
» muse; s'il se promène la nuit, c'est qu'il
» n'a pas envie de dormir; s'il est allé dans
» son escalier en toilette de nuit, c'est qu'à
» pareille heure on ne pense pas être ren-
» contré; et si c'est pour me dire tout cela
» que vous avez tant couru, il ne fallait pas
» vous déranger.

Digitized by Google

» — Obligez donc les gens, » se dit Mollard, « pour être remercié de la sorte! Après » tout, mademoiselle Adèle a peut-être ses » raisons pour ne pas être exigeante... si, de » son côté, elle cache quelque mystère à son » mari... En tout cas voilà une singulière » union... mais elle n'est pas faite encore, » le futur doit avoir reçu ma lettre. »

M. Perronin avait en effet reçu le billet dans lequel on l'engageait à rompre avec Adèle; mais ne donnant pas à cet avis plus d'importance que n'en mérite toute lettre anonyme, il l'avait jeté au feu, et le soir même il se rend chez sa fiancée dont chaque jour il est plus amoureux.

Mollard faisait le piquet de la tante; en voyant arriver Perronin, qui est aussi aimable, aussi empressé que de coutume près de mademoiselle Renneval, le partner de madame Brémont tortille ses cartes avec colère, joue de travers, et s'arrange de manière à perdre vite la partie.

Au moment de se marier on a toujours

Digitized by Google

mille choses à se conter; et c'est peut-être parce qu'on est trop bavard avant l'hymen qu'on ne trouve plus rien à se dire après. M. Perronin causait tendrement avec Adèle, il ne s'occupait nullement de la partie de piquet. Mollard parvient à quitter le jeu; il se rapproche des futurs époux et se frotte les mains en disant :

« — C'est singulier, combien j'ai vu de » mariages qui, sur le point de se conclure, » ont été rompus subitement!... Encore ce » matin, j'ai été témoin d'un événement de » ce genre : un jeune homme devait épouser » la fille d'un honnête artisan, tout était con- » venu... jusqu'au mobilier que l'on devait » donner à la demoiselle, et puis... au mo- » ment de signer!... le jeune homme s'est » dédit.

» — Et pour quel motif? » dit Adèle.

« — Pour quel motif? C'est qu'on lui » avait promis un mobilier en acajou et » qu'on n'a plus voulu le lui donner qu'en » noyer. Il a dit au père : J'épousais votre

Digitized by Google

» fille avec de l'acajou, vous me la donnez
» avec du noyer... je n'en veux plus. Et tout
» a été rompu. »

Les futurs époux rient beaucoup de l'histoire de M. Mollard, mais elle ne les empêche pas de se quitter avec le plus vif désir d'être bientôt unis.

Mollard espérait encore que le mariage ne s'accomplirait pas; mais le jour fixé est arrivé, mais tout le monde est réuni pour la cérémonie, et bientôt on part pour l'église.

« — Elle se trouvera mal, » dit à chaque instant Mollard, « je suis sûr que la mariée
» ne supportera pas la cérémonie... elle
» s'évanouira... et puis, en reprenant ses
» sens, elle ne voudra plus de son futur. »

Mais la cérémonie a lieu, et Adèle ne s'est pas trouvée mal; la noce s'achève sans accident. Repas, bal, souper, tout se passe fort bien; la mariée est toujours aimable, le marié toujours gai; tout le monde dit : « C'est un joli couple, ils ont l'air de bien
» s'aimer. »

Digitized by Google

Mollard seul se dépite, se ronge, se désespère, et murmure : « Les voilà mariés, » c'est bien ; mais nous verrons la suite! »

Les premiers jours d'un mariage sont toujours beaux. C'est un voyage qui commence par un temps pur et ne promet que des plaisirs. Adèle est aimable, elle a des talents, M. Perronin a de l'esprit, son caractère est gai ; tous deux s'aiment plus encore depuis qu'ils sont plus à même de s'apprécier.

Le seul défaut d'Adèle était une prétention excessive à n'avoir aucune des faiblesses de son sexe, à vouloir être une femme à caractère ; celui de Perronin était un amour-propre qui allait quelquefois jusqu'à la susceptibilité; ce qu'il redoutait le plus était de paraître ridicule. Mais comme madame n'avait aucune raison pour rire aux dépens de son mari, comme monsieur était des premiers à rendre hommage à l'esprit de madame, ils vivaient fort bien d'accord entre eux et rien n'annonçait que cette bonne intelligence dût cesser.

Digitized by Google

Cependant Perronin, qui aimait sa femme jusqu'à en être jaloux si elle avait l'air de remarquer un jeune homme, se rappelait quelquefois la lettre qu'on lui avait écrite et dans laquelle on lui disait qu'Adèle cachait un mystère et avait des remords, ce qui voulait dire qu'elle avait commis quelque faute; et on devine assez quelle espèce de faute peut commettre une jeune et jolie demoiselle avant de se marier.

De son côté Adèle, sans y ajouter foi, se souvenait aussi de ce que Mollard lui avait dit au sujet de son mari : son obstination à déménager, et ses courses nocturnes au milieu de la nuit.

Car la calomnie a beau être outrée, exagérée, on en a reconnu la fausseté, le ridicule, et malgré cela elle laisse toujours quelques traces de son passage. *Basile* savait bien ce qu'il disait! et Beaumarchais n'a point chargé le tableau.

Un des premiers effets de la médisance est de faire porter de l'attention sur des actions

Digitized by Google

fort simples qu'en tout autre temps on ne remarquerait pas.

Ainsi, au bout de quelques semaines de mariage, Perronin remarqua que sa femme changeait quelquefois de couleur au moment de se mettre à table et qu'elle ne dînait pas sous prétexte d'une indisposition.

De son côté, Adèle observa que son mari se levait souvent dans la nuit; et lorsqu'elle se réveillait et lui demandait s'il était indisposé, Perronin semblait embarrassé et ne répondait que vaguement.

Enfin, un jour, dans une réunion où il y avait beaucoup de monde, Adèle perdit tout à coup connaissance après avoir jeté les yeux sur un assez joli garçon assis près d'elle; et en reprenant ses esprits, elle voulut absolument quitter la réunion malgré les instances de la société. Pressée par son mari de dire ce qui lui avait causé cet accident, Adèle ne put donner pour motif que la chaleur et un étourdissement.

Perronin perdit alors de sa gaieté, la

Digitized by Google

maudite lettre anonyme lui revint plus que jamais à la pensée, et il fut moins aimable près de sa femme quoiqu'il l'aimât toujours autant.

Puis un beau matin, après une nuit pendant laquelle sa femme l'avait entendu se lever plusieurs fois, Perronin dit à Adèle :

« — Il faut chercher un logement... Je ne » veux pas rester dans celui-ci.

» — Et pourquoi donc cela? » dit Adèle en se rappelant aussitôt les propos de Mollard ; « il me semble que nous sommes très- » bien logés : notre appartement est vaste, » commode, et pas trop cher ; pourquoi » voulez-vous déménager ? »

Perronin fit quelques tours dans la chambre, parut embarrassé, puis sortit en répétant : « Enfin je veux déménager. »

Dès ce moment Adèle devint soucieuse, inquiète, mille pensées la tourmentaient ; quand elle était près de son mari, elle l'examinait avec une attention qui était quelquefois ridicule, elle aurait voulu pouvoir lire

Digitized by Google

au fond de son âme ; Perronin observait également sa femme ; or, quand deux époux passent leur temps à s'observer, ils ne s'embrassent pas et c'est infiniment moins gai.

Mollard fréquentait assidûment M. et madame Perronin, car la vieille tante demeurait avec les nouveaux époux ; et un homme qui voulait bien passer des soirées entières à faire le piquet ou l'impériale de madame Brémont, était un ami précieux que l'on aurait difficilement remplacé et auquel on devait des égards.

Mollard, tout en annonçant un quatorze ou une tierce majeure, avait sans cesse un œil sur les nouveaux époux ; il remarquait avec une secrète joie que la tendresse conjugale devenait moins expressive, qu'une certaine froideur avait remplacé l'abandon et la gaieté. Mollard se frottait les mains (ce qui chez lui annonçait toujours une vive satisfaction) et se disait : « Il y a déjà quelque chose ; il est impossible qu'il n'y ait pas quelque chose... »

Digitized by Google

Puis, comme on aime assez à causer de ce qui préoccupe, un soir que son mari était absent, Adèle dit à Mollard :

« — C'est singulier, M. Perronin veut » absolument déménager.

» — Bon ! voilà le commencement ! » s'écrie Mollard en faisant un bond sur sa chaise ; « je vous avais prévenue... Oh ! vous » en verrez bien d'autres.

» — Mais enfin, monsieur Mollard, quelle » idée avez-vous donc de mon mari ?... cer- » tainement il est fort aimable... il m'aime... » je n'ai rien à lui reprocher.

» — Aimable ! qu'est-ce que cela prouve ?... » les grands scélérats sont presque toujours » aimables.

» — Ah ! monsieur Mollard, vous pen- » seriez...

» — Que votre mari est bourrelé de re- » mords... qu'il ne peut trouver de repos » nulle part... et que, comme le juif errant, » il faut toujours qu'il change de lieu... de » place...

Digitized by Google

» — Allons, c'est impossible...

» — Enfin, pourquoi veut-il déménager? » vous en a-t-il dit la raison?

» — Non.

» — Vous voyez bien qu'il n'ose pas vous » la dire... Et la nuit... est-ce qu'il ne se » lève pas sans motif?...

» — Mais... je...

» — Vous ne voulez pas me l'avouer... » mais votre embarras me dit tout! pauvre » femme!... Je vous avais avertie!... vous » avez méprisé mes conseils!... Je frémis » de ce qui peut vous arriver; à votre place » je ferais sur-le-champ deux lits. »

Quelques jours après cette conversation, Perronin se trouvant seul avec Mollard lui dit: « Vous connaissiez ma femme lorsqu'elle » était demoiselle?

» — Oh! je la connais depuis longtemps.

» — Est-il vrai, monsieur Mollard, qu'A- » dèle ait été plusieurs fois sur le point de » se marier?

» — C'est positif.

Digitized by Google

» — Et qu'au moment de conclure, elle ait » perdu connaissance?

» — C'est l'exacte vérité.

» — Quelle pouvait en être la cause? » quelle raison donnait-elle pour rompre » ensuite?

» — Point de raison que sa volonté!... » tout cela fut toujours enveloppé d'un » mystère impénétrable.

» — Mais enfin, vous, ancien ami de la » maison, quelles sont vos idées à ce sujet?

» — Mes idées!... je n'ose pas les dire!... » tout ce que je sais, c'est que je n'aurais » jamais voulu épouser une femme qui est » sujette à d'aussi étranges faiblesses... Cela » ne promet rien de bon à un mari. »

Les discours perfides de Mollard n'étaient point de nature à faire renaître la bonne intelligence dans le nouveau ménage. Pour plaire à son mari, Adèle a consenti à changer de logement, et déjà Perronin parle encore de déménager; la jeune épouse devient véritablement inquiète; Perronin est jaloux

Digitized by Google

parce que sa femme a pâli en regardant un fort joli garçon ; Mollard s'attend à quelque scène violente; il n'y a que la vieille tante qui soit calme et ne s'inquiète de rien.

La belle saison est arrivée. Madame Brémont possède une assez jolie maison de campagne aux environs de Montmorency. Les nouveaux époux comptent y passer quelque temps, et pour faire plaisir à la vieille tante on invite Mollard à venir jouir des charmes de la campagne; Mollard accepte; il a su d'ailleurs se faire le confident du mari et de la femme.

La maison de campagne est dans une situation charmante; de grands arbres l'entourent et de belles allées de peupliers encadrent agréablement le jardin.

« — Quel plaisir de se promener sous ces » arbres ! » dit Adèle à son mari; « n'êtes- » vous pas de mon avis, mon ami, ne trou- » vez-vous pas cette campagne délicieuse? »

En ce moment un vent qui s'élevait agitait les grands arbres; et le bruissement du

Digitized by Google

feuillage, se répétant dans la vallée, ressemblait assez au murmure des vagues lorsqu'on approche de la mer.

Perronin serre fortement le bras de sa femme et, balbutiant quelques mots sans suite, l'entraîne vers la maison où il la fait rentrer. Adèle ne conçoit rien à la conduite, à l'humeur de son mari; pour la première fois depuis qu'ils sont mariés, elle se décide à le lui témoigner.

« — Cette campagne vous déplaît donc, » mon ami? » dit Adèle.

« — Non... non, au contraire... je la » trouve charmante.

» — Mais alors pourquoi me faire rentrer » si vite, lorsque je vous vantais les agré- » ments de la promenade? Pourquoi cet air » inquiet, agité, en regardant autour de » vous?

» — Moi, madame, j'ai l'air inquiet... » agité...

» — Oui, mon ami, depuis quelque temps » d'ailleurs je vois bien que vous n'êtes

Digitized by Google

» plus le même avec moi. Vous avez quelque » chose... vous me cachez un secret...

» — Non, madame, non... c'est vous plu- » tôt qui avez des mystères... qui n'êtes pas » franche avec moi.

» — Moi, monsieur? et qui peut vous » faire soupçonner cela?

» — Ah! madame... j'ai observé aussi... je » vois bien que vous ne m'avez pas tout dit » en m'épousant...

» — Que signifie, monsieur?...

» — Suffit, madame, j'éclairerai mes » soupçons. »

Les époux se quittent mécontents l'un de l'autre, et Mollard, qui les a entendus se quereller, se frotte les mains plus fort que jamais.

Le dîner est triste : Adèle est rêveuse ; Perronin soupire en regardant sa femme. Le soir, Mollard propose une promenade dans le jardin, mais un vent violent balançait les arbres et semblait présager une tempête.

Digitized by Google

« — Je crains qu'il ne fasse de l'orage, » dit Adèle; « je crois que nous ferions mieux » de rester; qu'en pensez-vous, mon ami? »

Perronin, qui depuis quelques instants paraît fort agité, balbutie des mots sans suite, en marchant à grands pas dans le salon. Adèle jette sur Mollard des regards inquiets; Mollard lève les yeux au ciel, et la vieille tante s'amuse à faire des réussites avec les cartes.

On annonce la visite de M. Luceval; c'est un jeune artiste qui possède une propriété aux environs; il a appris que madame Brémont et sa nièce étaient arrivées à leur campagne, et il vient comme voisin leur présenter ses hommages.

On se félicite de la visite de cet étranger, on espère que sa présence ramènera un peu de gaieté dans la demeure de madame Brémont. M. Luceval est fort bien accueilli. C'est un jeune homme de bon ton et qui semble aimable; mais à peine a-t-il accepté un siége près d'Adèle que celle-ci fait un

Digitized by Google

mouvement de terreur et perd connaissance.

La vieille tante court à sa nièce, Mollard pousse des cris, appelle du monde, et Perronin, tout en secourant sa femme, jette sur le jeune voisin des regards soupçonneux.

On transporte Adèle dans sa chambre, elle revient à elle, mais elle déclare ne plus vouloir retourner au salon.

« — Madame, » dit Perronin, avec l'accent de la colère, « vous m'expliquerez votre » conduite...

» — Comment, monsieur...

» — Ces évanouissements ne sont pas naturels. Vous connaissez ce jeune homme » qui vient de venir?

» — Ce jeune homme! je vous jure, monsieur, que c'est la première fois que je le » vois...

» — Oh! n'espérez pas me tromper! mais » je saurai tout et je vengerai mon honneur » outragé! »

Adèle veut répondre. Perronin n'écoute plus sa femme, il retourne au salon; le

Digitized by Google

jeune voisin y est encore ; il s'informe de la santé de madame, il est désolé que la connaissance commence sous de si fâcheux auspices.

Perronin répond à peine au jeune homme, son front est sombre, le feu de la jalousie brille dans ses regards. Au bout de quelques instants M. Luceval prend congé, en annonçant qu'il reviendra avant peu savoir des nouvelles de madame Perronin.

« — Que pensez-vous de tout ceci ? » dit M. Perronin à l'oreille de Mollard.

« — Je pense... qu'à votre place je plaiderais en séparation. »

Perronin se tait, et la société ne tarde pas à se séparer.

La nuit est avancée, et le vent souffle avec plus de violence que jamais. Adèle s'éveille, son mari n'est point auprès d'elle ; elle s'étonne, elle s'alarme, elle appelle à plusieurs reprises Perronin, et ne reçoit aucune réponse.

Adèle se lève, passe une robe, prend une

Digitized by Google

lumière et se décide à aller à la recherche de son époux ; elle sort de son appartement; dans l'escalier elle appelle de nouveau. Mollard paraît en pet-en-l'air et s'informe de ce qui se passe.

« — Je ne sais pas ce qu'est devenu mon » mari, » dit Adèle ; « où peut-il être à » trois heures du matin... et par l'ouragan » qu'il fait ?

» — Votre mari est un damné, » dit Mollard, « il lui est impossible de trouver le » repos... Il faut qu'il ait commis de grands » crimes !... Mais tenez... tenez... regardez » dans le jardin... la lune éclaire assez pour » distinguer... cet homme qui court comme » un fou sur la pelouse... c'est votre mari...

» — En effet !... ô mon Dieu !... Que fait-» il donc dans le jardin... à cette heure? » Si j'allais le trouver !

» — Ne vous en avisez pas... Il a un de ses » accès ! il pourrait vous faire un mauvais » parti. Croyez-moi... faites deux lits en attendant que vous soyez séparés entièrement. »

Digitized by Google

Adèle retourne dans sa chambre; elle veut d'abord attendre le retour de son époux, pour le forcer à s'expliquer, mais le sommeil l'emporte et elle se rendort.

Le lendemain matin, M. Perronin est déjà descendu lorsqu'Adèle se lève; la jeune femme, encore toute préoccupée de la conduite extraordinaire de son mari, a résolu d'avoir avec lui une explication, et, dans cet espoir, elle se hâte de se rendre au salon, mais elle n'y trouve que Mollard dont la figure effarée annonce quelque grand événement. Il vient à elle en mettant un doigt sur sa bouche et parle à voix basse.

« — Je vous attendais, madame...

» — Qu'y a-t-il donc, monsieur Mollard? » comme vous êtes troublé!

» — Ce qu'il y a!... je sais tout!...

» — Vous savez...

» — Ce que votre mari a été faire dans la » campagne... au milieu de la nuit.

» — Se pourrait-il! Hé bien?

» — Malheureuse femme! vous allez fré-

Digitized by Google

» mir! moi-même j'ai senti mes cheveux se » dresser d'horreur!

» — Ah! mon Dieu, mais qu'est-ce donc?... » parlez, de grâce!

» — Tenez, regardez ceci... »

Mollard montre à Adèle un chapeau d'homme et un mouchoir taché de sang.

« — Qu'est-ce que c'est que cela?

» — Le chapeau et le mouchoir de M. Luceval... il n'y a pas à s'y tromper, voilà » la marque au mouchoir et son nom dans » le chapeau.

» — Hé bien, ensuite?

» — Hé bien, je viens de trouver ce cha» peau et ce mouchoir à quelques pas d'ici... » sous des peupliers... Hier votre mari aura » assassiné ce jeune homme... et cette nuit » il s'occupait sans doute à faire disparaître » la trace de son crime.

» — Ah! quelle horreur!... mon mari un » assassin!... et quel motif?

» — La jalousie. Vous vous êtes évanouie » hier en regardant ce jeune homme...

Digitized by Google

» votre mari a découvert vos intelligences.

»—Comment, monsieur! mon mari aurait » pu croire... Oh! mais c'est affreux.

»—Certainement que c'est affreux; quant » à moi, je vais aller porter ces objets au » maire de l'endroit en lui faisant part de ce » que j'ai vu cette nuit...

» — Ah! monsieur Mollard, arrêtez!... »

Mollard va pour sortir, lorsque Perronin entre dans le salon. En apercevant son mari, Adèle court se jeter dans ses bras, et, les yeux pleins de larmes, lui dit :

« — Ah! mon ami, si vous êtes en effet » coupable, sauvez-vous... sauvez-vous bien » vite... n'attendez pas qu'on vienne vous » arrêter!

» — M'arrêter! » dit Perronin avec surprise, « et à quel propos? qu'ai-je donc fait » pour cela?

» — M. Mollard assure que vous avez tué » ce jeune homme... notre voisin... et que » c'est pour cela que cette nuit vous couriez » comme un fou dans le jardin, dans la

Digitized by Google

» maison... Moi-même, je vous ai vu... Ah ! » mon ami ! est-il donc vrai que ce soient » vos remords qui vous empêchent de goûter » du repos, qui vous obligent à changer » sans cesse de logement? »

M. Perronin n'y peut plus tenir; il part d'un éclat de rire tel qu'il est forcé d'aller s'asseoir pour se calmer. Adèle est étonnée de cet accès de gaieté, cependant elle continue :

« — Quant à ce M. Luceval... s'il est vrai » que vous en ayez été jaloux, si vous avez » pu concevoir des soupçons offensants pour » moi, parce que je me suis trouvée mal en » le regardant, je dois vous apprendre enfin » la cause de cet incident... je dois vous » dévoiler une faiblesse... que jusqu'à pré- » sent j'avais tenue soigneusement secrète!... » car je sens que l'on se moquera de moi, et » vous le savez, mon ami, pour une femme, » il est cruel d'être ridicule !

» — Ah ! parlez, ma chère Adèle, » dit Perronin en prenant les mains de sa femme,

Digitized by Google

« ces évanouissements dont je cherchais la » cause...

» — Eh bien, mon ami... ils ont toujours » été produits par la vue d'objets en croix... » depuis que j'ai l'âge de raison je n'ai pu voir » une croix sans tomber en faiblesse. A table, » des couteaux, des couverts placés en » croix m'empêchent de dîner; mais ce qui » surtout me fait le plus de mal, c'est lors- » qu'un homme croise ses jambes... oh! » alors il m'est impossible d'y tenir, je » perds connaissance, et je prends sur-le- » champ en aversion les personnes chez » lesquelles je suppose que c'est une habi- » tude. J'ai dû trois fois me marier, mais au » moment de conclure je vis mes prétendus » croiser leurs jambes, et je ne voulus plus » entendre parler d'eux. Voilà, mon ami, » l'exacte vérité : qu'elle vous semble folle, » bizarre, ridicule, je le conçois; mais la » nature a mis au fond de notre âme des » sensations dont nous ne sommes pas tou- » jours maîtres et que l'esprit ou la rai-

Digitized by Google

» son s'efforcent en vain de combattre. »

Perronin embrasse sa femme, en s'écriant :

« — Comment, c'est pour cela que tu te » trouvais mal !... Ah ! ma chère amie, si tu » me l'avais dit plus tôt, nous nous serions » épargné bien des ennuis ; car te connaissant une faiblesse, je n'aurais pas craint » de te confier la mienne.

» — Que veux-tu dire, mon ami ?

» — Que si tu as une aversion profonde » pour les croix, moi j'ai une peur horrible » du vent... oui, peur est le mot, et pourtant je ne suis point un lâche ; en différentes circonstances j'ai prouvé que j'avais du cœur ; mais le vent produit sur » mes sens un effet que je ne puis te rendre, » je frémis, je souffre, je ne puis rester en » place. Si j'ai souvent déménagé, c'est que » je voudrais trouver un logement où l'on » n'entendit pas le vent. Si je me lève la » nuit, c'est que je ne puis rester au lit » lorsque j'entends le vent ; alors il m'arrive

Digitized by Google

» quelquefois de sortir, de courir comme
» un fou pour fuir ce bruit qui me poursuit
» et me désespère : voilà, ma chère femme,
» pourquoi cette nuit encore je courais
» dans le jardin... Un homme avoir peur du
» vent!... oh! tu vas bien te moquer de
» moi!... mais je te répondrai avec tes pro-
» pres paroles, sommes-nous maîtres de nos
» sensations? Henri III ne pouvait rester
» dans une chambre où il y avait un chat;
» le duc d'Épernon s'évanouissait à la vue
» d'un levraut. Le maréchal d'Albret se
» trouvait mal dans un repas où l'on servait
» un marcassin. Uladislas, roi de Pologne,
» prenait la fuite quand il voyait des pommes.
» Érasme ne pouvait sentir du poisson sans
» avoir la fièvre. Scaliger tremblait de tout
» son corps en voyant du cresson. Le chan-
» celier Bacon tombait en défaillance toutes
» les fois qu'il y avait une éclipse de lune.
» Bayle avait des convulsions lorsqu'il en-
» tendait tomber de l'eau d'un robinet.
» Lamotte-Levayer ne pouvait entendre le

Digitized by Google

» son d'aucun instrument. D'après cela, ma
» chère amie, il me semble qu'il n'est pas
» inconcevable que nous ayons aussi quel-
» ques infirmités, nous qui sommes bien
» obscurs près de tous ceux-là. »

Adèle est dans l'ivresse, la confidence de son mari vient de la rendre au bonheur, et elle s'écrie :

« —Hé bien, monsieur Mollard, vous qui
» soupçonniez mon mari d'avoir assassiné
» monsieur Luceval par jalousie!... »

Mollard baisse le nez; cependant il regarde le chapeau, le mouchoir, et ne semble pas encore convaincu. Mais la porte du salon s'ouvre et le jeune voisin paraît. Il vient s'informer de la santé de madame Perronin et chercher un chapeau que le vent lui a emporté la veille, pendant qu'un saignement de nez l'avait arrêté dans le jardin.

Mollard est confondu. Alors par méchanceté sans doute, et pour s'assurer si Adèle a dit vrai, il s'assied et croise ses jambes l'une sur l'autre.

Digitized by Google

La jeune femme se sent défaillir; mais Perronin prend Mollard par le bras, et, le conduisant jusqu'à la porte, le prie fort poliment de vouloir bien à l'avenir ne plus se présenter chez lui.

« — C'est égal, » crie Mollard en s'éloignant, « il faudra que vous fassiez le piquet » de la tante!

» — J'aime encore mieux cela, » dit Perronin, « que de recevoir un faux ami. »

Puis il retourne près de sa femme, et lui dit :

« — Entre nous désormais plus de secret : » passe-moi le vent, et je te pardonnerai les » croix. »

Dès lors la paix, le bonheur, reviennent chez les nouveaux époux; car, pour être heureux en ménage, il ne faut que savoir se pardonner mutuellement ses faiblesses.

Digitized by Google

LES CONCERTS D'AMATEURS.

A Paris on aime la musique. Les Français, sans avoir la voix flexible et mélodieuse des Italiens, l'oreille juste et l'organisation contrepuntiste des Allemands, savent tirer parti de leur voix; ils chantent avec goût, quelquefois avec grâce; ils articulent bien, on entend les paroles, et quoique Beaumarchais prétende que ce qui ne vaut pas la peine d'être dit, on le chante, il n'y a rien de plus ennuyeux que d'écouter sans entendre, et d'être forcé de dire à son voisin,

Digitized by Google

après un morceau de chant : « C'est fort joli, » mais qu'est-ce qu'on a dit? »

Le goût de la musique s'est si généralement répandu dans toutes les classes de la société, que l'on voit des pianos, chez des portières, des guitares chez des couturières, des harpes chez des enlumineuses. Le garçon épicier apprend à jouer de la flûte, il s'exerce le soir après avoir fermé la boutique de son bourgeois; il estropie *Ah ! vous dirai-je, maman*, entre un tonneau de cassonade et une caisse de raisins secs. Quand il est parvenu à jouer *Petit blanc*, sans s'arrêter, il se croit fort, il dit à ses amis qu'il est musicien, il ne sort plus le dimanche sans avoir sa flûte en poche, et s'il mène sa tante, sa cousine, ou sa maîtresse promener aux prés Saint-Gervais, il ne manquera pas de leur jouer *Petit blanc* sous chaque ombrage où l'on se reposera.

Si cette mélomanie rend certaines gens ridicules, en revanche le Conservatoire nous forme des virtuoses; de son école sont

Digitized by Google

sortis une foule de talents du premier ordre.

En voyant des enfants de dix ans faire courir leur main sur le piano avec la légèreté et l'aplomb d'un professeur; en écoutant ces jeunes violonistes se jouer des difficultés et manier l'archet avec une perfection désespérante, l'amateur qui jadis eût passé pour avoir un talent fort agréable, n'ose plus se faire entendre ni toucher à son instrument.

Et cependant, à Paris, les concerts d'amateurs sont généralement suivis, on y entend de bonne musique; l'orchestre, bien conduit, a du nerf, de l'ensemble. Mais, un moment, entendons-nous : ce qu'on appelle concert d'amateurs est une réunion dans laquelle il y a toujours au moins la moitié d'artistes, de professeurs, d'exécutants attachés à divers théâtres de la capitale; j'ai même assisté à des concerts d'amateurs dans lesquels il eût été difficile d'en trouver un seul parmi les musiciens. Dans la belle rotonde du Wauxhall, une société musicale a

Digitized by Google

donné des concerts pendant plusieurs hivers. Ces réunions, que l'on nommait aussi modestement concerts d'amateurs, étaient fort suivies; une société brillante, des femmes élégantes, une salle bien éclairée, des symphonies, des solos bien exécutés, des morceaux de chant qui ne déchiraient pas les oreilles, tout devait concourir au succès de ces concerts. Mais dans cet orchestre qui venait d'enlever avec tant de précision une symphonie d'Haydn, je reconnaissais des musiciens de l'Opéra, des Bouffes ou de l'Opéra-Comique; cette chanteuse que l'on venait d'applaudir, je l'avais applaudie la veille dans *la Muette* ou *la Dame-Blanche;* ce virtuose était du Conservatoire; ce jeune violoncelle y avait remporté le premier ou le second prix; un autre arrivait de Rome. A coup sûr la présence de ces dames et de ces messieurs ne nuisait point au charme de la soirée; mais pour moi ce n'était plus un concert d'amateurs, c'était une réunion d'artistes.

Digitized by Google

Le véritable concert d'amateurs, celui où l'on trouve du comique à défaut d'ensemble, de la prétention au lieu de talent, des cris pour du chant, du bruit pour de l'harmonie; celui enfin dont, si vous avez l'oreille délicate, vous devez vous défier, comme un gourmand se défie de la fortune du pot; un gourmet, des liqueurs de famille; et un auteur, des pièces reçues à l'unanimité; savez-vous où il s'est réfugié? dans les soirées musicales, petites soirées hermaphrodites, qui ne sont ni bals ni concerts, et dans lesquelles cependant on danse et on fait de la musique. Ces soirées-là sont devenues fort communes à Paris : point de salons où il n'y ait un piano, point de demoiselle bien élevé qui ne sache en toucher; voilà déjà l'orchestre. Quand à ce piano vous pouvez joindre un amateur qui joue du violon, un autre qui souffle dans une flûte ou un hautbois, alors votre concert est formé; il y a toujours dans une réunion quelques personnes qui chantent, elles se chargeront de la partie vocale, et la mai-

Digitized by Google

tresse de la maison peut hardiment mettre dans ses billets d'invitation : On fera de la musique.

Je ne veux pas vous faire assister à une soirée de la Chaussée-d'Antin ou du faubourg Saint-Germain, on y sait chanter; Panseron ou Bruguière s'y font entendre; rien de ridicule, par conséquent rien de drôle; ce n'est pas encore là mon concert d'amateurs. Mais suivez-moi du côté de la porte Saint-Denis chez une dame qui a la manie de donner des concerts, qui croit que ces soirées musicales font sensation dans le monde, qu'incessamment il en sera question dans le *Musée des familles*. Il y a chez cette dame concert deux fois par semaine, et les autres jours on n'est occupé que de la rédaction du programme de la prochaine soirée. Vous pensez peut-être que la maîtresse de la maison est musicienne, qu'elle a une jolie voix; détrompez-vous, cette dame ne joue d'aucun instrument, ne sait pas une note, et n'a jamais pu mettre *Portrait charmant* sur l'air. Mais c'est en cela

Digitized by Google

que les amateurs aiment sa maison, dans laquelle ils se donnent rendez-vous de préférence; ils savent qu'ils ne seront pas obligés d'entendre la sonate éternelle, et d'applaudir un morceau favori qu'ils connaissent par cœur, ce qui est presque inévitable lorsque l'amphitryon est lui-même musicien.

L'amateur véritable, celui qui est heureux lorsqu'il a fait son second violon dans un quatuor de Pleyel, ou risqué l'alto d'un quintette de Beethoven, ne s'inquiète nullement des personnes qui viendront l'écouter. Que lui importe que la réunion soit nombreuse et brillante, qu'il y ait de jolies femmes et du punch? ce qu'il veut trouver, ce sont les pupitres prêts, la musique placée, les bougies allumées et ses partenaires arrivés. Voyez-le entrer dans le salon, tenant son instrument sous le bras; sa toilette est négligée; mais il n'est pas venu pour faire le galant près des dames, il est venu pour faire de la musique; à peine si, en entrant, il jette quelques regards sur la société, il s'avance

Digitized by Google

d'un air inquiet, il cherche la dame de la maison, et son salut est : « Ces messieurs » sont-ils arrivés? » Si la réponse est négative, sa figure s'allonge, ses sourcils se rapprochent, il murmure quelques mots qu'on n'entend point, et va s'asseoir dans un coin du salon où il fait la moue.

Mais les amateurs se font rarement attendre; pour eux, la soirée est toujours trop courte; il en est qui après trois quatuors sont encore fermes, vigoureux et ne voudraient pas quitter la place. Ce sont des intrépides, des anciens, des infatigables; ils feraient de la musique sur un carré s'il n'y avait pas de place dans l'appartement; ils ne se quittent jamais sans avoir leur rendez-vous pris pour le lendemain. Rien ne les émeut, rien ne les trouble lorsqu'ils sont devant le pupitre; que les dames rient, que les hommes causent tout haut, ils ne font pas attention et vont toujours leur train : c'est pour eux qu'ils jouent, et en vérité ils ont raison.

Digitized by Google

Assistons à cette soirée musicale, allons-y de bonne heure pour tout voir, la petite pièce et la grande. Vraiment, ce n'est pas tout plaisir de donner des concerts, la maîtresse de la maison est sur les dents avant que sa soirée ne soit commencée; c'est que depuis le matin il a fallu s'occuper de l'accordeur, des instruments qu'on envoie chercher chez les exécutants, des cordes pour la harpe, des romances, des nocturnes qui ne se retrouvent pas, parce qu'on a prêté les unes et oublié les autres, des pupitres qui forcent à déplacer des chaises, et enfin, du morceau par lequel on commencera. C'est l'article le plus difficile, car en général personne ne veut commencer, si ce n'est les intrépides du quatuor, mais encore faut-il qu'ils soient tous quatre arrivés.

Je me trouve assis derrière une jeune personne qui n'est pas mal, qui pourrait même passer pour jolie si sa figure n'exprimait pas l'humeur, l'inquiétude, la contrariété; une vieille dame placée près d'elle, sa mère

Digitized by Google

sans doute, lui parle avec feu, et la jeune personne répond de même; je puis savoir ce qui semble chagriner si fort cette demoiselle :

« — Vous chanterez, ma fille.

» — Non, maman, je ne chanterai pas. » Je vous assure qu'il me serait impossible » d'ouvrir la bouche devant tant de monde.

» — Enfantillage que tout cela! Je vous » ai donné un maître de musique... Il dit » que vous êtes en état de chanter en so- » ciété... D'ailleurs je vous entends assez » à la maison... vous chantez du matin jus- » qu'au soir.

» — Mais, maman, c'est que je suis seule » ou qu'on ne m'écoute pas... si vous saviez » quelle peur j'éprouve rien qu'à l'idée que » tout le monde va avoir les yeux sur moi... » J'étouffe déjà... J'ai une sueur froide... » Vous savez bien que je n'en ai pas pu dîner.

» — Raison de plus : il faut vaincre votre » timidité... il faut vous habituer à chanter » devant le monde. Je ne vous ai pas donné

Digitized by Google

» un maître de musique pour que vous ayez
» des sueurs froides.
» — Eh bien, si on me force à chanter...
» vous verrez. je me mettrai à pleurer!...
» — Avisez-vous de cela, et demain je vous
» ôte votre piano. »

Pauvre fille! elle débutait déjà à faire sa partie en mettant un mouchoir sur ses yeux. Pendant ce temps, une autre demoiselle entrait dans le salon d'un air radieux, souriant à droite et à gauche, tandis que son père, qui lui donnait la main et semblait jouir d'avance des triomphes de sa fille, criait dès la porte d'entrée :

« — Nous voici... Ma fille a apporté tous
» ses morceaux!... italiens et français!... bar-
» carolles et bolero. Hier, elle a chanté divi-
» nement dans une soirée où il y avait des
» habitués de l'Opéra... Dieu! quel succès
» elle a eu!... C'était étourdissant... »

La demoiselle reçoit les éloges comme un conquérant reçoit les clefs d'une ville. Elle salue à demi, traverse le salon avec monsieur

Digitized by Google

son père qui ne cesse de répéter : « Dieu ! » comme ma fille a chanté hier !... » et elle va s'asseoir dans une bergère d'où elle semble planer sur la compagnie qui la regarde comme une célébrité !

Mais attention ! voici les intrépides : le premier violon, ancien employé dans une administration, se consolant d'être à la retraite parce qu'il peut se donner entièrement à la musique; répétant le matin ce qu'il jouera le soir; ayant pour son violon tous les petits soins, toutes les attentions d'un amant pour sa maîtresse; le mettant près de lui dans son lit, parce que la chaleur des draps rend, dit-on, les sons plus doux, et se promettant de faire le voyage d'Italie pour rapporter des cordes de Naples.

Le second violon est un jeune homme pâle, brun, nerveux; il a l'air, en jouant, d'avoir des crispations; on croirait qu'il est en colère; il y a de la fureur dans son coup d'archet, de l'emportement dans ses arpéges, de la brutalité dans sa mesure, et cependant

Digitized by Google

tout cela vient du plaisir qu'il éprouve à faire de la musique.

L'alto est un gros réjoui, souriant à chacun, riant d'avance en prenant le *la* très-fort sur son instrument, mais enchanté quand il a escamoté un trait, et cherchant alors un sourire de satisfaction sur chaque physionomie. C'est un homme d'affaires qui n'en fait jamais, qui ne connaît même rien aux siennes, mais qui termine tout par son mot favori : « *Ça ira.* » Et ça ne va pas mieux que son archet sur l'alto.

Silence! voici venir la basse! c'est un personnage très-respectable qu'une basse! on le flatte, on le choie, on le complimente. Pourquoi ? A-t-il plus de talents que les autres amateurs? Non, il en a moins quelquefois; mais il joue de la basse, et l'on trouve une foule de violonistes, de pianistes, etc., tandis qu'il est fort difficile de trouver un amateur qui se soit adonné à la basse, instrument ingrat, et qu'il n'est pas commode de porter avec soi.

Digitized by Google

Le concert va commencer : la maîtresse de la maison va et vient, tâche de faire asseoir tout son monde afin qu'on se tienne tranquille, car il faut se défier dans un concert des jeunes gens qui restent debout. Ils chuchoteront entre eux, ils remueront, ils changeront de place si le morceau les ennuie; ils sont même capables de s'en aller tout à fait, et cela fait toujours un mauvais effet.

Enfin, le coup d'archet est donné. La société garde un religieux silence pendant les vingt premières mesures, mais bientôt s'établissent les conversations à demi-voix, qui font le tour du salon, comme le bourdonnement d'une chauve-souris ; les dames se regardent, pour se critiquer; les hommes parlent politique ou théâtre. Quelques amis ou parents des exécutants lâchent bien des *chut! silence!*... puis font entendre des *bravo!*... *très-bien!*... *enlevé!*... mais cela fait peu d'impression sur la société. Au reste, les intrépides, qui sont tout à leur musique, ont

Digitized by Google

trop affaire avec leur instrument pour s'occuper de ce qui se passe autour d'eux; c'est déjà beaucoup de tâcher d'aller tous quatre ensemble; quant à l'alto, il est presque continuellement de deux mesures en arrière, mais cela le fait rire, et lorsqu'il finit sans s'être rattrapé, il ne manque pas de dire : *Ça ira.*

Le quatuor est terminé. Les claques obligées partent de plusieurs points de la salle. Ces messieurs sont contents d'eux et prêts à recommencer; mais déjà un beau monsieur s'est placé au piano, et avec cette assurance de quelqu'un qui se croit infiniment plus de talent que tous ceux qui l'écoutent, il nous chante l'air d'*Il Barbiere.* Cet air-là a passé par de bien cruelles épreuves; on veut le chanter partout! Je l'ai même entendu aux *Folies dramatiques*, dans une représentation à bénéfice, et Dieu sait la figure que faisaient ces messieurs et ces dames du paradis, pendant qu'on leur chantait : *Figaro si, Figaro la!*

Digitized by Google

Dans un concert d'amateurs on est toujours poli, du moins on tâche de ne pas rire tout haut. Néanmoins, ce beau monsieur n'obtient qu'un pâle succès, ce qu'on appellerait au théâtre succès d'estime. Cela ne saurait satisfaire quelqu'un qui pensait qu'on allait se pâmer en l'écoutant : aussi se lève-t-il du piano d'un air piqué, en s'éloignant il fait tomber les mouchettes et ne les ramasse pas ; il marche sur les pieds du père enthousiaste de sa fille, et c'est celui-ci qui lui demande excuse ; enfin il bouleverse les pupitres du quatuor et va se jeter sur une ottomane en murmurant : « Je n'aurais pas dû » chanter cela ici !... C'est trop fort pour eux. »

La dame de la maison, qui met tous ses soins à varier les morceaux, est allée prendre dans un coin du salon un petit garçon qu'elle ramène en s'écriant : — « A votre » tour, petit ami... Une sonate... Un air » varié sur le piano... Messieurs et dames, » vous allez l'entendre... il n'a pas encore » onze ans... et... vous allez l'entendre. »

Digitized by Google

Cette dame me rappelait en ce moment ces gens qui font voir des phénomènes, des monstres, des animaux savants ; j'avais cru d'abord que *petit ami* allait faire la roue au milieu du salon. En le voyant s'asseoir sans hésiter devant le piano, je prête une oreille attentive, et j'entends un petit bonhomme de onze ans qui touche du piano comme un enfant de dix ans; c'était bien amusant pour la société !

Vient ensuite un monsieur bossu, qui donnait du cor. Il entonne un air de chasse, des fanfares, des rappels, et son air est coupé par des repos pendant lesquels il imite les aboiements des chiens, les cris des traqueurs, les gémissements du cerf; c'est un tapage à ne pas s'entendre.

« — Je crois que ce monsieur a l'inten- » tion de nous *chasser* tous ! » dit une dame que cette musique ne semble pas amuser. « S'il continue, il y réussira. »

J'étais tout à fait de l'avis de cette dame. Enfin, le monsieur bossu a terminé son

Digitized by Google

morceau ; mais en revenant s'asseoir à sa place, il promet d'imiter le sanglier à la prochaine soirée. Et moi je me promets de ne pas y venir.

C'est le tour de la demoiselle qui a si bien chanté la veille, à ce que dit monsieur son père. Un jeune homme, qui va l'accompagner, la conduit au piano.

« — Mon père, voulez-vous m'apporter » ma musique? » dit la demoiselle d'un air grandiose.

« — Tout de suite! sur-le-champ! » répond le papa en courant à travers le salon, en bousculant tout le monde pour se faire faire place, et en courant dans l'antichambre d'où il revient avec un énorme rouleau, qu'il développe en chemin.

« — Voilà... voilà ta musique... Quel » morceau chantes-tu ?

» — Mais... je ne sais pas... Qu'est-ce que » je vais chanter?

» — Oh! tu as de quoi choisir là dedans... » Voici de l'italien... *la Dona du lac.*

Digitized by Google

» — Non, je chanterai du français ce » soir...

» — Alors... voici le morceau du *Pré aux* » *Clercs* que tu as si bien chanté hier... » c'est superbe cela...

» — Oh! mais... je suis fatiguée de le » chanter...

» — Tiens... veux-tu l'air : *Quel plaisir* » *d'être en voyage!* de *Jean de Paris*?... » (Le papa fredonne en battant la mesure avec sa tête :) « Quel plaisir! d'être... en voy... age... » Jamais... l'œil...

» — Papa, j'aimerais mieux autre chose...

» — Autre chose... Attends, c'est cela » qui est beau! un air de *la Vestale*... Je les » sais tous moi! (Le papa fredonne de nou- » veau :) *Oh... des infor... tunés! dé... esse tu...* » *uté... laire... re.*

» — Ah! c'est trop triste cela! »

Pendant cette conversation entre le père et la fille, la société se regardait, les uns en souriant, les autres en bâillant; et l'un des intrépides disait d'un air d'impatience :

Digitized by Google

« Nous aurions pu faire un quatuor pen-
» dant que cette demoiselle se serait décidée
» pour ce qu'elle veut chanter »

Enfin, le choix est fait : c'est l'air du *Serment* qu'on va nous faire entendre. Avant que sa fille commence, le papa veille à ce qu'on soit assis, que les portes soient fermées, et les conversations terminées, puis il s'assied lui-même presque au milieu du salon pour mieux juger de l'effet que sa fille va produire; mais le succès ne répond pas à son espérance. La chanteuse fausse plusieurs passages, en manque d'autres, se trompe de mouvement, et déjà quelques personnes disent à demi-voix : « — C'est bien dommage
» que nous ne l'ayons pas entendue chanter
» hier.

» — Elle a un chat ! » s'écrie le papa qui est mystifié du peu de succès de sa fille... « Certainement, elle a un chat dans la gorge.

» — Elle en a au moins deux ou trois ! » dit le monsieur qui a chanté l'air du Barbier. Enfin les chants ou plutôt cris ont cessé.

Digitized by Google

Le papa va chercher sa fille en lui disant : « — Tu es fatiguée!... Tu avais trop bien » chanté hier!... » Puis il fait le tour du salon pour affirmer à toutes les personnes de la société que sa fille a un chat.

De tels incidents ne sont pas la partie la moins amusante d'un concert d'amateurs; les réunions seraient froides sans de tels épisodes; que dire en effet d'un monsieur qui vient ensuite nous donner un solo de flûte? ce n'est pas assez bien pour fixer, captiver l'attention; ce n'est pas assez mal pour faire rire, et en toutes choses l'absence de défauts ou de qualités produit la monotonie.

J'espérais pour cette jeune personne que j'ai vue pleurer, que l'on ne penserait pas à la faire chanter; mais la maman a fait signe à la maîtresse de la maison, celle-ci vient la chercher; elle veut résister... mais l'une la tire en avant, l'autre la pousse par derrière, il faut qu'elle cède. Elle marche au piano comme une victime irait à l'autel.

Digitized by Google

Je veux essayer de calmer sa frayeur. Je m'approche du piano, et je dis à cette pauvre petite qui semble prête à s'évanouir :

« — Mademoiselle, vous craignez de » chanter devant le monde, mais remettez-» vous... Si cela vous est agréable, on ne » vous écoutera pas... Je vais faire causer... » rire ces messieurs... Je ferai du bruit... je » casserai même quelque chose si cela est » nécessaire ; pendant ce temps-là vous » pourrez chanter sans qu'on s'en aperçoive.

» — Ah ! monsieur, que vous êtes bon ! » me répond la jeune personne en joignant les mains. Je fais aussitôt ce que j'ai dit. Je vais causer bien haut, j'ai l'air d'avoir quelque chose de fort intéressant à raconter ; on se lève, on m'entoure ; pendant ce temps, ma demoiselle chante sa modeste romance. Il y a bien quelques personnes qui me crient : « — Mais, monsieur, on chante !... » Je vais toujours mon train. Ce n'est qu'au dernier couplet que je me tais, car j'ai entendu que la voix se rassurait, que la frayeur se dissi-

Digitized by Google

pait; je crois que l'on osera être écoutée... En effet, elle a chanté fort bien son dernier couplet, et cependant on ne faisait plus de bruit. Pauvre petite! elle est rouge comme une cerise en finissant, car elle s'est aperçue qu'on l'écoutait; mais on l'applaudit, et elle est bien contente en retournant se placer près de sa mère.

Après viennent les duos, puis les chansonnettes de *Jean Jean;* c'est un ancien parfumeur qui se charge d'égayer la société, parce que sa femme prétend qu'il est très-fort sur la gaudriole; mais déjà l'on songe à la retraite, et tandis que ce monsieur fait rire sa femme, son fils et sa sœur, qui se sont groupés autour de lui, la société prend congé en promettant de revenir au prochain concert.

Que conclurons-nous de tout cela? Que la musique faite par des amateurs n'amuse guère que ceux qui la font; qu'à Paris les concerts d'artistes, nommés modestement concerts d'amateurs, ont tué ces derniers;

Digitized by Google

et qu'enfin, dans une soirée musicale, ce qu'on entend avec le plus de plaisir, c'est une contredanse.

FIN DU TOME SIXIÈME.

Digitized by Google

TABLE

DES MATIÈRES.

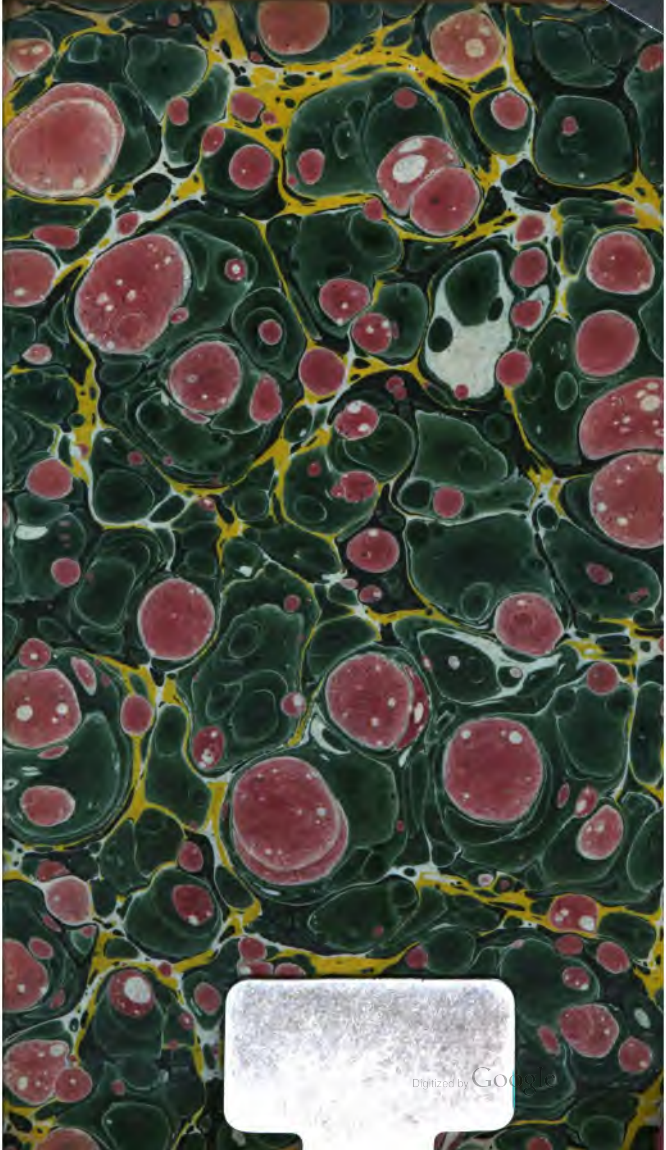
	Pages.
Une maison où l'on a peur.	1
Les Parisiens au chemin de fer.	73
Les croix et le vent.	107
Les concerts d'amateurs.	179

Digitized by Google

43395173

Digitized by Google

Digitized by Google


Digitized by Google

Digitized by Google